Jean

RAY

LE CARROUSEL DES MALÉFICES





NéO

Nouvelles Éditions Oswald

Jean Ray

Le carrousel des maléfices

Nouvelles éditions Oswald

La première édition de cet ouvrage
a paru en Belgique, en 1964
aux Éditions Marabout.
La précédente édition
a paru dans la collection
« Le Masque fantastique »
dirigée par Jean-Baptiste Baronian,
en 1978.

Au docteur Urbain Thiry

Président des médecins-écrivains de Belgique Chef de service à l'hôpital de la Biloque

Ce livre…

... *Qui devrait porter comme sur-titre* Les histoires de la Biloque…, *le célèbre hôpital gantois, riche de siècles et de troublants souvenirs historiques, que le docteur Thiry a évoqué dans sa revue d'humanisme médical* Les cahiers de la Biloque.

Jean Ray

Mathématiques supérieures

Sur le dernier rayon de sa bibliothèque, Purple avait épinglé un carré de bristol : « Erreurs et Sottises ». Aux côtés de vieux traités de philosophie et de sciences, soutenant la croyance en une terre circulaire et plate supportée par des colonnes, ou déclarant en faillite le plus lourd que l'air, il avait rangé les livres de géométrie, selon les conceptions de monsieur Legendre.

Il savait que les professeurs de mathématiques, tels qu'on les impose aux élèves, de l'école primaire à l'université, n'étaient que de prétentieux ignorants.

Il entendait toujours le gros Théronde

tonner, du haut de sa chaire, que Dieu lui-même n'aurait pu ébranler, le postulatum d'Euclide, base d'airain de la géométrie plane.

À l'heure sévère où les commandements euclidiens n'avaient guère plus de réalité que les certitudes de Pline, quelques fantoches à diplômes s'y accrochaient encore comme des naufragés à de futiles épaves.

Purple venait de dire à l'un d'eux :

— Vieux colporteur de faux axiomes et de théorèmes caducs, n'avez-vous jamais pensé à la chose voilée et redoutable qui se tient blottie derrière une intégrale même de derrière la benoîte curviligne, ou une équation du douzième degré ?

— Une équation du… ? vous

plaisantez, vous êtes fou ou ivre ! beugla une voix indignée du fond d'une barbe grise.

— La pensée n'est pas mienne et j'en ai regret, mais du professeur Peltry.

— Peltry ? Ma parole, qui se souvient encore de ce bonhomme de rien du tout ?

— Moi, répondit Purple. J'avais vingt ans à cette époque et il était chargé, temporairement, de nous parler du calcul infinitésimal.

» On nous l'enleva vite, bien qu'il ne fût pas encore arrivé à la limite d'âge, et il dut prendre sa retraite.

Le baron ricana, la joie plein le gosier.

— C'était justice ! Des hommes comme Peltry sont un péril pour l'enseignement, si on les prend au sérieux.

Il est heureux que Peltry mourût peu de semaines après avoir quitté l'université ; plus heureux encore que les galvaudeux qu'il eut pour disciples, ne fussent que des recalés, des ratés de votre espèce, Purple, des inutiles !

— Recalé, oui, répondit Purple, raté, également mais dans un sens qu'il faudrait pénétrer avant de conclure à l'exactitude du terme. Inutile… non.

Ayant dit, il tua le pédant d'une balle bien placée.

Purple était un tueur ; tout le monde ne peut demander ses moyens d'existence à la pédagogie.

Mais il était vraiment très versé en mathématiques supérieures.

Les mathématiques telles que les comprenait le professeur Peltry.

*

* *

Sur quoi, le professeur Peltry entra. Il fit un geste et le cadavre disparut.

— Purple, dit-il, il est, dans votre métier, très utile de faire disparaître les dépouilles mortelles dans une autre dimension, grâce à une connaissance approfondie de l'hyper-géométrie. Mais, à l'avenir, mon ami, il faudra en trouver la formule vous-même, car je ne puis encourager la paresse, ni l'ignorance. Aujourd'hui, vous avez cru bien faire en défendant ma mémoire, et je vous en exprime ma reconnaissance en vous débarrassant de ce corps sans mouvement ni intelligence. À présent… où en êtes-vous ?

— Feu docteur Peltry, répondit Purple

en regardant affectueusement la petite apparition en redingote noire, je compte repartir de la fonction E, ce logarithme népérien et naturel, dont pas mal de simples créatures se servent ; les abeilles par exemple, certaines fourmis tropicales, sans oublier qu'elle régit quelques lignes de force sidérales. Mais ce n'est qu'un départ.

— Sans doute… Pourtant, vous êtes sur le bon chemin, déclara le feu savant en souriant. Quand vous aurez trouvé la formule parfaite, venez me rejoindre.

— Je le ferai certainement, promit Purple.

*

* *

Les exigences de son métier nécessitèrent un nouveau cadavre, qu'il ne

put faire disparaître avant l'arrivée de la police, bien qu'il crût avoir complété la formule hyper-spatiale.

Sur l'avis de douze citoyens honnêtes et loyaux, il fut condamné à mort. Mais, à l'instant où la sentence fut rendue, il découvrit l'ultime chiquenaude qui met en marche les univers.

Au président, qui lui demandait ce qu'il avait encore à dire, il répondit par un mot aussi vieux que célèbre : Eurêka !

Il fit le geste final de Peltry et disparut dans la dimension inconnue, en y emmenant les douze jurés, l'accusateur et le président de la cour.

Arrivé dans ce monde de réalité mathématique, il les y exécuta avec sa professionnelle aisance.

La tête de M. Ramberger

Monsieur Papavoine marchait la tête baissée. Malgré que la soirée fût douce, il avait froid. Maire d'une jolie petite ville très appréciée des touristes, il n'était cependant pas heureux.

Il serait plus exact de dire qu'il ne l'était plus.

Ses pas sonnaient dans le silence sur un rythme étrange, qu'il s'efforçait en vain de modifier, mais la cadence s'obstinait au mépris des changements de pas exécutés sur une mesure de mazurka.

— Panama… Panama… répétait-il toujours et sans fin… Panama.

On vivait des heures cruelles, la

confiance publique, ébranlée par un scandale, croissant comme l'ivraie au printemps ; ministres, sénateurs, députés, hauts fonctionnaires vivaient dans la terreur du juge d'instruction.

Monsieur Papavoine eut été bien en peine d'indiquer sur la carte océane l'isthme de Panama, où se vidait inutilement le bas de laine français, et pourtant il recevait des cartes anonymes où il était traité de vendu et de « chèquard ».

Au café de l'Étoile, ses partenaires habituels au billard lui faisaient faux bond et des bocks tièdes à la mousse gluante lui étaient servis, bien que le patron connût son goût pour la bière fraîche et bien tirée.

Il poursuivait sa route par les rues

silencieuses dormant sous la lune, le rythme vengeur, et pourtant immérité, attaché à ses pas comme une ombre obstinée.

Il dépassa sans la voir l'admirable cathédrale dont la tour se perdait dans une brume légère, née des marais voisins.

Il atteignit le mail et s'assit sur un banc, ne se souciant pas de rentrer plus tôt que de coutume, dans la crainte de l'inévitable interrogatoire que madame Papavoine ne manquerait pas de lui faire subir.

— Voyons, Eugène, sois sincère. Tu ne l'as jamais été, mais pour une fois… Es-tu bien sûr de ne pas avoir reçu de l'argent de ces messieurs pour les autoriser à creuser leur canal ? Il y a huit jours à peine, tu as parlé de faire placer le

gaz dans la cuisine, alors que la lampe Carcel y suffit amplement. À moins que tu n'aies espéré payer le gazier avec des ronds de carotte ?

En tant que maire, monsieur Papavoine avait favorisé le gazier Limard, au détriment d'un concurrent, dans une petite affaire de fournitures de lampes de bureau, et Limard avait voulu se montrer reconnaissant. Mais en parler à madame Papavoine ou le faire annoncer dans la ville par un crieur public eût été la même chose.

Malgré la rapide défoliation d'automne, les tilleuls répandaient une odeur sucrée ; des chutes légères troublaient à peine l'immense silence ; contre les murs croulants des anciennes messageries, des touffes de séneçon

s'entêtaient à faire pousser des fleurettes jaunes et luisantes, accrochant les rayons de lune.

La paix du décor nocturne calma quelque peu l'angoisse du maire.

— Qu'il fait parfois bon d'être seul ! Murmura-t-il.

Un carré de lumière crue, au ras du pavé, lui fit l'effet d'une insolence.

— Ce vieux fou de Ramberger ferait bien de dormir comme tout le monde, grommela-t-il.

Le professeur Ramberger avait enseigné, sans gloire ni profit, la biologie à l'université de Strasbourg, jusqu'aux jours sombres qui avaient suivi la perte de l'Alsace.

Depuis lors, il s'était retiré dans la ville administrée par monsieur Papavoine,

et y vivait dans une vieille maison du mail, en compagnie de son ancien garçon de laboratoire. Emil Stein, un hurluberlu dont la ville entière se moquait.

Papavoine n'aimait pas le professeur Ramberger, qui ne le saluait pas – il ne saluait d'ailleurs personne –, omettait de pavoiser le 14 juillet et refusait de souscrire aux œuvres patronnées par la municipalité, et cela bien qu'il jouît d'une très large aisance.

— À moins qu'il ne se soit couché en oubliant d'éteindre la lumière dans sa cave, grommela le maire.

Ce disant, il songeait au danger d'incendie et aux pompes à feu qui fonctionnaient mal.

— Ce coco mettrait sans remords le feu à la ville… Allons voir !

Il traversa le mail, se baissa vers le soupirail, vit une énorme lampe à pétrole inondant de clarté le damier du carrelage, et poussa un hurlement d'horreur.

Sur le carreau sanglant était étendu le cadavre d'Emil Stein, auquel le professeur Ramberger achevait posément de taillader la gorge.

*

* *

Ce fut à cause du scandale de Panama que l'affaire ne fit pas plus de bruit. Le petit palais de justice ne dut pas refuser de monde ; au contraire, le public bouda la Cour d'assises.

Le professeur Ramberger, un petit homme maigriot, vêtu d'une antique houppelande d'où sortait un cou de poulet surmonté d'une tête énorme, blafarde

comme un navet monstre, avoua tout ce qu'on voulut.

On lui avait demandé la raison de son crime.

— J'aime tuer, répondit-il d'une petite voix aigre, et ce n'est pas d'hier que j'ai commencé de le faire. Ainsi en 1885…

Il indiqua une ferme en Picardie, dont les propriétaires, mari et femme, avaient disparu brusquement sans qu'on pût jamais retrouver leurs traces.

— Les cadavres se trouvent dans un vieux puits, que j'ai mis quatre heures à combler à l'aide de pierres et d'éboulis. La tête de la femme est écrabouillée, celle de l'homme manque.

Le télégraphe fonctionna… C'était rigoureusement exact.

— Il appelle le bourreau, gémissait

son avocat, qui avait été désigné d'office, Ramberger ayant refusé l'assistance d'un défenseur.

Le savant fut condamné à mort et refusa de signer son recours en grâce.

*

* *

Par un matin brumeux de fin novembre, les bois de justice furent dressés sur une minuscule place publique, devant la prison.

On réveilla le condamné à six heures, à la clarté de trois grosses lampes de voiture. Il écarta du geste l'aumônier, refusa la traditionnelle cigarette et le verre de rhum et ne répondit pas à l'ultime question du procureur de la République.

Comme il faisait froid, on lui laissa sa houppelande.

Malgré ses pieds entravés, il marcha presque allègrement entre les deux aides du bourreau.

Alors qu'il passait par le large corridor de la prison, la lumière du plafonnier tomba en plein sur lui.

— Sa tête est vraiment effroyable, murmura le procureur de la République, en réprimant mal un frisson.

Plus tard, il dut se souvenir de cette parole et, sans doute, ne jamais l'oublier. Le couperet tomba à 6 h 32.

L'aide qui tira la tête du panier de son, pour la placer dans le grand panier latéral, grommela :

— Eh bien, elle a du poids !

Le fourgon, conduit par le préposé à l'arrosage public, s'achemina vers le nouveau cimetière, situé au-delà des

remparts.

On n’avait à procéder qu’à un simulacre d’inhumation, le corps ayant été réclamé par une école de médecine voisine.

Une stupeur sans bornes y attendait les assistants, quand le panier fut ouvert.

La tête de monsieur Ramberger avait disparu.

*

* *

Le procureur de la République Larrivier aurait sans plus classé cette étrange affaire si le doyen de l’École de médecine n’avait insisté.

— Il importe que la tête du supplicié soit retrouvée et remise à notre laboratoire de dissection, aux fins de recherches très importantes, écrivit ce

savant homme. La section a été faite au ras des épaules, comme si le condamné, au moment où le couperet s'abaissait, avait, avec une rare énergie, projeté la tête en avant, en étirant désespérément le col.

» De cette manière, les cordes vocales ont été épargnées, et vous n'ignorez certainement pas, Monsieur le Procureur de la République, que les réactions « post mortem » de ces organes font l'objet d'études laborieuses et délicates.

» Au nom de mes collègues et au mien, je vous prie de vouloir donner des ordres pour que des recherches sérieuses soient entreprises.

» Nous avons, en effet, pu faire sur le corps de Ramberger des constations qui dépassent la norme, les organes présentant une atrophie extraordinaire, que personne

d'entre nous n'est parvenu à expliquer…

Larrivier ne connaissait rien aux réactions « post mortem » des cordes vocales, mais il ne voulait pas désobliger le doyen. Il ordonna des recherches plus minutieuses qui toutefois n'aboutirent à rien.

Le procureur avait, d'ailleurs, d'autres chats à fouetter. Il dut ouvrir une enquête à charge de véritables « chèquards », Panamistes, habitant la ville, mais monsieur Papavoine n'était pas du nombre.

Comme les morts de Picardie, ni Emil Stein, ne laissaient des héritiers qui auraient pu se constituer partie civile, le magistrat se contenta de poser les scellés dans la maison du mail et ne s'occupa plus de l'affaire jusqu'au jour…

Ah, l’étrange et effroyable journée !… Le 9 décembre, un vendredi, jour de marché, fête de sainte Léocadie, monsieur Papavoine en fut d’autant plus frappé que sa femme portait le nom de cette sainte et martyre.

La place du marché étant des plus exiguës, une partie des échoppes et des étals en plein vent se dressaient ce jour-là sur le mail. En général y étaient relégués les mercelots de bas étage, les margoulins, les gagne-petit et les charlatans. Installées contre le mur des anciennes messageries, des marchandes flamandes offraient des volailles fraîchement égorgées et plumées, toutes prêtes pour la broche.

Papavoine, accompagné de sa servante Justine, discutait avec l’une de

ces plantureuses commères, du prix d'une couple de dindonneaux destinés aux agapes de la soirée de fête, quand des cris d'effroi et d'horreur s'élevèrent.

— Là !… Regardez !… Ce n'est, Dieu, pas possible !

— Justine, que se passe-t-il ? s'informa le maire.

Mais la bonne ne répondit pas, pour l'excellent motif qu'elle venait de tomber évanouie dans les bras de la marchande de volailles.

Les hurlements s'amplifiaient. Des gens s'enfuyaient, les mains devant les yeux, comme s'ils voulaient se soustraire à une affreuse vision ; des femmes se signaient ou, comme Justine, se trouvaient mal.

Un agent de police fendit la foule avec

des gestes de nageur et prit Papavoine par le bras.

— Monsieur le Maire… C'est horrible… Regardez… à la fenêtre du premier étage…

D'un doigt tremblant, il désignait la maison du docteur Ramberger.

Monsieur Papavoine laissa choir ses dindonneaux et cria à son tour.

Contre une des vitres de cette fenêtre, passant entre deux rideaux écartés, se collait un masque effroyable, livide, maculé de taches noires… La tête tranchée du professeur Ramberger.

— Elle bouge… Elle nous fait des grimaces, gémit l'agent.

Eh oui ! ce n'était pas un de ces hideux masques de cire, comme on en voit dans les tentes foraines, et qu'au pis aller

on aurait pu prendre pour l'accessoire d'une farce de fort mauvais goût, mais une tête bien vivante, dont les yeux roulaient dans leurs orbites avec une expression de fureur inhumaine, dont la bouche s'ouvrait spasmodiquement, découvrant des dents énormes et laissant passer une langue pointue.

À présent, la chose monstrueuse dansait une sorte de gigue, laissant voir, par intervalles, la section rougeâtre, formidable, nette…

— Faut-il… aller voir ? demanda l'agent, vert de peur.

— La maison… est… sous scellés… hoqueta le maire. Je vais trouver monsieur Larrivier.

Quand il arriva chez ce magistrat, il vit que la nouvelle avait marché plus vite

que ses jambes.

— C'est une farce, grondait Larrivier. Ce ne peut être que cela, mais je sévirai ; pour sûr que je le ferai. Venez, monsieur le Maire, et faites-vous accompagner de deux, trois et même quatre agents de police.

Quand ils arrivèrent au mail, la place était déserte, et les gens se tenaient peureusement blottis dans les ruelles avoisinantes, comme pour une bizarre partie de cache-cache.

La fenêtre était vide, les rideaux immobiles.

*

* *

Le procureur et ses compagnons parcoururent une maison froide et humide où flottait une odeur rance de moisissure

et de pharmacie. Les gros crachats de cire noire des scellés étaient intacts, ce qui fit froncer les sourcils au procureur.

On ne découvrit rien d'insolite, si ce n'est, dans un petit réduit sans air ni lumière, trois têtes d'oiseaux juchées sur de minces cônes de verre.

— Un coq, un corbeau et un hibou, murmura Papavoine.

— Une chouette, monsieur le Maire, objecta le brigadier de police Luciaume, ou plutôt une effraie… Cela se voit à son bec qui…

Il poussa un cri de douleur.

— Elle m'a mordu !

— Vous avez touché trop brutalement le bec, dit le maire.

— J'aurai juré… grommela le policier en considérant son doigt où

perlait une goutte vermeille.

— Jetez cette saleté à la poubelle ! ordonna monsieur Larrivier dont l'humeur devenait méchante.

Luciaume s'empressa d'obéir mais, mû sans doute par un certain ressentiment, il écrasa d'abord les têtes sous son talon.

— C'est curieux, constata-t-il, on les dirait toutes fraîches, elles ont éclaté comme des noix pourries !

— Nous repasserons par le bel étage, décida Larrivier. Après, je remettrai les scellés.

Ce fut le brigadier Luciaume qui découvrit enfin « quelque chose » dans la chambre donnant sur le mail.

— Eh, s'écria-t-il, il y a une chatière dans le bas de la porte du fond !

— Je ne crois pas que jamais

Ramberger ait hébergé un chat ou un chien… commença Papavoine.

Mais déjà le procureur se redressait, pâle et tremblant.

— Regardez, monsieur le Maire, sur le plancher, autour de ce trou pratiqué dans la porte…

Des taches sombres, quelques caillots de sang noir, des traces de sciure de bois…

— La tête a passé par là ! gémit Papavoine.

Le brigadier Luciaume fit une nouvelle constatation qui, toutefois, ne retint pas particulièrement l'attention des autres.

— Cette chatière n'est pas tout à fait neuve, mais on ne peut pas dire non plus qu'elle soit vieille.

— Trouvez-moi un bout de bois pour

la clouer, dit le procureur, et obturez en même temps les fenêtres, les portes, tout ce qu'il y a d'issues dans cette maison de malheur ! Il ne faut pas que cette sinistre blague se renouvelle !

Elle ne se répéta pas, du moins sur le mail.

*

* *

Voici la suite des faits, tels qu'ils se trouvent consignés dans les notes du procureur Larrivier qui, par la suite, s'occupa avec une énergie farouche, proche du désespoir, de l'énigme de la tête évanouie.

Le 1er décembre, sur la minuit, Gripard, le maréchal-ferrant de la rue du Trèfle-à-Quatre-Feuilles, rentrait chez lui. Il avait assisté à une réunion politique, où

l'on s'était montré fort avare de boissons, ce qui, de son propre aveu, l'avait mis de mauvaise humeur. Au coin de l'enclos de la cathédrale, il entendit une sorte de grognement et vit une chose roulée en boule, blottie entre deux grosses pierres. « Un chat ! Sale bête… », gronda-t-il.

Il possédait un colombier bien garni, que les chats errants mettaient de temps à autre à contribution, et il n'aimait pas ces voleurs à quatre pattes. Aussi lui allongea-t-il un coup de pied vengeur.

La chose fit un bond énorme, retomba à six pas de là, sembla hésiter une seconde, virevolta comme un toton et se jeta sur Gripard, qui se sentit mordre furieusement au mollet.

Il faisait trop sombre à cet endroit, de sorte que le maréchal-ferrant ne put

reconnaître la nature de son ennemi, qui d'ailleurs rebondit au loin et se perdit dans l'ombre.

La même nuit, vers une heure du matin, monsieur le second vicaire de la cathédrale rentrait à la cure, après avoir passé plusieurs heures au chevet d'un malade. Il marchait lentement, respirant à longs traits l'air de la nuit, bienvenu après l'atmosphère écœurante de la chambre qu'il venait de quitter.

— On dirait que l'été de la Saint-Martin retarde d'un mois, se disait-il, tant la nuit lui paraissait douce.

Il traversait la petite plaine gazonnée, dernier vestige de la prairie paroissiale, quand il se sentit tirer par la soutane.

Pensant qu'il s'était pris dans une marcotte, il essaya de se dégager, mais un

pan de son vêtement fut arraché avec violence.

Il se retourna, ne vit rien, mais entendit un rire atroce qui paraissait sortir du sol même. Il se signa, quand un objet jaillit de la terre, passa à quelques pouces de son visage et retomba avec un bruit mou dans l'herbe.

Monsieur le second vicaire avait encore un peu de chemin à faire avant d'arriver chez lui. Il fut soudain saisi d'une peur panique et, tout en récitant des prières, se mit à courir. Il n'était guère habitué à ce genre d'exercice ; en plus, sa soutane le gênait. Il s'arrêta au coin de la rue des Saints-Pères, pour reprendre haleine, quand il entendit derrière lui le même choc flou. Il s'élança, confiant son âme à Dieu, dans la direction de la rue du

Couvent. Par deux fois il entendit, presque sur ses talons, ce bruit mat de chute. Il traversa, toujours au pas de course, la longue et étroite rue, sans cesse poursuivi par les floc… floc… floc…

Enfin il atteignit sa maison, tourna la chef dans la serrure et, une fois la porte fermée derrière lui, s'écroula sans forces, sur les dalles du corridor.

Au même instant, dans la rue, derrière la porte close, retentit un juron abominable, et l'huis fut heurtée à plusieurs reprises avec une rare violence. Ni le maréchal-ferrant ni le second vicaire n'avaient pu indiquer la nature de leur persécuteur nocturne. Cet affreux privilège échut, quinze jours plus tard, aux sœurs Hubinon, habitant la banlieue ouest de la ville, là où commencent les énormes

champs potagers qui sont la richesse de la région.

*

* *

Mais il convient de dire, auparavant, que monsieur Larrivier n'était pas resté inactif. Il avait chargé le brigadier de faire quelques recherches discrètes.

Bientôt ce policier patient et matois apprit que Panchut, ce Maître Jacques municipal qui, le jour de l'exécution capitale de Ramberger, conduisit au pas lent de sa haridelle le macabre fourgon vers le cimetière, se livrait depuis quelque temps à des dépenses incompatibles avec ses modestes revenus.

Il s'était fait faire, sur mesure, un somptueux et criard complet à carreaux par un tailleur réputé pour la cherté de ses

prix, fréquentait les cabarets, buvait et régalait largement et tirait des pincées de pièces d'or de son gousset quand il fallait solder la dépense.

Panchut comparut devant Larrivier et ne tarda pas à entrer dans la voie des aveux. Il raconta une histoire qui aurait paru abracadabrante à tout autre que le procureur de la République.

Bien des jours avant que le professeur Ramberger ne comparût devant le jury, Panchut reçut une boîte à cigares où se trouvaient entortillés dans du papier cinquante louis d'or et un billet griffonné au crayon : « Cet argent est à vous, Panchut. Quand Ramberger aura été guillotiné, et que vous conduirez le fourgon au cimetière, une fois passé les remparts, jetez la tête dans le fossé.

Malheur à vous, si vous gardez l'argent et ne faites pas ce qui vous est demandé. »

Panchut était un homme superstitieux, mais prudent : il avait gardé le billet. Monsieur Larrivier n'eut aucune peine à constater qu'il était bien de la main du condamné, pas plus qu'à découvrir qu'un des gardiens de la maison d'arrêt s'était chargé, contre bonne récompense, de servir de courrier.

— Comment se fait-il que le détenu fut en possession d'une pareille somme ? demanda-t-il au geôlier.

Ce dernier confessa une faute de plus.

— Il m'indiqua un endroit, sous la haie de son jardin, où je trouverais une boîte en fer blanc avec cent louis.

« Il semble que Ramberger ait tout prévu », songea le procureur, et il posa

une dernière question à Panchut.

— Quand vous avez pris la tête, n'avez-vous rien remarqué de particulier ?

Panchut avala sa salive et murmura :

— J'avais un peu bu… Cela se comprend, monsieur le Procureur, et j'ai pu mal voir…

— Dites quand même…

— Eh bien ! voilà… elle a cligné de l'œil !

— On dit que la tête du docteur la Pommeraye en fit autant, gémit le magistrat.

Panchut, qui ne connaissait pas le récit de Villiers de l'Isle-Adam, ne comprit pas et se contenta de hocher la tête d'un air entendu.

*

* *

Les sœurs Léontine et Joséphine Hubinon revenaient de la ville.

C'étaient d'assez jolies filles, qu'on accusait, plus à raison qu'à tort, de se livrer à un clandestin commerce de galanterie.

Le crépuscule tombait et la route était déserte. Néanmoins, elles ne s'effrayèrent ni ne s'effarouchèrent quand elles entendirent une voix les héler dans l'ombre naissante :

— Hé ! les belles !

Pourtant cette voix n'avait rien d'agréable. Elle était aigre et perchée, comme celles qu'adoptent les chie-en-lit de la Mi-Carême.

Elles eurent beau tourner la tête pour voir d'où elle venait, elles ne virent que

des champs dépouillés par l'hiver.

— Est-ce une invitation pour le réveillon de demain ? cria Léontine, car la journée de 30 décembre tirait à sa fin.

Elle ne reçut aucune réponse, mais soudain quelque chose jaillit d'une touffe de vieilles feuilles et lui sauta à la gorge.

Joséphine poussa un cri d'épouvante : c'était la tête du docteur Ramberger. Elle la reconnaissait bien, car elle avait assisté au procès et à l'exécution et jadis, de temps à autre, elle avait rencontré le professeur sur le mail.

Léontine émit un gargouillement, comme une volaille qu'on égorge, et s'effondra… Elle était morte, la carotide tranchée.

Joséphine Hubinon courut de toutes ses forces à travers champs ; elle ne put

dire si la tête se lança à sa poursuite, mais entendit à plusieurs reprises la voix qui glapissait dans le soir :

— Réveillon ! Réveillon ! Aha… Réveillon !

Le lendemain une battue, conduite par le brigadier Luciaume, fut organisée ; elle ne mena à rien.

*

* *

La nuit du 3 janvier peut être considérée comme celle où se produisit l'épilogue de cette horrible aventure.

Paradieu, le braconnier, longeait le bois communal. Il suivait l'orée où, il le savait, gîtait un lièvre qu'il destinait au souper de l'Épiphanie. Paradieu connaissait son affaire. Il ne se servait jamais d'armes à feu, mais d'une lampe

sourde et d’un solide bâton en bois de néflier. Soudain, il se jeta derrière les buissons ; au loin sur la route, des aboiements rauques et brefs retentissaient.

— Les chiens de Briquet, le garde, murmura-t-il avec terreur.

C’étaient d’énormes Dobermann, des bêtes monstrueuses et féroces, cauchemars des malheureux braconniers.

Les aboiements se précipitaient et se rapprochaient. Et brusquement, de pitoyables appels de détresse s’y mêlèrent.

— Au secours ! À moi !

— Dieu prenne en pitié le pauvre diable qui tombe sous leurs dents ! frémit Paradieu.

Sous une mince faucille de lune s’allongeait la route blanchie par le gel et,

bientôt il vit arriver les deux molosses noires, lancés dans un galop d'enfer.

Paradieu fut frappé de stupeur, au point d'en oublier sa crainte.

— Qui diable prennent-ils en chasse ? murmura-t-il, ne voyant que les bêtes aux prunelles flamboyantes comme des tisons, aux mufles étendus dans le vide.

Pourtant les appels se succédaient, de plus en plus lamentables.

— Par exemple !

Pour peu, le braconnier se serait élancé hors de sa cachette, tant sa stupéfaction dépassait les bornes.

Avec un rauquement sauvage, les Dobermann venaient de se jeter sur une proie invisible, en même temps que retentissait un cri effroyable, celui d'un homme rendant l'âme dans la souffrance,

le désespoir et la terreur.

Paradieu se sentit devenir malade. Il eut fort à faire pour réprimer des nausées, car un bruit répugnant d'os broyés et de chairs gloutonnement avalées parvenait jusqu'à lui.

Les chiens grondaient, satisfaits ; puis, se disputant quelque relief, se prirent de querelle.

Ils s'éloignèrent enfin, repus, d'une allure lasse, suivis par leurs ombres démesurées.

Paradieu attendit un bon moment avant de quitter son refuge pour inspecter le lieu du mystérieux festin. Le clair de lune lui paraissait insuffisant, il alluma sa lanterne sourde.

Sur les gros pavés givreux il vit une très mince coulée de sang, quelques

fragments d'os, des débris de cervelle et un morceau de cuir chevelu, un quart de scalp, auquel adhéraient quelques mèches grises.

Il en savait assez pour aller réveiller sur l'heure le procureur de la République, d'autant plus qu'on ne pouvait, cette nuit-là, mettre aucun délit de braconnage à sa charge.

*

* *

Ce ne fut qu'un an plus tard, que monsieur Larrivier reçut une lettre d'un professeur de l'université de Bonn.

« C'est par le plus grand des hasards que me sont parvenus des échos de la singulière affaire Ramberger, écrivait l'homme de science, mais ce que je vais vous révéler contribuera peut-être à y

apporter un peu de lumière.

» Il y a vingt-cinq ans, le professeur Ramberger fut invité à donner une série de conférences à l'université de Bonn, série qui se limita à une seule séance, durant laquelle il proféra une telle quantité d'inacceptables hérésies scientifiques que notre recteur lui retira la parole.

» Il déclarait, entre autres inepties, que dans le corps il n'y avait que la tête qui importait, qu'elle pouvait acquérir une vie indépendante et presque illimitée, une fois délivrée des autres parties du corps. Il rejetait, comme inutiles, les organes essentiels, cœur, poumons, estomac et leurs fonctions. Il aurait suffi, selon lui, de développer d'une façon anormale, quasi monstrueuse, la glande hypophyse, cet architecte de notre corps, pour réaliser cet

hideux miracle.

» — Dans ce cas, vous qui êtes Français, ou presque, faites-vous guillotiner sans crainte ! cria quelqu'un dans l'auditoire.

» — J'y songerai, répondit-il froidement.

» Il avait promis de fournir des preuves tangibles à la conférence suivante, notamment les résultats d'expériences pratiquées sur des têtes d'oiseaux : un coq, un corbeau et une chouette.

» Il ne put le faire, car l'indignation avait été trop grande parmi les professeurs et les étudiants.

» Comme je viens de le dire, il lui fut interdit de remonter en chaire.

» Croyez qu'aujourd'hui je le regrette

fort, ce malheureux savant ayant, sans plus de doute, fait une effroyable et monstrueuse découverte. J'en suis d'autant plus certain, que les récents travaux sur ce mystérieux organe glandulaire, blotti dans la cavité de la selle turcique, démontrent qu'il joue un rôle troublant dans le développement corporel… Voilà pourquoi Ramberger a poussé le col si loin sous le couperet au moment de l'exécution : pour que l'hypophyse ne risquât pas d'être touchée… »

Larrivier ne comprit rien à ce langage trop docte à son goût. D'ailleurs l'affaire Ramberger lui avait occasionné suffisamment de tracas, et il redoutait l'interminable immixtion des gens de science, avides de rapports et de témoignages officiels.

Il joignit la lettre au dossier Ramberger et le classa.

Bonjour, Mr. Jones !

Il y avait, à Singapore, un docteur hollandais qui découpait les chiens vivants, dans l'intérêt de la science, à ce qu'il prétendait.

Son domestique chinois, Kong le Pou, les volait.

Un matin, on trouva, près de la Porte du Tigre, le chinetoque étranglé, le nez et les oreilles mangés par les rats.

La clef du laboratoire de son maître ne se trouvait plus dans sa poche, puisqu'elle était dans la mienne !

Grâce à elle, je parus le même jour devant le médecin hollandais, au moment où il se penchait sur une petite chienne

ficelée et torturée qui venait de mourir.

— Toubib, dis-je, mon Smith et Wesson pointé sur son ventre, tu vas suivre cette pauvre bête. Les balles de mon revolver sont de plomb, et je les ai un peu mâchées, pour qu'elles fassent de plus gros trous dans le body des particuliers. Tu mettras deux ou trois heures à mourir, et tu auras très mal.

Il essaya de crier, mais déjà je lui plombais le nombril.

Loin dans l'avenue, je l'entendais encore hurler et j'en éprouvai bien du plaisir.

Le soir, dans le quartier européen, au moment d'entrer à l'hôtel des Indes, je fus abordé par un homme de grande maigreur et dont les yeux luisaient comme des lunes.

À sa longue robe frangée de rouge, je reconnus un ascète d'une des lamaseries des grandes forêts, et je le saluai avec respect.

— Mon fils, dit-il, notre religion nous défend d'enlever la vie aux créatures. Néanmoins, vous venez de faire œuvre de justice, et le bourreau de nos amis les bêtes est mort dans de grandes souffrances, moins terribles pourtant que celles auxquelles, en cet instant, le Maître de la Vie le condamne pour l'éternité.

Je m'inclinai devant le sage et lui dis que j'étais heureux d'apprendre cela ; mais je me sentais troublé, car la clarté lunaire de ses yeux pénétrait jusqu'au fond de la pensée.

— Mon fils, reprit-il, vous désirez, je crois, LE voir, LE rencontrer ?

J’eus à peine assez de voix pour répondre :

— Oui, mon père.

Il me tendit un feuillet de papier de riz.

— Voici son adresse. Dès ce moment, il vous attend.

Le lama disparut comme une ombre dans le soir étoile de lucioles, et je lus : « Mr. Jones, esquire – Sterndale street, 33 – Londres. »

*

* *

Sterndale street se trouve dans Hammersmith et fait partie d’un groupe de rues et d’impasses très peuplées.

Entre deux immeubles hauts et étroits, le n° 33 se tenait serré comme un petit enfant frileux, mais gentil et bien

bichonné.

À peine le timbre eut-il lancé sa note cristalline que la porte s'ouvrit.

— Je vous attendais, sir. Je suis Mr. Jones.

Un gentleman, de bonne et avenante mine, me fit entrer dans un hall dallé comme une cuisine hollandaise et sentant confortablement l'encaustique et les confitures.

Une porte était ouverte sur un living-room éclairé par un feu tout en flammes joyeuses et fort accueillant, car mes regards tombèrent immédiatement sur de bons fauteuils et sur une table de chêne lustré plein de reflets, où attendaient des pipes fraîches et des bouteilles.

Mr. Jones bourra une pipe et, du geste, m'invita à faire comme lui.

— C’est du tabac de Hollande, dit-il.

Et avec un clin d’œil malicieux :

— De contrebande !

Il portait une jaquette bleue et une large cravate à pois rouges, comme un homme de qualité au temps de la reine Victoria. Ses yeux gris pailletés d’or riaient, tandis que sa barbe d’un blond rougeâtre frémissait, comme agitée par un souffle de brise.

« Où donc puis-je l’avoir vu ?» me dis-je.

Et, presque aussitôt, je m’écriai :

— Dickens ! Charles Dickens !

Il s’inclina et ses yeux riaient… riaient…

— J’aime beaucoup Dickens, dit-il. Ses livres sont pour moi comme autant de bréviaires. Au moment de votre arrivée,

je relisais *Nicholas Nickleby* et j'en étais au passage où Nicholas, tourmenté par la faim, accepte l'invitation de manger, à la table du brave M. Crummle, un pudding de filet de bœuf. C'est très bon le pudding de filet de bœuf et vous en mangerez chez les Arrowsmith.

Nous fumâmes quelque temps, en silence.

— Vous serez donc Mr. Jones, dit mon hôte sans que je lui eusse demandé quelque chose ni posé une question. Il y a… longtemps, passez-moi le manque de précision et de réalité de ce terme, il y a longtemps, pour parler comme ceux pour qui compte le temps que quelqu'un en fit de même.

Il ne put tenir tête à l'ennui et, pour le combattre, essaya de se brouiller avec la

sagesse de l'Univers en voulant faire… disons des miracles, bien que ce terme aussi soit impropre. Je dus revenir…

Je vis alors que les ronds de fumée lancés au plafond par Mr. Jones, étaient moins vaporeux que ne l'était devenu son visage.

La barbe devint fumée elle-même ; les yeux s'éteignirent bien que leur sourire persistât.

Eh oui ! pendant quelques secondes, ce beau sourire continua à répandre la joie dans l'atmosphère, et je pensai au chat du Cheshire dans *Alice au Pays des Merveilles*.

J'étais seul avec les fauteuils, les pipes, le tabac de contrebande et les bouteilles. Je me versai un verre de chartreuse verte. Une liqueur de moines…

Aha !… Cela me fit rire et doubla le plaisir que j'eus de la boire et d'en reprendre.

*

* *

Les miroirs ne me renvoient pas l'image de Dickens, mais la mienne de toujours.

Pourtant, la femme de ménage, qui chevauche le balai dans Sterndale street, commence sa journée par un aimable « Bonjour Mr. Jones », et elle ne semble nullement s'apercevoir d'un changement de personne ou d'apparence.

Je m'entends fort bien avec elle et sa conversation ne manque pas d'imprévu. Elle en veut surtout aux reines et aux princesses.

— Des drôlesses, que j'aimerais

savoir au fond de l'enfer ! dit-elle.

Et elle les y voue à des supplices dont le plus original est un pal éternel rougi à blanc.

— Si seulement je pouvais en donner l'idée au diable ! soupire-t-elle.

Chaque mardi, mes voisins, les Arrowsmith, m'accueillent avec un bruyant : « Bonjour Mr. Jones !», et je mange au souper du pudding de filet de bœuf si bien conditionné qu'à chaque fois j'en redemande.

Le boutiquier de Bolingbroke road, où j'achète mon tabac de Hollande, me dit invariablement en clignant de l'œil d'un air entendu :

— Bonjour, Mr. Jones. Cette fois-ci, c'est du meilleur mais, la prochaine semaine, il pourrait coûter un peu plus

cher…

Et, le soir, au « Melrose Club », je joue aux dames avec le docteur Tirr et, de temps à autre, une partie de cribbage avec le colonel Maddon. Et je ne gagne pas toujours…

*

* *

Comme dans une chanson française qui connut quelques mois de vogue, « ma puissance est formidable ».

Certes, je pourrais poser l'Himalaya sur le sol d'Angleterre et écraser le Kent, le Surrey, le Middlesex et une foule de comtés sous des trillions de tonnes d'épaisse matière. Ou couper le soleil en deux et la lune en quatre.

Je ne songe pas à des gamineries de ce genre.

Je sais que je suis le diable, et cela me suffit.

Histoires drôles

DRÔLE D'HISTOIRE…

La table étincelait de porcelaines et de cristaux. Ainsi l'aimait Véronique.

Les toasts au caviar et au foie gras voisinaient avec les aspics de homard et d'écrevisses au goût de Véronique : corsés d'une pointe de fine Napoléon.

Les petits fours également répondaient à ses exigences : ils étaient de cerises au marasquin et de purée d'ananas habillés de massepain et de meringue.

Il m'avait fallu remuer la ville pour découvrir des grenades, les seuls fruits que Véronique aimait réellement.

Elles figuraient sur la table auprès d'un vase au col de cygne, dans lequel se

pavanait une orchidée noire.

Véronique avait coutume de dire : une coupe de Champagne ne se refuse point, mais au tea-for-two, je ne puis me défendre de lui préférer un doigt de chartreuse verte ou de Grand-Marnier.

Le Champagne et les liqueurs attendaient son bon plaisir sur la desserte à côté des Muratti, les cigarettes qu'elle fumait avec plaisir.

La joie au cœur, je suivais la course des aiguilles sur l'horloge de la Forêt-Noire. Bientôt le coucou, sortant de son refui, annoncerait la venue de Véronique, car elle était l'exactitude faite femme.

L'oiseau de bois s'acquitta de sa tâche et j'entendis ronfler le lift.

Puis la sonnette tinta.

Le plus drôle de l'histoire c'est qu'il

n’y eut jamais de Véronique dans ma vie, que je n’ai jamais de près ni de loin, connu une femme portant ce nom de grande sainte et d’espiègle reine d’opérette.

Alors mon perroquet cria :

— Ce n’est pas la sonnette, c’est moi… drelin… drelin…

Il quitta sa cage, se promena sur la table, déchiqueta quelques petits fours, renversa le vase à l’orchidée, se lissa les plumes et hurla :

— V’là des cacahuètes !

Et il fit rouler les grenades sur le parquet. Je lui tordis le cou.

Le plus drôle de l’histoire, c’est que je n’ai pas de perroquet.

*

* *

Sur quoi une grosse bonne femme entra et dit :

— Je suis votre voisine : vous savez, celle qui perche au septième étage.

Elle avala quelques toasts et un bon nombre de petits fours, se versa un verre de chartreuse, piqua l'orchidée à son corsage bruissant de passementeries et, apercevant le perroquet mort, elle s'en empara en disant :

— Cuit, c'est bon à manger.

Elle coula dans son cabas ce qui restait sur la table et se leva.

— C'est regrettable, gémit-elle, que l'ascenseur n'aille pas plus haut que votre cinquième étage. Il me faut maintenant grimper par un escalier roide comme tout, jusqu'au septième, et j'ai beaucoup de peine à le faire.

Je l’aidai à monter ces marches en effet raides et étroites et pris congé d’elle devant sa porte.

— Je ne vous demande pas d’entrer, dit-elle, vous me compromettriez.

Je retournai chez moi.

Le plus drôle de l’histoire c’est que l’immeuble où j’habite n’a ni sixième ni septième étage.

SOIRÉE DE GALA

Une foule énorme faisait la file devant le Grand Théâtre où on allait donner *Hamlet*.

Mais il ne me restait que six pence du dernier hold-up que j'avais entrepris avec l'aide de…

(Ne disons des morts que du bien et, comme mon compagnon avait péri au cours de cette expédition périlleuse, il mérite le silence cher aux derniers discours d'Hamlet.)

Donc, il ne me restait que six pence et, pour le moindre strapontin, on exigeait vingt-cinq livres.

En passant devant le guichet, je jetai

une pincée de poivre dans les yeux de la préposée aux billets.

Elle tira un coup de revolver sur le duc de Pickshire qui me suivait dans la file, en criant : « Espèce de phoque ! »

Et je passai.

Le duc passa également, mais d'une autre et plus définitive manière.

*

* *

La salle était comble.

Toutes les places imaginables étaient occupées ; il y avait même des dames installées sur le lustre.

La reine s'était fait excuser pour convenances personnelles et, à sa place, dans la loge royale, trônait la duchesse de Gérolstein.

Du lever au baisser du rideau, ce ne

furent qu'applaudissements frénétiques : le duo de Hamlet avec le crâne de Yorrick obtint un succès bœuf, mais quand Faust et Margaret parurent sur scène et, ensemble avec Valentin, chantèrent :

Brave militaire
sort d'une soupière…

ce fut le délire.

Des hot-dogs furent servis à la ronde et la duchesse de Gérolstein, se pliant aux coutumes de celle qu'elle remplaçait, mangea des cornichons avec des rondelles de langue rouge… On finit par remarquer que, dans le parterre, un vide s'était fait à cause de l'émotion incontinente des dames installées sur le lustre.

Ce qui d'ailleurs, ne fit qu'augmenter le charme de la soirée.

Après le chœur final sur l'air des

lampions, les spectateurs transportés d'enthousiasme et se rappelant l'incendie du Grand Bazar de Paris, mirent le feu au théâtre.

N'écoutant que mon courage, je dépouillai de leurs parures, devenues inutiles, quelques dizaines de cadavre de princesses et de duchesses.

Ce qui me rapporta trois shillings chez un regrattier de Cheapside.

Certes, j'avais espéré en recevoir le double, car c'était du toc d'excellente qualité. Mais comptez donc sur l'honnêteté des autres !

MERRY-FAIR

L'armoire magique

En partant de Holborn Circus pour se rendre dans Clerckenwell road et en traversant Dorrington street, on a bien des chances de se trouver à un certain moment en plein dans Merry-Fair, une petite foire sédentaire qui doit son nom à quelques merry-go-round, plutôt qu'à un cachet personnel de « merry ».

Pourtant, j'ai insisté particulièrement sur son atmosphère de joie, pour y conduire Mildred.

Mildred est un crampon. Depuis des années, cette haquenée dispose de ma

personne, de mes biens, de mes espérances d'avenir.

Ainsi que de mes dimanches pour faire des promenades le long de la Tamise – comme dans la chanson.

Que de fois j'ai adressé aux lourdes eaux du fleuve la plus ardente de mes prières indévotes : mais elles passaient, sourdes à ma peine, et je rentrais à Londres, avec Mildred à mon bras.

Ce jour, elle avait accepté les joies promises de Merry-Fair et celles d'un mystery-show.

Les attractions que nous offrit la tente aux mystères étaient pauvres et allaient des passe-muscade aux boules de cuivre et aux gobelets d'un jongleur.

Déjà, les regards menaçants de Mildred pesaient sur moi, quand parut un

baladin qui promit, à l'honorable public, la grande sensation de l'armoire magique.

Une haute et étroite caisse en bois blanc fut posée sur la scène et la dame de la baraque s'y laissa enfermer.

Quelques instants après, le baladin ouvrit la caisse : elle était vide. Mais presque aussitôt la dame, tout à l'heure recluse, se leva d'entre les spectateurs.

— À présent, annonça le paillasse, je demande à une dame de l'assistance d'entrer dans l'armoire magique pour se rendre compte qu'elle ne recèle ni trucs ni tromperies.

Je murmurai à l'oreille de Mildred :

— C'est une occasion pour faire admirer par les gens ta merveilleuse robe d'organdi.

C'était la prendre par son unique point

faible : elle se leva et entra dans l'armoire magique.

Le baladin fit quelques gestes de passe-passe et ouvrit la caisse.

Elle était vide.

— Mesdames, messieurs, annonça-t-il alors, j'ai l'honneur de vous remercier.

Et le rideau se baissa.

Je n'ai jamais revu Mildred.

La tête parlante

Les têtes parlantes de l'abbé Mical sont de vieilles curiosités mécaniques de musée, qui font piètre figure à côté des automates de Vaucanson.

Mais celles qu'un show de Merry-Fair

présentait comme grandes merveilles les dépassaient, selon un docte funambule, d'un million de coudées et même d'un peu plus.

Au fait, il n'y en avait qu'une seule qui, au moment où j'entrai dans la tente au prix d'un shilling, parlait d'abondance :

— Et ma bière ! cria-t-elle, tournée vers le tenancier du show. Ma bière, ou je n'ouvre plus le bec. J'ai une soif de diable !

Elle roulait des yeux terribles et grinçait des dents. Au même instant, des agents de police envahirent en trombe l'établissement.

— C'est elle… la tête du notaire Miffins, qui a été assassiné dans Farringdon lane ! cria un inspecteur de Scotland-Yard.

Je me souvenais, en effet, que l'on n'avait retrouvé du notaire Miffins qu'un cadavre acéphale.

Le patron de la baraque fut enchaîné sur l'heure et le détective fourra la tête dans un sac.

— Holà… j'étouffe là dedans ! Hurla-t-elle.

Mais aucun des policiers ne parut l'entendre.

Merry-go-round

Un certain manège de chevaux de bois attire la clientèle des enfants du quartier.

Of course : ils ne paient rien, le plaisir en est purement gratuit. Le cheval

qui fait tourner le plateau s’appelle Jennyfer et il est très populaire dans ce petit monde.

Adoncques, les jeunes clients ne paient rien pour la joie de tourner gentiment en rond, en selle sur des purs-sang de bois.

Mais, de temps à autre, Jennyfer cueille du bec un des cavaliers et le dépose dans son coffre à avoine.

Le soir, quand Merry-Fair éteint ses feux, après une journée bien remplie, Jennyfer le retire de la boîte et le mange.

Le toboggan

— Ladies and gentlemen… un escalator

vous conduit jusqu'au belvédère d'où l'on a une vue unique et ravissante sur Holborn. Vous descendez par le toboggan et une belle surprise vous attend. Tout cela pour deux shillings !

— Vous aimez le toboganning ? me demanda un petit homme de mine avenante, au moment où nous allions entreprendre la tournoyante descente.

Elle fut rapide et nous touchâmes terre sur un pavé un peu dur… En plein Champ-Elysées, à Paris, devant le Claridge.

— Ah, se plaignit le petit gentlemen, ce n'est pas fameux aujourd'hui : il y a six semaines on est descendu du toboggan à Rio de Janeiro.

Têtes-de-lune

I

Ce jour entre tous les jours…

C'est à ce dimanche, aux plaisirs mous et insipides, qu'est due la chiquenaude initiale. Il défile devant les yeux de ma mémoire, chacun de ses détails fidèlement fixé à sa place.

C'était un dimanche de mai aux strictes et coutumières ordonnances.

À deux heures de l'après-midi, dans la salle à manger qui sentait le céleri et le riz-de-veau mon père apparaissait en redingote puce et en chapeau bolivar, suivi de près par ma mère en robe de surah et en épais corsage de jais, fleurant la peau d'Espagne.

Elle me jetait un regard sévère en me faisant les habituelles recommandations dominicales :

— J’espère que tu seras respectueux envers les demoiselles Marie et Mathilde Ambélys, et que tu n’ennuyeras pas monsieur Hippolyte en lui demandant de te raconter des histoires.

Du fond de la cuisine, on entendait notre servante Mélie éteindre à grande rumeur la cuisinière, ce qui signifiait qu’elle était fin prête, car elle nous accompagnait dans notre promenade.

Une sonnette agitée à toute volée réveillait bientôt notre somnolente maison et annonçait l’arrivée des demoiselles Ambélys et de leur frère Hippolyte. Comme ma mère, ces demoiselles étaient habillées de soie crissante et

caparaçonnées de jais coupant.

Mélie servait des tasses de café noir au sucre, relevé d'une larme de rhum, que monsieur Hippolyte buvait pur avec un canard qu'il me glissait à la dérobée.

Pendant qu'on mettait aux voix l'itinéraire de notre promenade, ma sœur Emma, pimpante dans sa robe blanche puissamment amidonnée et toute souriante de ses quinze ans épanouis, descendait l'escalier à pas menus et, après les embrassades dont monsieur Hippolyte prenait sa part, elle manifestait son désir d'aller au Parc, écouter la musique des Guides.

Comme, par principe d'éducation, mes parents, dûment approuvés par les demoiselles Ambélys, ne donnaient jamais suite à des désirs si directement exprimés

par leurs enfants, on se décida pour une lointaine et maussade balade dans la banlieue.

Nos imposantes amies s'étaient, en effet, souvenues qu'une tante retournée depuis des lustres à la cendre dernière, y dormait sous les misérables ifs d'un cimetière de faubourg, et avaient tout à coup exprimé leur pieuse volonté d'aller saluer sa tombe.

On mangera des gaufres à la « Belle Guinguette » me souffla monsieur Hippolyte, et je te montrerai l'endroit où, il y a quarante ans, mon grand-père rencontra un fantôme.

— C'est bien, gronda Mélie, faites-lui peur à ce petit imbécile, et cette nuit il ameutera tout le monde en criant qu'un homme vert se cache sous son lit.

— Ou une grande dame toute blanche, dit monsieur Hippolyte en riant.

Une grande dame blanche… Incidente prémonitoire à laquelle, sur l'heure, je ne pris certainement garde.

Je passe sur les falotes péripéties de ce dimanche si conventionnel, pour en venir au soir, dont la vision resta, depuis, gravée comme au burin dans ma mémoire.

Il tomba dans une grisaille de menace d'orage, comme nous quittions la glaciale guinguette, bien régalés de bière aigre et de gaufres mal cuites.

Des nuages ocellés d'ocre couraient bas dans le ciel où passaient des vols livides de pigeons.

— Le temps menace. Nous prendrons au plus court par le chemin de halage, décida mon père et notre colonne

s'ébranla comme suit :

Mon père, monsieur Hippolyte et ma sœur Emma.

Ma mère et les demoiselles Ambélys, tanguant et roulant, dans leur hâte de regagner le logis, comme des caravelles sœurs.

Mélie flanquée de mon hargneuse personne.

Nous suivions le chemin longeant un canal où des péniches attendaient le bon vouloir des écluses, attentives à des risques de trématage.

Un remorqueur peinant vers l'amont hululait, tandis qu'une locomotive sifflait éperdument sur la voie de ceinture barrant le fond du paysage.

En fait de paysage, il ne pouvait y en avoir de plus morne et de plus misérable :

d’horribles petits potagers verts et jaunes, luttant contre une friche have où triomphaient les chardons gris, l’oseille sauvage et les avoines folles.

Au milieu de cette vastitude désolée se dressaient quelques maisons neuves, étroites et roses, comme des tranches de fade pâtisserie. Leurs courettes, dépourvues de murs de séparation, livraient une partie de leur intimité et de leur misère aux regards des passants.

Le ciel était devenu d’un noir d’encre quand nous passâmes devant la dernière de ces bâtisses. Sur la partie dallée de la cour traînaient des baquets de lessive et, enfilés sur une corde, des linges humides se tordaient au premier vent de l’orage.

Une porte ouverte révélait un coin de cuisine aux murs fraîchement plâtrés, où

un réchaud à pétrole brûlait d'une flamme fumeuse.

J'entendis mon père crier dans le vent :

— Faisons vite !... Il nous faut traverser la passerelle avant l'orage !

Mélie me serra la main et pressa le pas ; comme je traînais quelque peu, elle m'envoya une bourrade.

Je me laissais remorquer, car je tournais la tête en arrière, vers la porte de cette cuisine où une fillette venait d'apparaître.

Elle pouvait avoir cinq ou six ans et était grasse et sale ; sa tête, grosse et livide comme une section fraîche de navet, était encadrée de filasse raide ; ses yeux de faïence pâle regardaient avec terreur le ciel houleux. Je ne sais pourquoi

je lui montrai le poing.

Elle baissa des yeux pleins de terreur à mon égard.

Mélie me tirait derrière elle comme un poids mort et un pan de mur déroba la fillette à ma vue.

Néanmoins, je continuais à regarder en arrière.

La grosse tête blême reparut alors avec des précautions peureuses. Seuls, la filasse et les yeux angoissés dépassèrent la crête du mur, derrière lequel la petite fille devait se tenir blottie.

Elle me guettait avec une peur affreuse dans ses yeux fixes et nous courûmes vers la passerelle.

La journée s'acheva par une rentrée lamentable, dans une dégoulinade sur les dalles de notre vestibule, le chapeau

bolivar de mon père, les favoris de monsieur Hippolyte et les robes de ces dames restituant largement l'eau du ciel recueillie au cours de notre fuite.

Ensuite, ce fut un dimanche soir comme les autres dimanches soirs, autour d'une table où les demoiselles Ambélys se gobergeaient de charcuterie et où monsieur Hippolyte et mon père buvaient des grogs au rhum.

*

* *

— Je l'ai dit et bien dit, cria Mélie dans la nuit. Voilà qu'il a vu la grande dame blanche !

Elle reporta sa colère sur la lune, une belle lune ronde qui luisait à la fenêtre.

— C'est la lune et les rideaux, gronda-t-elle. Il faut être plus que bête

pour y voir une femme blanche !

Je protestai :

— Elle me regardait avec des yeux… Oh, des yeux !… Et elle s'approchait de moi !

— Très bien, conclut Mélie. Alors, partage ceci avec la dame blanche ou avec la lune !

Et elle m'allongea une maîtresse gifle. Ainsi se passa et s'acheva ce beau dimanche.

*

* *

Vingt ans plus tard, la « Belle Guinguette » était devenue un bistrot de mariniers et de matelots ; surtout de matelots car, les installations portuaires s'étant étendues, les cargos venaient se mettre à quai à peu de distance.

Quand j'en poussai la porte, du monde entourait une jeune femme, secouée de hoquets et de sanglots, qui cherchait dans son verre l'oubli de ses peines.

— Je vous dis, moi, qu'on l'a tuée, qu'on l'a jetée dans le canal, hurlait-elle entre deux gorgées.

— Mais non, Zoé, c'est un accident, intervint un éclusier. C'est fort triste, mais c'est des choses qui arrivent.

— Et des enfants qu'on assassine c'est des choses qui arrivent également, sanglota-t-elle, et c'est à ma petite que cela devait arriver… Mon Dieu, c'était la plus âgée de mes trois gosses, et tout moi quand j'avais son âge : six ans !

La patronne du cabaret avait salué mon entrée par un cordial : « Bonjour, capitaine ! Vous nous restez encore un

peu ? »

— Pas longtemps, avais-je répondu. Deux ou trois jours peut-être. Nous avons embarqué du mauvais charbon et il faut qu'on le remplace.

Je regardai la femme en pleurs ; elle avait un visage plat, large et blême, des yeux globuleux d'un bleu très pâle et d'affreux cheveux couleur de lin sale. Elle répétait comme un leitmotiv :

— C'était tout moi quand j'avais son âge et que j'habitais là-bas… Du doigt elle montrait, par la fenêtre, quelques maisons étroites, comme oubliées sur la jachère.

— C'est un accident, évidemment, me dit la cabaretière. Cette gamine, comme tant d'autres, jouait à longueur de journée au bord du canal. Mais la mère prétend

qu'on l'y a jetée. Pourquoi, je me le demande ?

— Tenez, cria la femme en brandissant un carton, voilà son portrait. Il ne me quitte plus… Mon Dieu ! pourquoi m'avoir fait ça ?

On passa, poliment, la photo à la ronde. Je ne fus guère étonné d'y voir une gamine à la face hagarde et lunaire.

— Une véritable tête de lune, hein ? me souffla-t-elle. Sa mère ne doit pas tant vanter leur ancienne ressemblance !

*

* *

L'avant-veille, au soir tombant, après avoir quitté mon cargo, je me dirigeais vers la guinguette, quand je vis la fillette longer le canal.

Elle m'aperçut à son tour, et ses gros

yeux pâles s'emplirent d'épouvante.

Comme vingt ans auparavant, deux yeux me regardaient par-dessus la crête d'un mur…

Je la poussai, et le bruit des remous d'eau dans l'écluse fit que j'entendis à peine sa chute.

Au-delà de la voie de ceinture, à la pointe d'un haut peuplier d'Italie, se tenait une belle lune ronde.

II

— Faisons vite, il nous faut traverser la passerelle avant l'orage !

Une main vigoureuse serra la mienne et m'entraîna.

— Non !

Je crois avoir hurlé ce mot dans la bourrasque qui se ruait soudain sur la jachère, mais cet ultime cri de révolte ne fut pas entendu de celle qui m'entraînait.

Car quelqu'un me prenait furieusement en remorque… Mélie !

Au loin trois appels de sirène se laissaient porter par le vent et moururent dans une sorte de râle : la voix du *Quentin,* mon cargo.

Je me retournai.

Je vis des maisons étroites et roses perdre leurs lignes et comme fondre dans un brouillard d'eau.

Des images changeantes se mêlaient au paysage qu'une lourde grisaille happait peu à peu.

Le temps de quelques secondes d'horloge, et le monde semblait contenu dans des atours d'eau et de brume.

Devant Mélie et moi, je voyais fuir les silhouettes de mon père, de ma mère et de ma sœur, des demoiselles Ambélys et de monsieur Hippolyte…

Et la journée s'acheva *« après une rentrée lamentable autour d'une table, les demoiselles Marie et Mathilde se gobergeant de charcuteries, monsieur Hippolyte et mon père buvant des grogs*

au rhum ».

Je me voyais assis aux côtés de ma sœur, et la glace de salon me renvoyait un petit visage chafouin de gamin de dix ans, tordu dans l'attente des reproches et des gifles.

Je criai :

— Tout ceci est faux… Tout ceci n'est pas vrai ! Je suis le capitaine du *Quentin* qui va partir d'un moment à l'autre !

Il était visible que personne ne m'entendait, et je continuai à crier de plus en plus fort :

— Je retourne en Australie, à Sydney. Je vais y retrouver ma femme qui habite dans Wynyard street. Qu'est-ce que je fais ici, parmi vous, dans cette maison ? C'est faux, archifaux !

Ma mère se mit à gronder.

— Tu n’apprendras donc jamais à manger convenablement ? Et puis tu as déjà eu deux éclairs, cela suffit !

Je me mis à hurler dans une sorte de délire :

— Qui êtes-vous tous ? Des fantoches, non ? Vous n’existez même pas ! Depuis quatre ans je commande le *Quentin* et je répète que je retourne en Australie ! Vous autres… quelle blague ! J’ai suivi l’enterrement de ma mère… Mon père est parti un beau jour avec mademoiselle Mathilde… Marie s’est faite enlever par je ne sais quel greluchon ; Hippolyte, le vieux singe, en a fait autant avec ma sœur… Et vous êtes là… ou vous seriez ici, réunis à boire et à manger… Quelle blague !

— Mademoiselle Mathilde, tâtez donc

de ce blanc de poulet, il est d’une tendresse ! susurra mon père, tout sucre et miel.

— Damné salopard ! m’écriai-je. Tu as signé tous les papiers qu’il fallait pour me faire embarquer comme mousse ; mais la veuve de l’armateur m’a pris en amitié. J’ai décroché mes brevets et, plus tard, elle m’a confié le commandement d’un de ses cargos. Voilà la vérité, tandis que vous autres…

— Délicieux, murmura mademoiselle Mathilde en rougissant.

— Du sale monde, voilà ce que vous êtes. Et, au fait, qui êtes-vous, le sais-je moi ? Vous n’êtes pas vrais, pas vrais, pas vrais !... repris-je en proie à une fureur démente.

Monsieur Hippolyte me passa un

canard gorgé de rhum et Mélie protesta :

— Pour que cela lui monte à la tête… et qu'il nous réveille en criant qu'un homme vert se cache sous son lit, ou qu'il prenne la lune et les rideaux pour une grande femme blanche !

Je me mis à ricaner.

— Mélie !… Aha ! Mélie… Elle nous a quittés pour jouer à la garce dans un caboulot. On s'y offrait cette rosière devenue Marie-couche-toi-là, pour cent sous et moins…

Je criais à tue-tête, en gesticulant, mais il était de plus en plus visible que l'on n'entendait rien de ce que je disais et que l'on ne voyait pas mes gestes frénétiques.

Je me mis à parler avec plus de calme.

— Je vais vous raconter quelque

chose de vrai, alors que vous n'êtes pas des choses vraies. Peu de temps avant ce phantasme, Zoé aux trois quarts ivre, prétendait retourner à son étroite maison rose, pour y ressasser ses souvenirs.

» J'ai offert de l'y conduire. Arrivés à l'écluse, elle s'est mise à gémir :

» — C'est ici que l'assassin a jeté ma petite fille dans le canal !

» Elle écoutait l'eau tomber en cascatelle d'une vanne mal fermée.

» — Elle a dû crier… dites, capitaine ? Ne l'entendez-vous pas crier ?

» — Elle n'a pas crié, ai-je répondu. Je dois le savoir puisque c'est moi qui l'ai poussée. Maintenant, va rejoindre cette Tête-de-Lune !… Tête-de-Lune toi-même…

» Il n'y eut ni cris ni clapotements ;

Zoé s'enfonça comme une sonde lestée de plomb dans l'eau noire et luisante.

Ma sœur s'installa au piano et mon père dit :

— Mademoiselle Mathilde va nous chanter quelque chose.

— J'en ai assez, dis-je à mon tour. Je m'en vais. J'ai vraiment trop envie de vous casser la gueule à vous tous !

Mais je ne bougeai pas et mademoiselle Mathilde chanta :

Mignon, sur la terre étrangère
Regarde voler un oiseau…

Mélie me mit au lit en grommelant :

— N'essaye pas de crier à la lune comme les chiens, sinon gare à tes fesses !

Je ne criai pas, bien que la lune, aidée par la guipure des rideaux, eût pris sa forme de grande dame blanche.

*

* *

Les années ont succédé aux années. C'est la seule notion que j'aie du temps, je crois que je devrais plutôt dire : les années ont dû succéder aux années. Le monde, qui me semblait un jour contenu dans des formes d'eau et de brume, l'est à présent dans des images identiques qui reviennent avec l'entêtement des rayons d'une roue qui tourne.

Mon existence, qui est celle d'un gamin de dix ans, est enfermée dans un sempiternel dimanche, qui commence par un orage, une fuite éperdue sous la pluie et les rafales, un retour à la maison et un souper que, seuls, égayent une vieille et naïve chanson et d'ineptes propos, où personne ne m'écoute ou, plutôt, ne

m’entend, et qui s’achève par l’apparition de la grande dame lunaire.

Et ce monde, dont la pérennité m’apparaît de plus en plus, je ne puis le quitter pour redevenir celui que je dois être selon le temps véritable et la norme humaine.

Oserais-je le définir par une cristallisation dans l’espace et dans le temps, en me demandant quelle magie d’enfer se trouve à sa base ?

Pourtant, il me semble…

*

* *

Quelque chose a changé dans l’attitude de la dame blanche. La férocité a disparu du grand visage lunaire. Pour peu j’oserais y lire une promesse.

Un soir, pendant l’éternel souper,

naturellement, on ne m’a pas entendu dire :

— La grande dame blanche c’est la Divinité selenite à qui j’ai offert, en sacrifice, deux Têtes-de-Lune. Attendez-vous à quelque chose de nouveau !

*

* *

Que sera la chose nouvelle ? Elle va venir, je le sens… Elle vient. Quand je commence à parler de ce que je devrais être en lieu et place d’un gamin, on dirait que tous, autour de la table, deviennent attentifs, se tiennent à l’écoute d’une rumeur encore mal audible.

Mais leurs yeux se remplissent d’épouvante et leurs traits deviennent affreux.

*

* *

Ont-ils déjà conscience d’un enfer autrement terrible et impitoyable que celui dans lequel j’ai été plongé ?

La roue tourne, mais je me rapproche de son bord, et l’évasion monstrueuse est au bout de son dernier tour…

Le banc et la porte

Des souffles froids activaient la défoliation d’octobre. Les feuilles mortes se collaient au sol du parc, aux bancs et au manteau du vieux docteur Garrant, qui s’obstinait à y attendre la tombée de la nuit, devant le minuscule étang abandonné par les canards.

Il en faisait autant tous les soirs ; ce parc de banlieue, oublié par la cité envahissante, faisait partie intégrante de sa vie.

Il en connaissait tous les arbres s’élevant hors des massifs de fusains, et il avait donné un nom aux canards dont, aujourd’hui, il déplorait l’absence.

Garrant était né et avait grandi dans ce quartier suburbain, dont ce parc était l'unique splendeur.

Tout petit, une voisine, la vieille Meggy, l'y conduisait, surveillant d'un œil méchant ses pauvres ébats.

Elle manœuvrait habilement sa peur d'enfant pour l'empêcher de jeter des miettes aux canards du bassin, ou de pénétrer dans la partie réservée aux jardiniers et interdite au public.

Des monstres, disait-elle, guettaient au fond de l'eau, prêts à s'emparer des imprudents qui s'approchaient trop près du bord, et la partie interdite était un monde inconnu, sombre et muet, dont le mystère vous happait et d'où personne ne revenait.

Du doigt elle y montrait, entre les

viornes, une porte mangée de lèpre.

— Tu la vois, hein ? Eh bien, c'est la porte de l'enfer !

— Avec les diables ? demandait l'enfant.

— Les diables et les damnés !

— Les diables leur font-ils du mal ?

— S'ils leur en font ! Ils les brûlent… et ils hurlent… ils hurlent !

Depuis, Garrant avait appris que c'était la porte de la remise où les jardiniers gardaient leurs outils ; néanmoins son aversion pour la laideur de l'endroit lui était restée.

Le banc sur lequel il était assis à présent était celui où la vieille Meggy avait coutume de trôner en vertu de droits qu'elle imaginait acquis, et où lui, plus tard, aimait venir lire, étudier et, parfois,

rêver un peu. Plus tard encore, bien plus tard, petit médecin de quartier, célibataire, esclave des habitudes, il était resté fidèle au parc et au banc, comme une hirondelle à son nid.

Le banc avait même pris son nom : le banc du docteur Garrant.

Le monde inconnu de la vieille Meggy, dépouillé de ses épouvantes, était devenu un refuge feuillu et fleuri contre l'avidité urbaine.

Une unique fois, sa belle paix verte fut tragiquement troublée : le jour où l'on découvrit, sous les feuilles mortes de l'automne, le cadavre d'une petite fille. Elle avait de belles tresses blondes et, de l'une d'elles, une main criminelle s'était servie pour l'étrangler.

… Le docteur se leva avec un peu de

peine : le froid du soir lui avait durci les genoux.

De l'autre côté de l'étang, Sweeps, le gardien du parc, immobile, appuyé sur sa canne ferrée, le regardait de ses énormes yeux rouges.

*

* *

Dans la taverne proche, dont il était un des rares clients, Garrant s'assit aux côtés de l'ancien percepteur des taxes, Leabrook, qui faisait des réussites.

— L'autre jour, dit-il, je pensais à Sweeps, le gardien du parc. Vous vous en souvenez ?

— C'est loin, répondit Leabrook.

— Trente ans peut-être, opina le docteur.

— Et davantage… Ah oui ! l'affaire

de la petite fille étranglée dans le parc. Jusqu'à la dernière minute, Sweeps a juré qu'il était innocent. On l'a pendu quand même.

— C'est vrai, dit le docteur, on l'a pendu.

*

* *

Comme il longeait le parc pour rentrez chez lui, la lune se leva au-dessus des arbres. Elle était énorme et sa clarté presque blonde. Garrant vit que son banc en était inondé.

Après une brève hésitation, il s'en approchait quand il vit Sweeps. Le clair de lune traversait le corps du gardien et, bien qu'il détournât la tête, Garrant voyait parfaitement ses énormes yeux rouges fixés sur lui.

Une main diaphane se posa sur le bras du docteur ; son poids était si formidable qu'il en fit craquer les os.

— Sweeps, gémit Garrant. C'est moi qui ai tué la petite fille.

Ils marchèrent en silence vers la remise des jardiniers, dont la porte s'ouvrit toute seule, comme sur des gonds baignés d'huile.

*

* *

Mrs. Geesel, qui habitait une des maisons voisines du parc, se réveilla brusquement et poussa son mari du coude.

— Tu entends ? Quelqu'un a crié. Seigneur, on hurle !… On hurle !

— Des chats, grommela l'homme mal réveillé… Oh, mais non, on hurle ! C'est ma foi, vrai, on hurle !

Mrs. Geesel courut à la fenêtre et l’ouvrit, mais le silence était revenu. Tout à coup, une nausée lui monta aux lèvres.

— Pouah ! Tu sens cette pestilence ? Quelle horrible odeur !

— Cela vient des abattoirs, quand on y brûle de la charogne, déclara son mari.

— Saleté ! beugla Mrs. Geesel en fermant la fenêtre avec colère.

Croquemitaine n’est plus..

On s’est quelques fois demandé pourquoi le congrès de folklore de l’année 1911 eut lieu à Rambouillet, la résidence d’automne du Président de la République française.

Ce fut, paraît-il, une prévenance du brave papa Fallières, qui préférait passer les brumeuses journées d’octobre au soleil du Roussillon où la fameuse purée septembrale continuait à égayer les verres et les cœurs. Quatre journées avaient été prévues, mais à cause du petit nombre de congressistes ayant répondu à l’appel, elles avaient été réduites à deux. Dans l’aile droite du château, l’ancienne salle

de spectacle avait été mise à la disposition des folkloristes et, à la dernière minute, l'éclairage électrique ayant fait défaut à raison d'une grave panne de l'installation électrogène, on décida de ne tenir les séances que durant les heures claires de la journée. Le chauffage central, par obscure sympathie pour la lumière électrique, fonctionna mal et un énorme feu de bois fut allumé dans l'âtre monumental, qui n'avait plus connu de flammes depuis trente ans. Sur quoi, des torrents de fumée, refusant de prendre le chemin des hautes cheminées, se ruèrent dans la salle.

À cause de l'absence du Président de la République, le personnel avait été réduit au strict minimum : quelques gardiens maussades, mécontents d'être

troublés dans leurs chères habitudes. Ils n'avaient, d'ailleurs, reçu peu ou prou d'instructions et se livraient à une sorte de jeu de cache-cache, qui les rendait à peu près introuvables. On avait compté sur trois cents participants venant de tous les coins de l'Europe ; il y en eut à peine cent, dont les trois quarts étaient Français. Pour comble d'infortune, le sous-secrétaire d'État, Frey organisateur du congrès, avait dû l'avant-veille en refuser la présidence, sous prétexte d'un méchant et subit accès de grippe.

Mensonge cousu de fil blanc s'il en fût, personne n'ignorant la brusque disgrâce qui venait d'enlever pouvoir et crédit à ce charmant fonctionnaire.

« Post meridiem », pour parler docte langage, de la première journée, environ

soixante congressistes français reprirent le chemin de Paris ou d'ailleurs, et quelques participants étrangers celui de la frontière. Une trentaine d'auditeurs assistèrent à la séance de l'après-midi, et leur humeur était exécrable : on leur avait servi, à l'Hôtel des Princes, un lunch abominable, dont ils durent acquitter la note, car le malheureux monsieur Frey avait négligé bien des choses.

Dans la salle de conférences, qui sentait la fumée et la suie et était en proie aux vents coulis, les assistants durent garder leurs manteaux, pour s'entendre régaler d'un laïus sur les dolmens de Bretagne, par le professeur Aristide Sainthomme.

Monsieur Sainthomme, lui, souffrait réellement d'une grippe qui le faisait

tousser, éternuer et l’obligeait à se moucher à longueur de phrase.

Sur le haut pupitre de bois noir, on avait omis de poser la traditionnelle carafe d’eau fraîche…

*

* *

Monsieur Albin Tuyl était le seul congressiste belge à être demeuré à son poste. Ses confrères, le Liégeois Servin et le Bruxellois Leempoels, s’étaient éclipsés après avoir payé quinze francs pour une portion de veau mal cuit et un minuscule pichet de vin aigre. Albin Tuyl était resté parce qu’il avait espéré faire sensation, car il était venu de Gand, sa ville natale, dans une automobile Panhard-Levassor, flambant neuve, d’un rouge éclatant, ornée d’une véritable dinanderie

de cuivre, et portant le nom orgueilleux de « landaulet électrique ». Son chauffeur, Petrus Sneppe, était installé au volant, vêtu d'une vaste peau de chèvre et coiffé d'une casquette à chaînette dorée. Monsieur Tuyl ne s'y connaissait guère en folklore : il possédait une grande usine de couleurs et de vernis, un nombre respectable d'actions dans d'importantes entreprises et était, en surplus, membre du conseil communal de sa ville.

Il avait publié, dans quelques hebdomadaires, de minimes essais sur les us et coutumes du vieux Gand, devenus passables grâce à l'aide qu'y avaient apporté les correcteurs. Il était même l'auteur d'une plaquette sur « Les sombres six-semaines dans la région gantoise» : une trentaine de pages tirées à deux cents

exemplaires sur Hollande et qu'il avait envoyées, enrichies d'une belle dédicace, à des gens haut placés, susceptibles de lui être utiles.

— Il faut assister au congrès de Rambouillet, lui avaient conseillé ses amis. Cela pourrait vous valoir les « Palmes Académiques ».

Monsieur Albin Tuyl s'y était rendu avec le robuste Petrus Sneppe au volant. Et, sur la route, les bonnes gens se retournaient, pleins d'admiration pour la scintillante voiture.

*

* *

À l'Hôtel des Princes, le folkloriste gantois fit la connaissance de deux confrères venus de l'étranger : Ludwig Baumann, de Hanovre, et James Patridge,

de Brighton.

Il avait refusé le menu du jour et s’était fait servir à la carte, ce qui était autrement coûteux… : truite saumonée et bécasse, mets de roi à des prix exorbitants, arrosés d’un vouvray 1887 et d’un château Margaux 1885, années réputées. Comme il se sentait quelque peu solitaire et qu’il voyait les regards envieux de ses compatriotes Servin et Leempoels posés sur les plats, il invita à sa table ses voisins, Baumann et Patridge.

Au café, il exigea de la chartreuse verte. Non de la tarragone, mais de la véritable chartreuse française, des grandes années, avant que le sinistre Combes n’eût chassé les chartreux de France… Le vouvray et le château Margaux lui avaient suffisamment monté à

la tête pour qu'il déclarât cela à voix assez haute, ce qui fit naître des éclairs d'orage dans les yeux de quelques voisins de table. Herr Baumann, lui, préférait du kirsch d'Alsace, Mr. Patridge du whisky, et monsieur Tuyl commanda les deux liqueurs.

Ils firent faux bond à la séance de l'après-midi, ce qui leur épargna le discours aux haltes sternutatoires du professeur Sainthomme, auquel ils préférèrent un whist. Tuyl, qui versait dans la démocratie, fit appel à son chauffeur pour faire le quatrième au jeu.

Comme il pleuvait des hallebardes et qu'il soufflait un vent à décorner les loups, il fit venir un grand bol de punch au rhum et distribua des cigarettes magnifiques, introduits en fraude. Il donna

également au maître d'hôtel des instructions très précises pour le souper : une croûte de ris de veau, un faisan et un homard frais.

— Et que le Cliquot soit frappé à point !…

— Je compte rester jusque demain soir, promit Herr Baumann.

— Comme moi, approuva Mr. Patridge.

— Qu'est-ce qui figure au programme de demain ! demanda Albin Tuyl, qui désirait qu'on le crut intéressé à la marche du congrès.

— Dans la matinée, on prévoit une visite au château et aux jardins plantés par Lenôtre, répondit l'Anglais.

— Dans l'après-midi, monsieur Fénestrange nous parlera de

« Croquemitaine », compléta l’Allemand.

Dans le courant de la soirée, ils vidèrent plusieurs bouteilles de Cliquot, dont Petrus Sneppe reçut une part équitable, et le lendemain, au saut du lit, ils se trouvèrent en proie à une sérieuse migraine.

Il n’advint rien de la visite au château et aux jardins, mais le maître d’hôtel vint dire avec une mine contrite que l’établissement fermerait après le lunch.

On avait compté sur un grand nombre de clients prenant part au congrès ou attirés par lui, mais ils s’étaient faits si rares qu’il n’y avait qu’à fermer les portes. Le pauvre homme se confondait en excuses et ne pouvait qu’exprimer des regrets.

On servit un repas froid, composé de

restants de la veille, habillés de mayonnaise.

— Ce soir, après la conférence, nous partirons ensemble, proposa Tuyl à ses amis. Il y a place pour vous deux dans ma voiture.

La proposition fut acceptée avec reconnaissance.

*

* *

Il n'y avait qu'une vingtaine d'auditeurs dans l'énorme salle.

En y entrant, les trois compagnons purent constater qu'une légère modification avait été apportée au décor : derrière la tribune, une assez grande toile avait été dressée contre le mur.

C'était un tableau emprunté à un musée de province, portant, gravé sur une

plaque de cuivre, « Le Bagage de Croquemitaine » – Tableau de Timoléon Lobrichon – Salon de 1874. Il représentait une énorme hotte en grossière vannerie, d'où dépassaient les visages éplorés de cinq ou six petites filles.

Le conférencier, monsieur Fénestrange de Dourdan, monta immédiatement en chaire et se mit à faire un pompeux éloge du tableau.

— Regardez, messieurs, les visages tordus par la souffrance et la peur, de ces petites malheureuses, et dites-moi si l'émotion ne vous étreint pas le cœur, si l'horreur ne vous gagne pas, en pensant que ces innocentes victimes sont destinées à paraître, cuites ou rôties, sur la table de Croquemitaine, l'ogre effroyable qui hante les vieux contes !

Albin Tuyl et ses amis avaient pris place au premier rang, derrière eux, dispersés sur les fauteuils, se trouvaient les autres auditeurs, tous gens d'âge à la mine boudeuse.

Petrus Sneppe, qui avait été le dernier à quitter l'Hôtel des Princes, après avoir fait honneur à quelques tournées offerts par l'hôtelier, s'était assis au fond de la salle, où il ne dérangeait personne et pouvait à peine être vu.

Que pouvait-il faire autrement ? Le café le plus proche se trouvait à plus d'une lieue et, au-dehors, une pluie glacée joignait sa malice à celle d'un âpre vent d'automne.

L'exposé de monsieur Fénestrange semblait manquer d'intérêt, car des têtes se mirent à dodeliner. Il continuait

néanmoins :

— La cauchemardesque figure de Croquemitaine, est vieille de nombreux siècles. Peut-être naquit-elle avec l'ogre Polyphème, la plus terrible des rencontres d'Ulysse et de ses compagnons. Peut-être la doit-on à l'affreuse légende d'Ugolin qui dévora ses propres enfants…

Il y eut une légère rumeur dans la salle, car un petit monsieur à barbiche de chèvre s'était levé pour interrompre le conférencier.

— Ugolin était un père aimant et ses enfants se sacrifièrent volontairement pour le sauver de la mort par la faim !

— À vrai dire, déclara monsieur Fénestrange, je n'y attache pas grande importance. J'ai hâte de sortir des rets des vieilles histoires. En France, et nombre de

folkloristes l'admettront avec moi, c'est la monstrueuse figure de Gilles de Rais, ce sanglant bourreau d'enfants, qui se trouve à la base de ce conte noir de notre jeunesse…

Petrus Sneppe bâilla, il n'osait s'abandonner au sommeil, car il savait qu'il ronflait terriblement en dormant. Pour se tenir éveillé, il se mit à rythmer sur ses doigts une petite ronde enfantine :

— Petit Poucet va au marché – Pour une vache y acheter – Il y achète un veau – Tout gras, tout beau – Et un cochon – Tout gros, tout rond…

— Dans ses manoirs de Tiffauge et de Machecoul, Gilles de Rais n'offrit pas moins de trois cents petits enfants en holocauste au diable ! Il ne se contentait pas de simples effusions de sang au

démon, mais se complaisait à caresser les petites victimes, puis à les torturer et à les faire périr dans d'atroces supplices.

Petrus Sneppe modifia sa ronde sur ses doigts engourdis :

— Celui-ci l'a tué – Celui-ci l'a fricassé – Celui-ci l'a mangé – Et puis est venu le coucou – Et le Petit Poucet n'a rien eu du tout !

— Qui nous dira si Gilles de Rais n'a pas été en réalité un ogre, un mangeur de chair humaine ? À-t-on trouvé les restes de ses victimes ? N'ont-elles pas paru sur sa table, cuites ou rôties ?

— Rien n'est moins prouvé ! cria le petit monsieur à barbiche.

— Si fait… Mais ne nous écartons pas du sujet. Gilles de Rais est bien le monstre en chair et en os d'où est né le

fantôme de Croquemitaine !

Dans la salle, l'intérêt baissait visiblement parmi les auditeurs, car par la tangente, Fénestrange quittait le folklore pour verser en plein dans l'histoire. Des noms et des dates pleuvaient : Jeanne d'Arc – 1412 – 1415 – 1431 – Charles VII – Le duc Jean de Bretagne – Prelati – Jean de Malestroi…

Tuyl frissonnait. Il était fervent d'un bon feu et de claire lumière, il détestait le froid et l'obscurité. James Patridge regardait fixement devant lui, figé dans une sorte de sereine indifférence. L'estomac de Baumann roucoulait, le repas de midi ayant mal apaisé sa faim teutonne… et voilà qu'une appétissante odeur de cuisine venait lui chatouiller les narines : quelque part dans les

profondeurs du palais seigneurial, on faisait rissoler des oignons !

Petrus Sneppe cherchait dans sa mémoire qui, parmi ses connaissances, pouvait bien ressembler à monsieur Fénestrange : une petite figure poupine, toute rose, des cheveux d'argent, des yeux bleus de poupée, très clairs.

Oh ! sur le tableau de Lobrichon, on voyait un joli visage de fillette, tout rebondi, dépasser le bord de la hotte. Elle tenait serrée, contre sa joue, une poupée aux yeux ronds et pâles, comme ceux de monsieur Fénestrange. Petrus pensa que l'ogre la choisirait certainement pour première victime, promise à ses horribles agapes. Non, en dehors de la poupée, personne parmi ses connaissances n'offrait quelque ressemblance avec le

conférencier.

L'odeur de cuisine devenait plus forte : des côtelettes de porc ou des boulettes de veau devaient rissoler à présent. Non seulement Herr Baumann, mais les autres auditeurs également devaient la sentir car leurs regards convergeaient vers une porte à moitié ouverte, par où la grasse odeur pénétrait dans la salle. Monsieur Fénestrange retournait à son sujet.

— Certains philologues prétendent que le mot « Croquemitaine » est un barbarisme de la plus belle eau, dû à l'accouplement du mot français « croqueur » et du mot flamand « meisje » qui signifie fillette. Albin Tuyl devint tout à coup très attentif.

— Il en résulte que « Croquemitaine »

veut dire « mangeur de petites filles ».

— Eh, eh, il ne dédaigne pas non plus un petit garçon, hein ? gloussa quelqu'un.

— Seuls, les Flamands…

Monsieur Tuyl sourit, comme si cela s'adressait à lui, personnellement.

— Seuls les Flamands ont un mot leur appartenant en propre. Pour « Croquemitaine », ils disent notamment *bouman.*

Monsieur Fénestrange, prononçait « bauman » et le folkloriste allemand eut un léger hoquet.

Petrus comprit le mot, et aussitôt, quelque chose lui revint à la mémoire. « Le *bouman,* le Croquemitaine, avait des cheveux roux, des yeux verts, des dents noires, un ventre comme une futaille, des jambes torses, des bras comme de

noueuses branches de chêne… »

Comme si, à ce moment, monsieur Fénestrange s'était trouvé sur les mêmes ondes, il donna la description de l'ogre selon la norme enfantine :

— Cheveux roux, yeux verts, dents noires, un ventre comme une barrique, des jambes torses, des bras comme des branches de chêne…

Au-dehors, il faisait de plus en plus mauvais : la pluie martelait rageusement les carreaux et l'on voyait les arbres, déjà dépouillés par l'automne, s'agiter follement dans le vent.

Les fenêtres donnant sur le couchant se teintèrent d'un peu de rouge et un vol de corneilles passa devant elles en croassant. L'attention de Petrus Sneppe était ailleurs : il venait de voir courir un rat.

Monsieur Fénestrange se mit à parler avec une vélocité accrue, comme quelqu'un qui a encore bien de choses à dire, mais doit compter avec le temps disponible.

— Gilles de Rais était un bel homme, jeune encore, une sorte d'Antinoüs infernal. Celui qui veut en faire l'ancêtre de Croquemitaine, doit avouer qu'il n'a pas gardé sa beauté.

Le rat s'approchait doucement. Bientôt, il serait à la portée des bottes de Petrus.

— D'un autre côté, il fallait que le monstre fût d'apparence séduisante, sinon il n'aurait pu capter la confiance de ses petites victimes afin de les conduire à son fatal garde-manger.

Un garde-manger ! Herr Baumann se

sentait le ventre affreusement vide. Il pensait à sa maison de Hanovre, aux jambons de Westphalie que l'on y découpait, aux gros fromages de Tilsitt et aux petits pains au cumin qui occupaient une large place dans le garde-manger.

— Donc un homme à la bouche et aux yeux souriants, à la voix douce et agréable…

Petrus Sneppe regarda fixement le conférencier et, quand il détourna les regards, ceux-ci tombèrent sur le rat.

Le coup de botte avait porté : le rat était étendu, mort, dans une petite flaque de sang noir.

Seigneur… Quel temps d'enfer ! De la grêle se mêlait à la pluie et, dans la salle, on se serait cru au cœur d'un énorme pot bourdonnant. La bande rouge du couchant

s'éteignit, comme soufflée par le vent, et il fit presque nuit à l'intérieur.

Monsieur Fénestrange tira un cordon de sonnette, mais personne ne vint.

Un dernier rayon de clarté tomba sur la toile de Timoléon Lobrichon et on eût pu croire que les petits visages se mettaient à vivre : les mignonnes bouches frémissaient, les larmes brillaient aux coins des paupières… Tout ceci ne fut que l'illusion d'une seconde : l'ombre se faisait plus dense.

C'est alors que les auditeurs oublièrent qu'ils étaient gens sages et doctes, appartenant à l'élite du pays et de l'étranger.

Les Français entonnèrent le vieil air populaire et les étrangers le répétèrent à leur tour :

— Les lampions ! Les lampions !

Cette fois, on dut entendre jusqu'aux lointaines profondeurs du château car un vieux domestique, suivi d'une souillon et d'un valet d'écurie, arriva à pas traînants, chacun d'eux portant une lampe à pétrole. Monsieur Fénestrange était arrivé à la fin de sa conférence, et les derniers mots de la péroraison qu'on put entendre au-dessus du bruit des chaises remuées et des grognements de déplaisir, furent :

— Croquemitaine est mort, messieurs… Croquemitaine n'est plus !

Petrus Sneppe donna un coup de pied au rat mort, qui fila en l'air comme une balle.

Dans l'ombre, que les lampes étoilaient à peine, une voix furieuse s'éleva :

— Salopard ?… Pouah !… Fumier… Salopard !

*

* *

Les congressistes se ruèrent littéralement vers la sortie, car deux trams vicinaux sifflaient au loin, l'un se dirigeant vers Versailles, l'autre vers Dourdan.

Monsieur Tuyl et ses nouveaux amis prirent place dans le « landaulet » et s'arrêtèrent à l'auberge la plus proche.

On pouvait leur servir du vin chaud, mais non à manger, et les chambres n'y étaient à la disposition des voyageurs qu'à la belle saison.

— L'auto supprime les distances, déclara monsieur Tuyl. Où irons-nous ?

Versailles se trouvait à 35 kilomètres,

Dourdan à 16 ; l'aubergiste leur dit que la route de Versailles était en bien mauvais état, celle de Dourdan un tantinet meilleure et plus facile à trouver et à suivre.

Il faisait noir, la pluie avait redoublé de violence et le froid devenait de plus en plus vif ; la capote de cuir laissait passer l'eau et le vent ; les phares donnaient mal et la petite flamme bleue de l'acétylène menaçait de s'éteindre à tout bout de champ.

Petrus Sneppe se trompa de chemin, le retrouva, pour le perdre à nouveau. Enfin, quelques avares lumières palpitèrent au loin : Dourdan était en vue.

Un cycliste parut dans la clarté des phares et Petrus, d'un violent coup de frein, arrêta la voiture.

Monsieur Tuyl offrit un cigare belge au cycliste, qui devint aussitôt bavard et prêt à rendre service. À Dourdan ils ne trouveraient rien de convenable pour des gens voyageant en automobile. Ils feraient bien mieux d'aller à Versailles.

Petrus Sneppe grogna. Son siège était mal protégé du vent et de la pluie, ses yeux lui faisaient mal à force de vouloir percer les ténèbres, et une crampe lui tordait les mains.

Monsieur Tuyl eut alors une idée qui lui parut excellente. Le cycliste pouvait-il leur dire où habitait monsieur Fénestrange ?

— Ce n'est qu'à quelques pas, à quelques tours de roue pour vous, affirma l'homme. Une grande maison un peu isolée, entourée d'un jardin et que vous

trouverez facilement. À bicyclette je l'atteindrais en moins d'une minute !

Mais, avec l'auto, Petrus mit dix bonnes minutes avant d'y arriver.

*

* *

Les fenêtres du bel étage étaient éclairées ; au coup de sonnette de Petrus répondit un véritable carillon, et Fénestrange en personne parut à l'une de ces fenêtres.

— Mais entrez donc, messieurs !… cria-t-il. Quel plaisir de vous revoir !

L'auto stoppa devant un perron de pierre bleue et monsieur Fénestrange, en chambercloak, vint les accueillir.

— Avez-vous trouvé facilement ma, modeste demeure ? Je suis en droit d'en douter. À une demi-lieue d'ici, le chemin

bifurque et descend vers l'Orge, une rivière de peu d'importance, et bête comme un fossé, s'il n'y avait le gouffre…

— Le gouffre ?

— C'est ainsi qu'on nomme un endroit profond, creusé par une sorte de tourbillon, un véritable maelström… Mais que vous a raconté ce cycliste ? Quel âne ! Dourdan possède deux fort bons hôtels, aux chambres assez confortables ; mais, à cette heure, leurs restaurants sont certainement fermés et on n'y trouverait tout au plus qu'un maigre buffet froid. J'aurai donc le plaisir de vous inviter à dîner…

Herr Baumann ricana de plaisir. Il venait de sentir une affriolante odeur de ragoût aux épices. Il détecta même un fin

bouquet de madère. Miam !… Miam !…

— Adoncques mettez-vous à l'aise dans mon humble studio, acheva monsieur Fénestrange avec un bon sourire d'invite.

Humble ? Certes, ce que monsieur Fénestrange appelait son studio ne l'était pas, et les invités du folkloriste français ne purent retenir une exclamation de réelle admiration.

— On dirait une chambre de vieux conte !

— Ce qui s'accorde avec le folklore, dit monsieur Fénestrange en riant.

Dans l'âtre, derrière une grille de fer forgé, crépitait un bon feu, et une grande lampe de cuivre déversait dans la pièce une douce clarté dorée.

La table était servie pour une personne, mais l'hôte eut tôt fait de mettre

le couvert pour quatre, grâce à des porcelaines, des cristaux et une discrète argenterie, cueillie dans un grand buffet de chêne lustré.

— Un, deux et trois, comme dans le conte de la petite table magique, gloussa monsieur Fénestrange. Mais si je mettais également un couvert pour votre chauffeur, qui me paraît homme bon et bien élevé ? D'autant plus que, pour tout personnel, je n'ai qu'une vieille cuisinière, craintive, sinon farouche, comme une biche aux abois, et qui ne ferait bon accueil à personne dans sa cuisine, d'ailleurs peu agréable…

Monsieur Tuyl qui se sentit, une fois de plus, bon démocrate, déclara qu'il ne demandait pas mieux.

— Commençons pas boire un petit

coup de vin à cette visite, qui m'enchante vraiment ! Ah, mes chers confrères, j'avais attendu bien des choses àe ce congrès et j'ai fort déçu dans mes espérances, car je n'ai pu entrer en contact avec aucun des participants.

Les yeux de Herr Baumann brillaient de joie.

— Du vin du Rhin… De l'incomparable Liebfrauenmilch, si je ne me trompe !

— Vous me faites bien de l'honneur, cher confrère. Mais s'il ne faisait pas si noir au-dehors, je vous montrerais la vigne d'où je le tiens.

— Comment, du vin en Hurepoix ? s'écria monsieur Tuyl qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Et pourquoi non, cher monsieur ? Il

y a deux cents ans, la vigne prospérait sur les bords de l'Orge et madame de la Sablière elle-même faisait grand cas de ses crus. Mais tout passe, tout meurt, même le vin…

— Et même Croquemitaine ! s'esclaffa Herr Baumann.

— Même Croquemitaine, acquiesça monsieur Fénestrange.

— Il y a longtemps, dans notre froide Angleterre, les Midlands produisaient un petit vin alâcre dont on a dit grand bien, dit Mr. Patridge, se mêlant ainsi à la conversation.

— J'ai reçu mon plant de vigne du château de Chantocé, déclara Fénestrange.

— Par exemple ! s'écria Herr Baumann. Le château de Chantocé n'était-il pas un des affreux manoirs de Gilles de

Rais ?

— En effet, et c’est pour cette raison que j’appelle le vin que vous venons de boire, le « vin de Croquemitaine » !

— Dans ce cas, à la santé de Croquemitaine ! crièrent joyeusement les invités.

Petrus Sneppe avait vidé son verre et l’avait laissé remplir à nouveau. Il ne prenait aucune part à la conversation et n’aurait, d’ailleurs, rien su dire qui pût intéresser ces messieurs. Il écoutait la tempête faire rage au-dehors et pensait à ce chemin bifurquant vers la rivière et son gouffre.

Pendant qu’ils buvaient le vin en connaisseurs, Tuyl, Baumann et Patridge laissaient errer leurs regards autour d’eux, sans chercher à cacher leur admiration.

Dans ce studio ils se seraient crus au cœur d'un arc-en-ciel, et leurs yeux durent s'habituer d'abord à la féerie des couleurs et des formes avant qu'ils puissent se rendre compte qu'elle émanait d'une foule bariolée de petits ours en peluche dorée, de soldats de plomb en étincelants uniformes, de mignonnes poupées, de trains en miniature, de chevaux, de vaches et de veaux lilliputiens, ainsi que d'accessoires de combats parfaitement inoffensifs.

Petrus Sneppe qui avait remarqué tout cela dès son entrée, pensait : « Un bazar de jouets pour gosses ! » Mais il se gardait bien de le dire.

Monsieur Fénestrange se mit tout à coup à rire.

— Des appâts pour Croquemitaine !

Herr Baumann vida brusquement son verre, dans l'espoir d'éteindre les bruyants borborygmes de son ventre. L'odeur de miroton envahissait de plus en plus la pièce… Aurait-on ajouté de l'ail aux épices ?… Ces démons de Français n'étaient-ils pas capables d'en glisser dans un bouquet de roses ?

— Je vous laisse regarder, et peut-être admirer, tandis que je m'en vais passer quelques instants dans la cuisine. Mais, avant tout, il faudra m'excuser, car je n'ai qu'un seul plat à vous servir : un ragoût d'agneau… mais d'une tendresse inégalable, j'ose le dire !

Fénestrange courut vers la porte et Petrus vit qu'il avait de petites jambes torses.

Les trois folkloristes se mirent à faire

le tour de la salle, admirant les gravures et les images dans leurs cadres d'argent.

— Voilà la mère Hubbard et son chien ! s'exclama l'Anglais.

— Les musiciens de Brème, jubila l'Allemand qui venait de découvrir un groupe amusant : un âne, un chat, un chien et un coq.

— Minuit ! Cendrillon perd sa pantoufle de verre, dit monsieur Tuyl en montrant du doigt une image.

Petrus Sneppe lança un clin d'œil à un Bonhomme Genièvre de Hollande : un carafe à liqueurs en forme de gros Hollandais hilare.

— Il n'est pas très beau, grommela le Belge. Avec ses cheveux rouges, ses yeux verts, son gros ventre et ses jambes tordues, il ne lui manque que des bras de

chêne noueux pour être un Croquemitaine parfait.

Et il se demanda, avec une ombre de sourire, si ce n'était pas de jeune chair fraîche que son ventre était plein, au lieu de bon et clair genièvre de Hollande.

Comme Tuyl détournait ses regards du mirmidon batave, ils tombèrent sur un autre jouet, jumeau de ce dernier. C'était un convice ventru assis à une petite table et ouvrant une bouche énorme, tout en actionnant une minuscule manivelle. Un gros morceau de friande nourriture surgissait de la table pour disparaître aussitôt dans le gosier du goinfre. Petrus donna un léger tour de manivelle et examina le mets prêt à être englouti. Il s'agissait d'un menu bébé au maillot. Une inscription se lisait sur le socle : « Le

Croquemitaine » — Brevet 341.30 — Alcide Fénestrange ».

Leur hôte revenait, portant un grand saladier d'où s'élevait une vapeur odorante.

— Du ragoût, du pain et du vin, c'est tout ce que je puis vous offrir, messieurs, dit Fénestrange avec des airs d'excuse. Et je me charge moi-même du service, puisque ma cuisinière ne prétend pas quitter son officine. Mais je pense qu'il y a de la viande en quantité, et je pourrai toujours en remplir un second plat au gré de votre appétit. Cela se nomme un repas à la bonne franquette…

Herr Baumann mangeait déjà et, entre deux bouchées, on l'entendit dire avec une satisfaction évidente :

— Tadellos… schmeckt fein !

Albin Tuyl trouvait la sauce délicieuse et y trempait de gros morceaux de pain. L'Anglais, lui, mangeait avec la froide résolution d'un homme qui connaît ses devoirs envers son organisme. Par contre, l'amphytrion ne faisait que picorer dans son assiette.

Petrus Sneppe était un homme simple. De manœuvre aux usines Tuyl et Cie, il était devenu mécanicien aux machines, pour finir comme chauffeur attitré du patron. C'était un homme rude, et telle était sa manière de vivre. Il était habitué à une nourriture grossière mais robuste : un solide morceau de viande rouge, une platée de choux au lard, du boudin et des pommes de terre. Cette viande molle qui fondait dans la bouche, ces cartilages qui cédaient immédiatement sous la dent, ces

épices inconnues donnant à la sauce un goût et une odeur étranges, menaçaient de lui faire tourner le cœur ; aussi faisait-il passer les bouchées avec force vin, dont monsieur Fénestrange se montrait d'ailleurs fort généreux.

Au-dehors, les éléments se déchaînaient de plus en plus, et les volets répondaient par un bruit de claquettes aux furieux assauts du vent ; la pluie tournait au déluge et, dans la cheminée, naissaient d'indéfinissables et étranges rumeurs, mais ce n'était que le vent et rien que le vent…

C'est ce que se disait Petrus Sneppe, tout en ignorant qu'il répétait les paroles d'un vieux conte où l'on parle de petits enfants mis au four par une méchante sorcière.

« Qui donc frappe à ma porte ? Le vent… rien que le vent ! »

Comme il mangeait peu, monsieur Fénestrange en profita pour maintenir en vie la conversation dont il fit par conséquent la plus grande partie des frais et que, naturellement, il consacra à Croquemitaine qui, vraiment, semblait être son sujet favori.

— Seuls donc, la France et la Flandre paraissent posséder le vrai Croquemitaine.

— En Allemagne, nous avons Rübezahl, le compteur de navets, dit Herr Baumann. Il effraye les enfants mais ne leur fait aucun mal…

— Chez nous, déclara Patridge, nous avons Mr. Rain, le Bonhomme Pluie, un fantôme qui laisse les petits en paix, mais

tord le cou aux grandes personnes qui ont le malheur de lui déplaire.

« Hou ! Hou ! » fit le vent.

Petrus Sneppe dressa l'oreille.

Il avait occupé, entre deux postes aux usines, celui de gardien de nuit, et les heures solitaires lui avaient rendu familiers les bruits du dehors qui faisaient souvent penser à des voix avinées, ou même à des hurlements de détresse, à des cris d'agonie…

Le vent aboyait à présent aux volets comme une meute de chiens en colère ; puis, soudain, il se mit à siffler dans la cheminée…

Mais Petrus n'entendait-il pas de petites voix d'enfants, au loin dans la maison ? Il est vrai que c'était sans doute le vent, et rien que le vent.

Monsieur Tuyl promit à son hôte de lui envoyer un exemplaire de luxe de son essai sur « Les sombres six-semaines dans la région gantoise », il était écrit en flamand, mais il y joindrait une traduction française. Monsieur Fénestrange s'y intéressait certainement, puisqu'il y était question d'une sorte de Croquemitaine que les Gantois appelaient « Monsieur Louis » ou « Arrabie ».

— Des cheveux roux, des yeux verts, des dents noires, un ventre comme une futaille, des bras comme de grosses branches de chêne, des jambes torses.

— C'est bien cela ! s'écria monsieur Fénestrange avec enthousiasme. C'est Croquemitaine tout craché, si l'on peut dire !

Une idée étrange était soudainement

venue à Petrus Sneppe.

« Des cheveux roux !… Mister Patridge les avait. »

« Des yeux verts !… Ainsi luisaient ceux de son patron, monsieur Tuyl, quand il était de très méchante humeur. »

« Un ventre comme une futaille !… Et celui de Herr Baumann donc ! »

« Les dents noires !… » Petrus admit en souriant qu'on pouvait les trouver dans sa bouche à lui, tant le lourd tabac de campagne qu'il fumait lui passait la denture au cirage.

Restaient les noueuses branches de chêne… À la bifurcation de la chaussée, on avait placé un poteau portant une pancarte indicatrice : *Route barrée.* Ils étaient faits de bon bois et résistaient à la furie du vent, tout en craquant comme noix

aux prises avec le casse-noisettes. Ils avaient pour voisin un vieux chêne-rouvre. Les vers et les mousses rongeuses avaient ruiné ses bases et le gui et les pariétaires sucé sa moelle. C’était devenu un monstre végétal, à la tête et aux branches trop lourdes pour son tronc. Non loin de ce chêne, sur les bords de l’Orge, les roseaux s’agitaient follement, se pliant aux caprices de l’ouragan, mais il ne comprenait rien à leur leçon, bien qu’elle fût vieille de nombreux siècles. Sur quoi, il reçut une violente bourrade qui l’enlevèrent à moitié à ses racines ; ses grosses branches fléchirent et mirent la pancarte en échardes.

Petrus ignorait cela ; il n’y pensait pas du reste, car la singulière idée qui lui était venue gagnait du champ.

« Des cheveux roux… des yeux verts… Tout compte fait et les choses mises ensemble, Croquemitaine était bien installé à la table. Seuls, les bras manquaient… »

Petrus trouva l'idée amusante et il se mit à rire doucement, mais personne ne le vit. Peut-être un certain trouble aurait-il gâté son plaisir s'il avait su ce qui venait de se passer au bord de la rivière. Mais sa joie fut de courte durée : le vent recommençait à faire des siennes en imitant l'appel angoissé des petits enfants.

La maison était grande, les couloirs longs et vides et le méchant hurleur y avait beau jeu.

Et pourtant…

Si, dans les vastes profondeurs de cette demeure solitaire, il y avait eu

réellement des enfants qui gémissaient, pleuraient, appelaient vainement au secours ?… Petrus essaya de chasser cette idée, en admettant que le vin lui montait à la tête.

Le vin de Croquemitaine…

*

* *

Monsieur Fénestrange avait répété toute sa conférence, sous la forme d'une conversation à laquelle ses invités n'avaient pris part que par quelques mots d'assentiment.

Il acheva par les mêmes mots que tout à l'heure :

— Croquemitaine n'est plus…

Tous furent d'accord à ce sujet : cela signifiait que la jeunesse moderne n'attachait plus aucune foi à l'existence de

l’ogre vengeur.

Il se faisait tard, le coucou de la Forêt Noire, sortant de son refuge, venait d’annoncer la minuit.

— Minuit ! L’heure de Croquemitaine ! lança monsieur Tuyl.

— Et celle de se mettre au lit, déclara Mr. Patridge, en homme de bon sens.

Une fois de plus, monsieur Fénestrange se confondit en excuses. Il vivait un peu en ermite et, ne recevant jamais, ne disposait pas de chambres d’amis. Mais l’auto était là pour arranger les choses… La voiture n’aurait qu’à suivre la chaussée ; il ne fallait, surtout pas, oublier la bifurcation et le bout de chemin conduisant à la rivière et à son gouffre ; d’ailleurs un poteau indicateur, portant pancarte, était posé à cet endroit.

À Dourdan, ils trouveraient facilement à se loger malgré l'heure tardive, à l'Hôtel de Rouen sur la grande place, en face de l'église.

On se sépara, sur des solides poignées de main et des promesses de se revoir. Petrus Sneppe salua militairement en portant la main à sa casquette à chaînette dorée ; il courut au pas de course vers l'auto, et lança vigoureusement le moteur.

Derrière lui, du fond du large corridor, montaient toujours des plaintes… Coquin de vent tout de même !

Et ce damné vin du Croquemitaine portait certainement aide à l'hallucination…

Croquemitaine… Et encore et toujours Croquemitaine… Le mot se glissa dans les adieux.

— N'ayez pas peur du Croquemitaine surtout ! cria monsieur Fénestrange.

— No… Nein… Non… Neen !

— Et puis… Croquemitaine n'est plus ! !

*

* *

Petrus Sneppe ne vit pas le poteau indicateur renversé par le vent, mais seulement, et bien que très vaguement, les deux énormes branches de chêne qui s'élevaient dans l'air comme des bras monstrueux prêts à saisir une proie.

— Des branches de chêne comme des bras !… murmura le chauffeur. C'est complet…

Mais, déjà il était trop tard.

L'auto glissa sur la berge et plongea dans l'Orge.

Dans le gouffre…

Seul, Petrus Sneppe revint à la surface.

Il guéa par bourbe et limon et, en atteignant enfin le bord, il sentit quelque chose de dur et de froid sous sa main : une clef anglaise.

Tout ce qui restait de la prestigieuse Panhard-Levassor.

*

* *

Des rais de lumière luisaient encore aux fentes des volets quand il poussa la grille de la maison de monsieur Fénestrange.

Pendant quelques instants il resta là, à penser…

— Il a compris que je l'avais… goûté… Oui, compris que j'avais

compris, moi ! Et c'est pour cela que nous devions disparaître d'une manière qui ne le ferait soupçonner de personne. C'est sur ses indications que nous avons pris le mauvais chemin… celui de la mort !

Monsieur Fénestrange vint lui ouvrir.

— Une panne ? demanda-t-il.

Petrus Sneppe le regarda fixement.

Pourquoi, à cet instant, pensa-t-il au rat qu'il avait tué d'un coup de botte et qui était resté étendu dans une petite flaque de sang ?

Pourquoi ne pouvait-il que répéter : « Croquemitaine n'est plus ? » Et, tout en pensant cela, il frappa monsieur Fénestrange d'un formidable coup de clef anglaise.

À présent, le petit homme était étendu à ses pieds dans une petite flaque rouge,

immobile, mort… comme le rat.

En même temps, des plaintes s'élevèrent et Petrus se mit à courir par les couloirs en criant :

— Sortez mes petits… Je viens… Vous êtes sauvés… Tous ! Croquemitaine est mort… Croquemitaine n'est plus !

Il parcourut toute la maison et découvrit une petite chambre avec un pauvre lit de sangle et quelques meubles branlants, puis une suite d'autres chambres, vides, livrées aux araignées et à la poussière.

La cuisine n'était qu'une caverne ténébreuse, avec un fourneau en tôle, sans trace de maritorne cuisinière.

Mais la table était rouge de sang, de beau sang frais, ce qui fit hurler Petrus d'horreur et de colère.

Mais à une corde à linge séchaient trois peaux de chevrettes, auxquelles Petrus ne prêta pas attention, puisqu'il continua sa course en criant de plus belle :

— Ne pleurez plus ! J'arrive… Croquemitaine n'est plus !

Les caves étaient vides, à part quelques bouteilles de vin rangées avec soin.

Soudain, les cris devinrent plus aigus, plus lamentables que jamais.

Petrus s'assit sur une vieille caisse et, posément, alluma sa pipe.

Il venait de découvrir un soupirail défoncé, aux vitraux absents, où le vent s'engouffrait en imitant des plaintes et des gémissements.

Et le chauffeur comprit qu'il n'avait pas mangé de chair humaine, mais de

l'honnête viande de chèvre. Et que monsieur Fénestrange n'était qu'un pauvre diable de savant, qui avait voulu garder la face en parlant de son cordon-bleu. Et dont le grand et unique luxe, était cette splendide salle aux jouets et aux gravures, où tout lui rappelait son étrange marotte : le Croquemitaine.

Croquemitaine ! Pourtant il avait été là, comme répondant à l'appel de ceux qui l'enlevaient au passé, lui rendaient la vie. Il était la cause des morts de cette nuit, bien qu'à aucun moment il n'eût été visible. Aussi n'était-il qu'un fantôme, un démon…

Petrus Sneppe avait grande peine à penser encore, car sa tête lui faisait mal et se mettait à brûler de fièvre.

— Croquemitaine n'est plus ? Quel

mensonge !

Lui, le simple et humble Petrus Sneppe, venait mettre fin à un mystère des âges, à révéler une effrayante vérité, à la pérennité évidente :

— Croquemitaine n'était pas mort ! Il vivait ! Il était immortel ! Jamais Croquemitaine ne pourrait mourir, aussi longtemps que vivraient des hommes !

Puzzle

Cela n’arrivait pas souvent à la mer d’Irlande d’imiter le bleu de la Méditerranée, et en ce jour, d’accord avec elle, le soleil s’était mis en frais. L’air vibrait au voisinage d’un four, ou comme en proie à un monde fou de bourdons.

Le garçon qui servait Benshaw était en manches de chemise et transpirait à grosses gouttes.

— Belle journée, sir, dit-il en déposant le sempiternel plat d’œufs au bacon devant le client.

— À condition d’aimer cuire comme une boulette de veau, ricana Benshaw. À propos, il me semble que nous nous

connaissons.

— Sûr et certain comme deux et trois font cinq, acquiesça le garçon… Bizness ?

Ils échangèrent un sourire : souvent la prison forge des liens solides entre les mauvais garçons.

— Bizness ? Non, c'est-à-dire… hésita Benshaw.

— Si c'est pour la souris au pendentif d'émeraude qui perche au 51, il n'y a rien à faire, Ben : on ne fait pas de meilleur cul de bouteille.

— Merci, Lark. Tu es régulier, et j'aime cela. On pourrait peut-être voir… Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux du serveur.

— Si je puis en être ?…

— Pas trop vite… La maison blanche, toute seule au bout de la lune, du côté de

Weston, tu la connais ?

— Où habite un vieux singe, du matin au soir en blouse blanche, un docteur ?

— Oui, le docteur Hiram Shales.

Les lèvres de Lark s'abaissèrent en signe de mépris.

— Si c'est pour un job qui rapporte, je pense qu'on pourra toujours courir !

— Pour ta part, cinquante livres, prix fixe et imposé…

— Diable, cela ne se refuse pas !…

— On en parlera ce soir quand il fera moins chaud. Trouve-nous un bon coin pour parler de choses sérieuses.

*

* *

Lark était trop étonné pour comprendre ce que Benshaw attendait de lui. Il répéta :

— Alors, si j’ai bien entendu, Ben, tu veux entrer un soir chez ce docteur pour une affaire qui ne regarde que toi, mais qui me rapportera, si je marche, cinquante livres crachées d’avance. Et marcher veut dire qu’il me faudra simplement te tenir compagnie… pour… Non arrivé là, je n’y comprends plus rien.

— Pour ne pas être seul, Lark, pour ne pas avoir peur d’être seul, dit sourdement Benshaw.

— Pour ne pas avoir peur, répéta lentement le garçon d’hôtel, et c’est toi, Ben, un dur comme il n’y en a pas beaucoup à courir les rues, qui me dis cela ? Benshaw détourna légèrement la tête.

— Le fait est qu’il me faut voir, dans cette maison, quelque chose qui me mettra

les nerfs en pelote.

— Curieux… et rien à la clef, comme un petit bout de…

— Meurtre ? Pas même de vol…

— Plus curieux encore. Mais tu as de l'instruction, tandis que moi c'est tout juste si je parviens à écrire mon nom sans fautes. Et au prix promis !

— Voici un acompte, dit Benshaw en lui remettant deux billets de dix livres. Quand le garçon se fut éloigné, il resta un moment rêveur.

— La santé de Lark me paraît excellente, murmura-t-il au bout d'un moment.

Et il fit une grimace dont il eut été difficile de deviner la signification.

*

* *

— Ma tête… Qu'y a-t-il dans ma tête ? gémit Benshaw en ouvrant des yeux dont les paupières pesaient des tonnes.

— Buvez ceci, mon ami, dit le docteur Shales en lui tendant un verre plein d'un liquide pétillant.

— Hm… la biture est bonne, grommela Benshaw. Du plomb fondu me sort du nez et des oreilles, on dirait. Mais cela va mieux… Ma tête jette du lest… À propos, doc', combien de temps suis-je resté dans les pommes ?

— Cinq heures, mon ami, mais la faute en est à vous-même. Au lieu de pousser votre camarade dans la petite chambre et de fermer la porte derrière lui, vous êtes entré sur ses talons, et alors…

— J'ai avalé du gaz tout comme lui. Eh bien, doc' ?

— La thyroïde est en très bon état, et j'en suis fort aise. Car, enlevée à un sujet non vivant…

— Stop, doc', je n'y comprends rien et cela me soulève le cœur…

Mais le docteur Hiram Shales était lancé.

— Ce qui me déconcerte, c'est que le cœur, mis dans la solution de Carrel, ne se comporte pas tout à fait comme le cœur de poulet dans la célèbre expérience…

— Le cœur ? Que me chantez-vous maintenant ? aboya Benshaw.

Le docteur lui montra du doigt un bocal rempli d'un liquide jaune clair où baignait une chose rougeâtre qui se gonflait et se dégonflait tour à tour.

— Je crains qu'il ne cesse de battre dans quelques heures, alors que le cœur

de poulet, lui, a tenu vingt-neuf jours !

— Dites… ce petit coussin qui bouge dans l'eau… ? murmura Benshaw dont les joues verdissaient.

— C'est le cœur de votre compagnon, un garçon pourtant très bien portant, comme je vous l'avais demandé.

— Nom de Dieu ! hurla Benshaw. Tu as mis Lark en morceaux, damné salopard !

— Voyons… il était bien convenu…

— Rien de cela ! Une piqûre… un petit bout de maladie peut-être, mais dont on revient, mais pas être mis en puzzle… Crapule, va !

— Au service de la science, objecta doucement Shales.

— Un fameux fumier, ta science ! Lark valait mieux qu'elle !

— Voici les vingt livres que je lui ai repris.

— Tu peux te les coller au cul ! cria Benshaw. Mais cela ne se passera pas comme ça… Pouah !

Il eut un violent haut-le-cœur et le docteur s'empressa.

— Prenez ceci, mon ami, cela vous remettra d'aplomb.

Benshaw avala quelque chose que Shales avait fait couler d'une fiole de verre bleu, et il s'effondra.

Le docteur regarda en silence le corps, resté immobile après quelques frissons.

— J'en ai du regret, murmura-t-il. Ce garçon aurait pu me rendre encore de grands services, mais d'après ce que j'ai pu comprendre, il allait m'attirer des

désagréments… Et puis, je ne pouvais souffrir d'entendre traiter la science de fumier !

L’envoyée du retour

Le vieux Mycroft entra, s’éventant avec une carte.

— C’est une dame, dit-il.

Il fronça les sourcils, comme à la recherche d’une pensée ou d’un souvenir, et marmotta :

— Son visage me dit quelque chose.

— La fille de la maraîchère sans doute, car il fut un temps…

— Il est loin, ce temps. La fille en question est à présent à l’hospice des vioques, à friser son centenaire. C’est beaucoup plus loin, vous savez bien…

Je déteste entendre Mycroft parler d’une certaine époque révolue, à laquelle

il reste tellement attaché qu'il me faut passer sur cette folie.

Je lus sur la carte : *Paméla Banks - Chargée de mission.*

La minute d'après, Mycroft introduisit une quelconque petite dame, passablement mal fagotée ; mais à peine eut-il fermé la porte derrière elle que je l'entendis s'exclamer.

— Nom Dieu… de nom de…

— Ta bouche, hé, tête d'aspic ! cria la visiteuse.

Je sursautai.

— Vous semblez l'avoir reconnu, dis-je et il paraît en avoir fait autant en ce qui vous concerne. Quant à moi…

— Faites de même… Cela m'épargnera les préambules, riposta-t-elle.

— À en croire votre carte, vous êtes chargée d'une mission auprès de moi ?

— Auprès de vous ? Non, le terme est général, mais je comprends que la présomption vous soit restée, Mister… Jones. À vrai dire, j'agis pour mon compte personnel, ou presque.

— Tant mieux, Miss… Banks, car je suis toujours décidé à refuser les avances.

Elle partit d'un grand éclat de rire et s'écria :

— Comme si les chutes, de déchéance en déchéance, avaient pu vous changer !

— On s'attend donc à un changement de ma part ?

J'avais insisté sur le pronom indéfini, et elle l'avait naturellement remarqué, car elle gronda :

— *On ? On* quoi ?… *On* qui ?

Elle allait se fâcher et je n’avais nulle envie de la voir en arriver là.

— Passons… et admettons que ce ne fut qu’un écart de langage. Au fait, que voulez-vous ?

Elle tira un carnet de notes de la poche de son manteau.

— Je voudrais y faire un tour.

À son tour, elle avait mis l’accent sur l’adverbe, mais je me contentai de sourire en répondant :

— Vous devriez savoir que cela vous est interdit, sinon impossible.

— Plus maintenant : sa désaffection nous est signalée.

— Vrai ? Comme c’est en passe de devenir le secret de Polichinelle, venez donc !

Elle me suivit dans le jardin égayé par

un beau soleil et par d’insolents piaillements de moineaux. Elle s’arrêta un instant devant le grand orme plein de frissons de brise, aspira la senteur des lilas tardifs et, montrant du doigt une porte à demi cachée sous le lierre :

— C’est là ?

— Oui… La clef est sur la porte.

Les gonds crièrent et Miss Banks hésita devant l’énorme espace d’ombre ouvert devant elle.

Elle fit quelques pas dans les ténèbres glacées, foula d’une mine dégoûtée un nid de champignons livides et murmura :

— Je vois…

Une grosse limace tomba à ses pieds avec un bruit d’éponge.

— Ses pareilles sont nombre ici, dis-je, et les iules leur tiennent compagnie.

Mais il y a mieux : il me semble que depuis quelque temps, des chauves-souris ont pris possession des étages.

Miss Banks retrouva avec un visible plaisir la beauté parfumée du jardin. Elle remit son bloc-notes en poche après y avoir tracé un mot que je lus par-dessus son épaule : *Chômage*.

— Si vous mettiez *Fermé à cause de*... ce serait plus définitif, suggérai-je.

— Et davantage propre à vous servir, répondit-elle en changeant le terme d'un trait de plume.

En la reconduisant, je demandai avec une pointe d'hésitation :

— Vous croyez à la possibilité d'une chance ?

— En tout cas, j'émettrai un avis favorable.

Je crus lire un peu de pitié dans son regard.

— Cette chance, ajouta-t-elle, est que les hommes ont fini de croire en vous.

J'entendis Mycroft s'agiter dans le vestibule, en proie à une nervosité évidente.

— Épargnez-moi une nouvelle émotion, Miss Paméla.

Elle accepta du geste et, semblant ignorer ma main tendue, partit par la fenêtre.

Sa silhouette décrut avec rapidité et se confondit bientôt avec celles des hirondelles ponctuant les nuages.

Paméla Banks avait dû plaider notre cause car, huit jours plus tard, j'annonçai à Mycroft :

— Bouclons nos valises, vieux… On

part… ou, plutôt, on rentre.

Il battit un entrechat puis, ayant retrouvé son calme désigna le fond du jardin :

— Et cela, boss ?

— Un tremblement de terre pourra arranger les choses.

— Ce sera dommage pour les lilas, soupira-t-il.

Pour éviter les yeux indiscrets et, surtout, incompréhensifs, nous prîmes place dans un autobus et, une fois hors de la ville, dans un pré solitaire, sous les regards doux et complaisants des vaches, nous nous envolâmes sur le chemin du retour.

La sotie de l’araignée

L’OMBRE

Dans le soir, à peine la lampe allumée, une araignée sortit d’un coin feutré d’ombre et de poussière, et s’avança sur la blanche vastité du mur.

C’était une énorme épeire des caves, noire et velue ; son ombre glissait devant elle, monstrueusement agrandie par un jeu de lumière, et plus redoutable que la bête même.

J’ai, dans ma vie errante, vu les pires arachnides de la terre, depuis la Veuve Noire de Floride à la Katipo d’Australie.

J’ai vu surgir à trois pas l’horrible aragne noire d’Amazonie, qui venge la mort de son mâle ; j’en achetai une autre à

Santos, pour trois cartouches Lebel. Elle était rouge, grosse comme le poing, et un naturaliste d'Europe l'aurait payée cinq livres. Je la nommai Sue et, pendant les quelques mois qu'elle me tint compagnie, elle me démontra une certaine affection.

Un jour que je l'avais laissée en liberté au soleil sur le pont, un sale voyou de goéland me la vola.

J'en eus regret, car je lui avais appris à saluer, tout comme ces fameux crabes écarlates des Antilles, que l'on dit très intelligents.

Or, dans le soir, cette épeire, laide mais suffisamment innocente pour être laissée en vie, m'inspira une telle aversion que je la tuai.

À tout prendre, ce fut surtout son ombre qui dicta mon geste meurtrier.

*

* *

Au moment où la chitineuse petite charogne grésilla dans le feu, Wellbine entra

Je n'aimais pas Wellbine, qui était loin d'être beau, plus loin encore d'être intelligent, mais je n'avais aucune raison de lui en vouloir. Pourtant, voilà que ma sorcière de lampe, lui fit sur le mur une ombre tellement démesurée et hideuse que tout mon être en fut troublé. Je saisis la grosse botte de marin, qui avait mis un terme aux jours de l'araignée, et l'abattis de toutes mes forces sur son crâne.

Il fut tué sur le coup.

Il me fallut douze heures d'horloge pour le découper menu et brûler les rouges morceaux de sa dépouille dans

mon poêle à coke.

Puis j'avalai coup sur coup trois verres de whisky.

C'était du très bon whisky, et jamais je n'en bus de meilleur.

LA MOUCHE

Dans le cagibi qui servait de bureau à Robette, une énorme toile d'araignée était tissée dans un coin du plafond.

— À en juger par le piège, la bête doit être de taille, se disait-il souvent.

Mais il n'osait enlever la toile, l'idée de déloger le monstre lui faisait peur.

Un jour, une grande mouche bleue remplissait la chambre d'un lointain bruit d'avion.

— Finis de faire tam-tam sur les vitres et fais-toi prendre ! lui cria Robette.

C'est ce que fit l'insecte, et l'araignée parut, hérissée, terrible.

Il y eut, dans les hauteurs, un étrange

petit bruit de sécateur.

— Par exemple… murmura l'homme stupéfait, car l'araignée venait de couper les fils retenant la proie, et la mouche bleue reprit son vol.

— À-t-on jamais vu ! haleta Robette en suivant des yeux, la bestiole libérée.

Ce qui fit qu'il ne vit pas l'araignée quitter sa toile et courir sur le plafond.

Lorsqu'elle se trouva au-dessus de lui, elle se laissa tomber et le mordit à la nuque.

Elle était de l'horrible espèce des araignées à grand venin, et Robette mit trente secondes pour mourir, comme le font les hommes mordus par un serpent à sonnettes.

Alors, l'araignée et la mouche bleue se jetèrent sur son cadavre et le

dévorèrent.

LE CRABE

Harmon regardait le soir descendre sur la mer. Un petit homme, noir de peau, s'approcha de lui.

— C'est la morte-eau, grommela-t-il en contemplant avec dégoût la lointaine vastitude de boue et de brume. Elle dure… elle dure…

Un crabe verdâtre sortit d'entre les salicornes et, d'une patte griffue, tâta la nuit.

— Un rageux, il annonce une mauvaise lune… Eh ! bouffe-tripe, fais-lui son affaire ! cria le marmouset.

Il s'adressait à un crabier survolant les sables d'une aile lourde.

Mais l'oiseau se laissa porter par le vent et disparut.

— Pourquoi ne le faire vous-même ? demanda Harmon.

— Je ne le puis, répondit le noiraud. Je me nomme Crabe.

Harmon avait maintes fois entendu parler d'un pareil usage chez les peuplades primitives des jungles et des sylves. Il regarda la bête ramper dans le varech.

— C'est une araignée de mer, dit-il.

— Vous dites… une araignée ? Vraiment, cela change les choses ! s'écria le petit homme.

Et d'un coup de talon, il écrasa le crustacé.

— Entendons-nous, reprit Harmon en souriant, une araignée de mer n'est pas

une araignée, mais une sorte de crabe.

Le nabot le regarda avec stupeur.

— Un crabe… et je l'ai tué !

Une lame brilla dans sa main et, l'instant d'après, Harmon s'effondrait, la gorge tranchée.

— C'est sa faute… pleurnicha le petit homme. Un crabe… Et me faire cela à moi… Oh ! le vilain homme… le vilain homme !

LA FILEUSE

Arachné : *Jeune Lydienne qui osa défier Minerve dans l'art de la tapisserie et la surpassa. La déesse irritée déchira son travail. Arachné se pendit de désespoir et Minerve la changea en araignée.*

(Le Petit Larousse.)

Ces lignes, empruntées à la populaire encyclopédie, me dispensent de raconter l'histoire de la fileuse que la mythologie affirmait jolie, fière et habile de ses mains.

Un jour le vent me fit présent d'un lambeau de toile d'une finesse et d'une souplesse infinies. Jamais soies d'Orient

ne furent plus douces à palper que cette aile de papillon.

Il me fallut recourir à la mémoire des cultivateurs et des mariniers pour apprendre d'où venait le vent en ce jour, et quelle en était la force ; et à la science d'un savant versé dans les hautes mathématiques, pour calculer les distances et leurs probabilités.

Grâce à ma patiente récolte, je découvris qu'une dame nommée Paupiette tissait la toile merveilleuse, et alors je rêvai d'Arachné.

La croyance dans la mythologie des Grecs vaut celle dans bien des religions, et pour ma part, je n'ai jamais renié complètement les divinités de l'Olympe. Je fus pourtant bien marri en découvrant que la nommée Paupiette était une vieille

Carabosse et non une jeune et jolie faiseuse de soie.

Je pensai longuement à Minerve… et un soir…

Je me glissai en tapinois dans la maisonnette où bruissait un vieux métier à tisser, je saisis la vieille Paupiette aux épaules et je la pendis.

— Demain, me dis-je, quand je reviendrai en ces lieux, elle sera changée en araignée. Ainsi le veut ma foi dans les métamorphoses miraculeuses.

Je fus étonné et fort désenchanté quand, le lendemain, au lieu d'une vivante et active araignée, je trouvai la vieille Paupiette, toujours pendue, aussi laide et racornie qu'elle était la veille.

LE MONSTRE

Dans le zoo, un tigre dormait, la tête contre les barreaux de sa cage.

Tante Pat le caressa et se fit enlever trois doigts d'un coup de griffe. Elle n'en continua pas moins à aimer les bêtes, y compris les tigres, mais les araignées étaient exclues de son amour.

Avant sa promenade au jardin, il me fallait détruire les araignées crucifères aux pattes mouchetées d'aventurine et faire la chasse aux faucheux. Tante Pat avait le cœur faible et il fallait lui épargner l'effroi que lui inspirait la vue des arachnides.

Un jour qu'elle mesurait au compte-

gouttes sa digitaline quotidienne, on gratta furieusement à la porte.

Généralement Grimmy, la chatte, exprimait de la sorte son désir d'être admise en la présence de Tante Pat, mais jamais elle n'y avait mis tant d'ardeur et de volonté.

— Attends, ma toute belle, je viens, dit Tante Pat.

Et elle ouvrit la porte.

Sur le seuil se dandinait une araignée haute d'un pied, vacillant sur des pattes crochues et dont les yeux multiples jetaient des flammes.

Tante Pat poussa un profond soupir, s'affaissa, et son cœur cessa de battre.

J'héritai de sa maison et de douze cents livres de rente. En vessies de porc, carton pâte, bandes collantes et peinture

fluorescente, l’araignée monstre m’avait coûté quinze shillings.

LES ÉVADÉS

Ainsi parla le peintre à la cognition grande :

— Je peindrai le triptyque de l'araignée, à raison d'une par volet.

Il le fit, et comme ses idées étaient neuves, les araignées, qui sont vieilles comme le monde, profondément humiliées, quittèrent le tableau.

Humiliée, la première, d'avoir été peinte à la ressemblance d'un immeuble à sept étages, la seconde d'une petite valise, la dernière à celle du roi Louis XV.

En chemin, elles firent la rencontre d'une bande de hurluberlus qui bavardaient comme pies, hurlaient comme

chiens à la lune et pleuraient comme veaux. C’étaient des poètes qui se rendaient en pèlerinage aux pays de Nulle-Part.

Les évadées se joignirent à la horde hirsute et la route, qui traversait les horizons jusqu’aux confins de l’immensité, se trouva bientôt jonchée de poèmes : sonnets, rondeaux, acrostiches, ballades, célébrant la beauté et la grandeur de l’Araignée Sept-Étages, de l’Araignée Petite-Valise et de l’Araignée Louis XV.

Le beau dimanche

À la mémoire de mon cher Camille Caganus,
dont la voix s'est tue à Radio-Liège.

Vous dansez marquise
D'un pas si léger

La voix s'envolait, chevrotante, dans la paix dorée du matin. Monsieur Rocamir, qui longeait les façades à pas menus, murmura :

— N'est-ce pas indévot de chanter ces choses tendres, alors que les cloches seules ont droit de voix à l'heure proche de la messe ? Mais une gavotte est toujours jolie à entendre, même quand

mademoiselle Lavaut la bêle.

Et il compléta mentalement :

Qu’en passant la brise

Il était arrivé à la hauteur de la fenêtre ouverte, et il vit des mains maigres danser sur les touches d’un piano.

Il s’arrêta et regarda le ciel.

— Tout annonce un beau dimanche, dit-il, mais le sera-t-il selon mon désir ? Voyons…

Il s’approcha de la fenêtre, tendit le bras et d’un doigt agile fit galoper une arpège.

— Maman !… Ho !… Maman !… hurla la chanteuse.

La réponse vint, pleine de hargne.

— Maman !… Maman !… Eh bien

quoi, on te viole ?

— Le piano a joué tout seul !

— C’est que ça l’embête d’être peloté par une gourde de ton espèce. Joue… Les pisse-froid d’à côté n’aiment pas ça !

— Ce sera un beau dimanche, jubila doucement monsieur Rocamir. Vraiment un beau dimanche. Selon mon désir…

Il tendit le bras à nouveau, saisit la blouse rose de mademoiselle Lavaut, et, d’un coup sec, la déchira.

— Voyou !… Cochon !… Sale Type ! cria la demoiselle, masquant ses seins libérés à l’aide d’une partition.

L’injure ne s’adressait pas à monsieur Rocamir, mais à un maraîcher qui marchait à pas lents, son grand chapeau dans le dos, jouissant des premiers moments du dimanche.

— Tu es malade ? riposta-t-il, la première stupeur passée.

— Sale… oh…sale, sanglota la chanteuse, prête à piquer une crise.

— Remballe tes tripes, Marie-couche-toi-là ! ricana le bonhomme en lui tournant le dos.

Monsieur Rocamir fit de même, reprenant pour son compte la suite de la gavotte :

La mouche que pose
Marton chaque jour,
Sur ta lèvre rose,
Appelle l'amour

Une odeur de bière fraîche vint au-devant de lui : à la taverne du « Sanglier », on entrechoquait déjà des

verres.

Fiston, le barbet, cherchait une flaque de soleil pour s’y lover en rond. Monsieur Rocamir le caressa.

Un frisson parcourut l’échiné du chien qui se mit à gémir.

Les chiens, en effet, c’est pas la même chose, se dit monsieur Rocamir.

Un patronnet passait, sa manne fumante sur la tête.

Rocamir hésita.

Épargnons le valet, mais non le maître, décida-t-il en entrant dans une pâtisserie voisine.

La dame derrière le comptoir, poitrine en proue, œil en éveil, comptait les gâteaux et les tartelettes.

— Douze religieuses, vingt-quatre flancs, dix œufs à la neige, dix babas aux

raisins, la citadine de madame…

Elle n’en dit pas plus long : la citadine, hérissée de boules de chocolat et de houppettes de crème, venait de quitter son plateau, s’élevait dans l’air et, vlan ! s’écrasait avec force sur son visage.

— Au secours… À moi !

Mais monsieur Rocamir s’éloignait déjà, en disant :

— Cela suffit. Occupons-nous à présent de choses sérieuses.

Car monsieur Rocamir était invisible.

Qu’on, n’aille pas prendre ceci pour une histoire farfelue, que toute imagination enfanterait facilement.

Il faut attendre la fin pour conclure et s’incliner devant sa réalité

redoutable.

Rocamir était invisible et subtil ; pourtant il arrachait des arpèges au piano et la blouse à la dame, envoyait une citadine à la volée à la tête de la mitronne…

— Occupons-nous de choses sérieuses…

Il perdit néanmoins un peu de temps à jouir, avec les bonnes gens, à la sereine joie des dimanches, humant le parfum des rôtis cuisant au four gai, emboîtant le pas à un groupe d'enfants, les garçons accompagnant au mirliton la chanson des fillettes :

C'est lui, le voilà le dimanche.
Avec le mois de mai nouveau,

L'amandier met sa robe blanche…

— Un beau dimanche, vraiment, répéta-t-il.

Sur un banc du mail, un vieux monsieur en redingote puce et en chapeau montant venait de s'asseoir. Les passants le saluaient. Il leur répondait à peine d'un geste ennuyé, ou ne répondait pas.

Rocamir quitta la montre d'une boutique d'images d'Épinal, qui l'avait attiré, et marcha vers lui.

— Te voilà, vieux Palicare, prud'homme et scélérat ! Si on réglait un compte en retard ?

Le regard du vieux s'alluma, non par la faute de monsieur Rocamir qu'il ne voyait ni entendait, mais pour une gamine qui passait, toute jeunette encore, fort bien

balancée pour son âge.

— Heu… heu… glousse-t-il, de la bave plein la bouche.

Soudain, ce piaulement changea en un vilain gargouillis.

La main subtile de Rocamir s'était enfoncée à travers la redingote de puce, une carapace de gros lainages, une peau moite et saisissait la crosse de l'aorte.

— Cela serre un peu, non ? demanda Rocamir, bien qu'il savait n'avoir à attendre aucune réponse.

Le visage du vieux tournait au bleu comme de la colle de pâte. Ses yeux chavirèrent, la circulation cessa… Il passait.

Rocamir, qui s'en allait, ne se retourna pas en entendant des gens s'écrier :

— Il est mort… Monsieur le procureur-général honoraire vient de mourir d'une attaque !

*

* *

Derrière le couvent des Madelonnettes, sur le Pré des Nonnes, transformé en esplanade, donnait la hautaine demeure de la douairière de la Closerie. Dans le jardinet du perron, gainée de surah et de jais, la vieille médisante se tassait dans un large fauteuil d'osier, un verre de vin de madère à sa portée.

— Monstre sénile et malfaisant, murmura monsieur Rocamir.

Il se tenait debout derrière le fauteuil, le regard fixé sur des mèches grises s'échappant d'une perruque rousse ; et

dans un nimbe bleuâtre, le cerveau lui apparut.

Une énorme noix blette, dit-il avec une pointe de dégoût qu'il surmonta aussitôt, car sa main fantôme appuyait sur un lobe lisse comme un conque.

— Dindon… Caravelle… Turpitude ! rugit la vieille. J'y suis, pensa Rocamir, mais je manque encore d'expérience.

Sa main se promena le long de méandreuses scissures, cherchant des sièges parmi les différentes localisations.

— Entrez ! Venez voir le pithécan… pipi… cancan… pithécanthrope, monsieur le maire en personne… Canailles !… Ordures !… Fumiers !…

D'une voix formidable, hideusement amplifiée, la chipie s'adressait à une foule soudainement accourue et qui ne réagissait

pas encore à ses insultes.

Rocamir soupira d'aise, car l'appareil cervical lui était devenu étrangement familier.

— Venez voir ! On peut toucher mais ne rien emporter ! beugla la femelle, et une pluie de jais s'abattit sur le pavé : d'une main preste, elle venait d'enlever son corsage.

Monsieur Rocamir titillant un mignon monticule de flasque matière, elle se mit à chanter :

Prenez ceci, prenez cela
C'est un cadeau de mon papa…

Et, à la tête des spectateurs qui commençaient à crier à leur tour, mais également à rire et à hurler de joie, sautaient des flanelles, des jupes, des dessous indescriptibles.

Alors une clameur générale s'éleva : une nudité, jaune, hideusement flétrie, venait d'apparaître et fonçait dans la foule.

Une voiture s'arrêta et on laissa passer le docteur Ronfestu, le maire de la ville.

Ronfestu, Ronfestu,
Ronfestu, il est cocu !

clama la possédée sur un air ferroviaire.

Le maire-docteur l'était en effet, mais n'aimait pas l'entendre dire ni chanter.

— À l'asile ! ordonna-t-il à deux gardiens de la paix, accourus du fond de l'esplanade.

Madame de la Closerie cessa de

gambiller, prit un élan de bélier et lui donna un grand coup de tête dans le ventre.

— À l'asile… La camisole… Vite ! cria le docteur entre deux hoquets.

Monsieur Rocamir érafla d'un coup d'ongle une opale glaireuse.

La pimpesouée se redressa, souriante.

— Toutes ces dames au salon ! gloussa-t-elle avec un geste d'invite aux spectatrices.

Un mascaret de fureur féminine la submergea et Rocamir s'en fut vers la Grand-Place, d'où venaient, ouatés par une légère brume de chaleur, des flonflons d'orchestre.

*

* *

À la terrasse du « Café des Arcades »,

Pigle, le conservateur des hypothèques, était assis devant une verte bien tassée, d'où montait une apaisante odeur d'anis. Il écoutait la *Valse des Roses,* marquant le rythme langoureux d'un balancement de la tête.

La serveuse passa devant sa table et, sournoisement, monsieur Rocamir lui pinça la cuisse.

— Aïe, cria-t-elle… Oh, monsieur l'hypothèque, vous m'avez fait mal !

— Moi… moi… balbutia le gros homme tout éberlué.

— Faut pas faire cela ici, monsieur l'hypothèque. On pourrait nous voir. Mais, si vous voulez, ce soir…

— Ce soir… haleta monsieur Pigle, qui était un timide et n'osait pas aborder les femmes, même les serveuses de café.

— Et vous verrez que vous m'avez fait un bleu, méchant, car j'ai la peau très fine !

— Sylphide… Sirène… murmura le conservateur extasié.

— Syl, quoi ? Faut pas commencer par me donner le nom d'une de vos poules. Je suis jalouse, moi, et je m'appelle Pélagie !

— À ce soir, Pélagie… Ma Pélagie !

Rocamir soupira : il venait de faire le bonheur d'un homme au lieu de le plonger dans les ennuis d'un petit scandale.

Il saisit le verre de Pigle et le vida.

Mais, le conservateur, tout à l'espoir de la soirée prochaine, ne s'en aperçut pas.

*

* *

Il marcha d'un pas plus allègre vers le quartier des remparts, avec ses maisons rongées par la pluie, le soleil et la pauvreté.

Les semences des platanes voltigeaient dans l'air et les moineaux batifolaient dans la poussière.

Devant une maison désuète, monsieur Rocamir s'arrêta brusquement en faisant un geste de colère.

— Maison à vendre ? C'est ce que nous allons voir !

À cent pas de là, il avisa une plaque de cuivre gravé : « Onésime Pluteau — Avoué ».

Ce digne homme finissait à petits coups gourmands une fine Napoléon, quand il se sentit tirer la barbe.

— Ainsi, monsieur mon cousin a mis

ma maison à vendre, malgré ma défense ?

— Vade… rétro… haleta le grimaud.

— Tu vas faire accourir le diable au lieu de le chasser, je le connais très bien, ricana monsieur Rocamir en continuant à tirer la longue barbe en pointe, comme il l'aurait fait d'une sonnette récalcitrante.

— Horrible fantôme, épargnez-moi, se lamenta maître Pluteau. Je vous jure…

— D'abord, je ne suis pas horrible, cousin Onésime, mais tu sais que je puis faire de toi ce que je veux. Pour ta chance, je ne suis pas de méchante humeur en ce jour. Toutefois, pour que tu te souviennes…

Une paire de ciseaux becquetait le vide entre les mains subtiles de Rocamir.

— Ma barbe ! hurla l'avoué.

— Si tu remets ma maison en vente, ta

barbe ne repoussera que dans la tombe, car cela se fait au menton des morts. Mais un peu de sang fait toujours bien dans le décor…

D'un claquement sec, les lames déchirèrent un lobe d'oreille.

— Je suis mort ! gémit Pluteau.

— Pas encore… Mais, avec un peu de patience, cela ne tardera guère, surtout si je m'en mêle, promit Rocamir en disparaissant à travers les murs.

*

* *

— Comme on est bien chez soi !

Monsieur Rocamir tira un livre d'un des rayons de sa bibliothèque ; c'était le *Grand Carême* de Massillon.

Il le feuilleta, tomba en arrêt devant le fameux sermon sur le petit nombre des

élus, prit une plume et inscrivit en marge, en belle ronde :

— À condamner pour ignorance.

Puis il se plongea, avec délices, dans la lecture du *Robinson Suisse*.

Aux humains qui ont souffert de l'injustice de leurs frères, la Haute Sagesse réserve l'éternité de la récompense. Par celles-ci, leurs peines deviennent, dans la souvenance, plus passagères que les rides sur l'eau.

Mais, dans cette divine loi de l'oubli, il y a des fissures par où s'échappent parfois une haine humaine et un désir de vengeance.

Jadis, monsieur Rocamir avait été condamné à mort et exécuté pour un crime qu'il n'avait pas commis. Un

crime perpétré un dimanche et que l'on continuait dans la ville, à appeler « le crime du dimanche »

À la Haute Sagesse qui est également l'Absolue Justice, il demanda le retour à ses beaux jours dominicaux de naguère, dorés par la joie de la vengeance.

La Haute Sagesse et Justice de l'Univers ne le lui refusèrent point, sans néanmoins lui accorder, à chaque dimanche, le pouvoir d'arracher la blouse aux dames, d'étrangler les magistrats en retraite et de faire mettre à poil, avant de les envoyer au cabanon, les venimeuses douairières.

Le « Tessaract »

Il fut un temps où Beech-Lodge, au-delà de Willesden Green, entre Ghambers lane et Maycrofts farm, était une jolie et proprette maison de campagne. Une nuit, une tempête, qui ressemblait furieusement à une tornade, déracina les deux hêtres pourpres à qui elle devait son nom, enleva une partie de la toiture, lézarda les murs et fit de l'ensemble une ruine, qu'au cours des années suivantes on replâtra quelque peu, mais pas assez pour en faire une demeure convenable.

Elle finit par trouver comme locataires les époux Marble, dont la déchéance s'apparentait à la sienne

propre.

Car le temps lointain de gloire de Beech-Lodge avait été également celui du professeur Edward Marble et de la reine des music-halls londoniens, Burning Tilly ; Mathilde Butch sur les registres de l'état civil de Southwark. Sur eux, également, passa l'orage de la vie ; une tourmente qui, d'un savant et d'une artiste, fit deux épaves achevant leur existence dans l'opprobre et la misère.

Ceci dit pour expliquer la présence de ce lamentable couple dans une affreuse arrière-cuisine donnant, par une fenêtre sans volets ni rideaux, sur un jardin en proie aux avoines folles et aux ivraies de toute espèce.,

Le soir était tombé et Mathilde avait allumé une petite lampe en déclarant qu'il

y restait encore deux ou trois dés de pétrole, mais certes pas une goutte de plus.

Il y aura toujours assez de lumière pour voir ce qu'il y a dans notre assiette, avait répondu Edward Marble.

Il y traînait des croûtons de pain et des peaux de saucisson.

— Caviar… foie gras… ricana la femme.

Elle versa de l'eau dans une tasse ébréchée, but une gorgée et la cracha sur le sol.

— Cliquot 1919… hein ?… On refusait celui de l'année 16 ou 20, je ne sais plus… Mais il nous fallait le 1919… Aha !

— Tais-toi, supplia Marble.

— Se taire ?… C'est le mieux qu'on

puisse faire, gémit-elle… Mais, qu'est cela ?

Cela, c'était un rayon d'une clarté violente qui venait de jaillir au milieu des herbes du jardin.

— Quelqu'un allume une lampe de poche, dit Marble.

Mathilde, nullement effrayée, éclata de rire.

— Un voleur ! Ah, s'il pouvait découvrir un shilling dans la maison, je le bénirais pendant le restant de ma vie !

Le rayon restait obstinément fixé sur la fenêtre, mais avait changé de couleur : de blanc il était passé au vert tendre. Mathilde tendit le tisonnier à son mari.

— Va voir… Si c'est un voleur, assomme-le – tu en as le droit – et fais-lui les poches !

Quand Marble, brandissant son arme, eut fait quelques pas dans le jardin, le rayon disparut, mais presque à l'instant le croissant de lune se débarrassa d'un nuage et éclaira suffisamment le jardin pour lui permettre de continuer ses recherches.

Il n'y avait nulle part trace d'intrus, et il allait faire demi-tour, quand un rien de clair de lune lui fit découvrir, près d'une touffe de séneçon, une sorte de fuseau long de six pouces.

Il le ramassa. C'était diantrement lourd.

— C'est du fer… ou du plomb ? demanda Mathilde quand il l'eut déposé sur la table. Quelqu'un a dû s'amuser à jeter ça par-dessus le mur, à moins que ce ne soit une bombe ?

Edward secoua la tête.

— Non… mais cela n'explique pas la lumière, si toutefois elle venait de cette chose, ce dont je doute, car il n'y a pas la moindre ouverture par où un rayon pourrait passer. Oh ! mais…

Il fouilla dans le tiroir de la table et en retira la moitié d'une grosse loupe de verre.

— Tu y vois quelque chose ?

— Oui… peut-être. C'est très indistinct…

Mathilde s'empara d'autorité de la loupe.

— Peuh… de vilains petits dessins, des briques…

— Des cubes… des cônes… des triangles… murmura Marble.

Et, soudain, il se souvint qu'il fut un temps où il était Sir Edward Marble,

professeur à l'université de Kensington, un mathématicien dont se glorifiait l'Angleterre, avant que les caprices et les folies de la belle Burning Tilly ne l'eussent conduit à sa perte…

*

* *

— Des cubes… des cônes… des triangles… Mon Dieu ! un « Tessaract » !

— Un quoi ? demanda Mathilde. Cela vaut-il de l'argent au moins ?

Marble ne l'écoutait plus ; ses yeux restaient rivés sur les minuscules dessins que lui révélait le verre grossissant.

Il entendait le grand mathématicien Hinton exposer son étrange et effarante théorie des Tessaracts, ces hypervolumes, ces octaédroïdes, qui donnent une idée tangible de la Quatrième Dimension.

Or, un de ces Tessaracts, cette formidable combinaison de cubes, de triangles et de formes géométriques qui ouvrait un chemin vers le terrible monde supplémentaire de la Quatrième Dimension, était gravé sur la face noire du fuseau de métal.

La lampe cracha un jet de fumée, une petite langue de feu courut sur la mèche noircie et s'éteignit.

— Heureusement qu'on n'a rien à payer pour le clair de lune, gouailla la femme. Mais si tu tires quelques sous de ce morceau de fer, on pourra acheter du pétrole.

*

* *

— Un damné salopard, qui laisse sa femme crever de faim, voilà ce que tu es !

Par ces mots une virago, rugissant et riant à la fois, accueillit Edward Marble quand, au matin, il entra dans la cuisine.

Et, tout en hurlant, elle brandissait une liasse de billets de banque.

— Vingt billets de cinq livres ! On est sans pain, sans thé, sans pétrole, et monsieur cache cent livres dans la poche de son manteau ! Que tu les aies volées, je m'en doute et je m'en soucie comme d'une guigne, mais que tu aies essayé de les cacher…

Marble ne pouvait détacher les yeux des bank-notes. Il murmura :

— Je rêve..

— Tu rêves ? Voilà où tu te trompes, cria Mathilde. C'est moi qui ai rêvé ! Oui, j'ai rêvé que l'une des poches de ton manteau était remplie d'argent. Ce matin,

par curiosité, je l'ai fouillée. Eh bien ! l'argent y était… Mon rêve ne m'avait pas trompée, il paraît que cela peut arriver.

Elle se radoucit quelque peu.

— Au fond, Edd, tu as raison de t'y remettre, au lieu de continuer à pourrir ici dans la misère. Seulement, il faudra y aller doucement au début, car ce n'est plus avec cinq ans de taule que tu t'en tirerais cette fois-ci. Je ne pose pas de questions et je ne suis pour rien dans ton bizness. Prends un billet et évite d'acheter quoi que ce soit dans le voisinage.

Ce fut uniquement à son séjour dans la prison de Pentonville, où l'avait envoyé une série de forfaitures, qui fit tiquer Marble, mais ses idées partaient déjà au loin, vers des horizons redoutables.

Le grand mathématicien Sir Edward

Marble venait de remonter en surface.

*

* *

Son esprit, à travers vents et marées contraires, venait de le replacer dans des années qu'avaient doré la science et le bonheur de vivre. L'horreur de Beech-Lodge et l'odieuse présence de Mathilde cédaient devant une image surgie comme vivante du passé et arrachée à l'oubli.

… Ils étaient réunis dans le laboratoire privé d'Ann Permitter, la biologiste, les professeurs Catermole, Burton, Brent, l'ineffable docteur Bingle et lui-même, Edward Marble, cette demi-douzaine de savants, chez qui Oxford, Cambridge et quelques universités du continent reconnaissaient, pour la première fois, le « sens hyper-spatial ».

Ann Permitter tenait ses yeux sombres fixés sur le tableau des cryohydrates, comme détournés à dessein de l'énorme calque que le professeur Catermole déroulait d'une main tremblante.

— Le dernier « Tessaract » de Hinton, murmurait-il. Il diffère des autres…

C'était cette hallucinante combinaison de cubes, de cônes, de triangles et de figures curvilignes qui, selon le célèbre mathématicien, donnait une idée acceptable de la Quatrième Dimension ; mais ce Tessaract, comme on l'appelait, différait de ceux qu'il avait été donné aux savants d'examiner auparavant.

— J'ai l'impression d'être devant une créature fabuleuse, dit lentement Ann Permitter de sa voix profonde.

— Vous dites bien une « créature » ?

demanda Brent.

— Tout être créé est créature…

— À présent vous dites « être ».

— Oui, « tout ce qui est », mais cela ne veut pas dire pour cela « l'être fini », ou l'homme, ou ce qui peut s'y apparenter.

— Dieu lui aussi en est, « l'Être suprême », objecta Bingle. Mais nous ergotons, et ceci est sérieux, ajouta-t-il en donnant une tape sur l'étrange reproduction graphique.

— Sérieux… oui… peut-être… hésita Catermole.

— Une quasi-certitude, continua Bingle. Aux premiers regards quelle impression générale vous laisse ce jeu de formes ? Une image sur un plan unique, comme celles de ce curieux primitivisme symbolique des rosicruciens, où les

choses ne se voient que sur deux plans.

» Mais tournez les yeux vers ces cubes et, soudain, vous éprouvez le sentiment du relief, comme lorsque vous observez deux images planes à travers un stéréoscope. Une troisième dimension est donc née !

» Maintenant suivez des yeux un de ces volumes.

— Suivre ?… Se déplacerait-il ! demandèrent à la fois Brent et Burton.

— Halte ! Pensez à ce qu'on appelle, dans les derniers temps, le « Postulatum d'Hinton » en parlant d'un cube dans une direction en dehors de toutes celles possibles dans un corps à trois dimensions : celle du temps.

— Assez ! cria soudain Ann Permitter. Le cube se déplace vers les figures curvilignes et nous le voyons tous… J'ai

peur ! Nous jouons avec le feu !

Catermole lui tira doucement l'oreille.

— Voyons, Ann, la « créature » – ou « l'être » – n'est peut-être pas aussi méchante que cela.

Bingle fit la grimace.

— Méchante ? Peut-être que non, mais de taille à se défendre. Je crois que c'est un savant français, Jouffret, qui a parlé d'un être géométrique ayant son individualité, existant hors de nous. Et un autre grand Français, Henri Poincaré, admet l'existence d'êtres de l'hyperespace, que nous ne pouvons nous représenter, mais seulement concevoir et étudier.

— Pourquoi, Bingle, en admettant leur existence, parlez-vous de leur intention de se défendre, comme si on les attaquait ?

— Parce que ceci prouve l'intention humaine de se mêler de leurs affaires, ricana Bingle en montrant du doigt le Tessaract, et un de leurs moyens de défense serait pour le moins original : le rêve.

— Je m'en doutais, riposta Catermole. Depuis que l'on fait, dans le délire onirique, une part au moi cryptique des hommes et même à l'hyperespace !…

— Pas tout à fait à tort : les images du rêve ne se présentent-elles pas en deux dimensions ? La médecine n'a-t-elle pas dû admettre, au-delà du simple phénomène onirique, la redoutable onirodynie, un cauchemar se distinguant du rêve par ce qu'il y associe en sensations anormales, causées probablement par une intervention

tridimensionnelle ?

Ann Permitter s'écria d'une voix singulièrement perchée :

— Alors, la *quatrième* dimension dans le rêve ? Bingle, taisez-vous !

Mais le sarcastique bonhomme n'eut garde de le faire.

— Aha ! nous y sommes… Quelqu'un qui aurait le terrible avantage de comprendre, sinon de connaître cette dimension, pourrait courir un grand et étrange danger dans le rêve. Supposons qu'il se jette, dans son rêve, du haut de la tour Eiffel. Eh bien ! il serait parfaitement possible, et même logique, qu'on le découvrît en bouillie dans son lit ou bien au Champ-de-Mars, aux pieds de la géante de fer… Mais ne prenez pas cela tellement au sérieux…

— Pourquoi en parler alors, en une heure comme celle-ci ? gémit la biologiste. Je vous affirme encore une fois que j'ai peur…

Edward Marble n'était pas intervenu dans la discussion. Il n'avait pas détourné ses regards du Tessaract et reconnu qu'il différait des autres graphiques, comme l'avait déclaré Catermole.

Lui, Marble, venait de découvrir cette différence, mais il se gardait bien d'en parler. Parmi les figures, une manquait : l'ellipse, cette courbe coquine, comme disait son vieux professeur de géométrie, née d'un mouvement continu, et absolument décidée de ne pas se conduire selon la norme géométrique. Elle n'y figurait pas, mais Marble avait relevé deux points minuscules marqués à l'encre

verte, presque inapparents : les deux foyers d'une ellipse qui n'avait pas été tracée. Comme si l'auteur avait été, soudain, pris de doute.

Edward Marble se serait trouvé à l'orée d'un grand événement s'il avait pu de ses propres moyens, compléter le dernier Tessaract, mais ce fut à cette époque que la fatalité se mit en traverse.

Sa liaison avec Burning Tilly… Un scandale après l'autre… Une suite d'infamies dévoilées par des adversaires jaloux.

Des années s'étaient écoulées depuis, et les déchéances avaient suivi aux déchéances.

Or, sur le fuseau métallique trouvé dans le jardin, parmi les figures hypergéométriques, Marble venait de

découvrir les ellipses jadis absentes du Tessaract de Hinton.

*

* *

— Dans Donnington road, près de l'hôpital, tu trouveras autant de boutiques que tu voudras et où on ne te connaît pas. Tu apporteras du fromage, du jambon, du stout, du gin… et surtout un bifteck.

Tilly avait insisté pour que ce dernier fût énorme et bien rouge.

— Bien rouge… Je veux le manger cru, à la croque au sel !

La journée était belle et la pouilleuse jachère que Marble traversait était verte et égayée par le coloris éclatant des pavots et des papillons. Tout en marchant il murmurait :

— Cent livres dans la poche de mon

manteau… Cela elle l'a rêvé !

Soudain il s'arrêta.

— Mais de quoi ai-je rêvé, moi ?

Car il avait rêvé et s'en souvenait tout à coup.

Il marchait aux côtés de Push Sponge, le premier mari de Tilly, en suivant le cours de la Greeny, ce ruisseau qui serpente à travers la lande de Haycroft. Push l'injuriait et, perdant soudain patience, lui, Marble, avait d'un coup de poing brisé le crâne au malappris.

C'était ridicule, mais ce n'était qu'un rêve, car Push était un athlète et Marble un pauvre bonhomme aux poings d'enfant.

Il y avait quinze ans que Push était décédé de sa belle mort et non sous les coups d'un rival.

Pourtant, Marble sentit un frisson

glacé lui courir sur les membres. Machinalement, il tourna le dos à Donnington road et prit le chemin de Haycroft farm.

Les roseaux qui bordaient la Greeny s'agitaient sottement dans le vent de la plaine et comme il s'approchait, ils entrouvrirent leur rideau. Le cadavre de Push Sponge gisait sur le dos, le crâne ouvert, entouré d'un essaim de mouches bleues.

*

* *

— Toute solution d'un problème est un problème à son tour…

— Tu dis ? demanda Tilly, la bouche pleine.

— Ce n'est pas moi qui l'affirme, mais Goethe…

— Se serait-il laissé rouler comme toi par le boucher ? Quelle bidoche ! J'ai failli y laisser ce qui reste de mon dentier !

Une partie du bifteck gisait par terre, ensanglantant le carreau.

Tilly s'envoya une énorme goulée de gin.

— Pour faire passer la barbaque, hoqueta-t-elle.

« À quoi cela m'avance-t-il d'avoir trouvé la solution, pensa Marble en regardant le petit fuseau métallique posé négligemment sur les ruines d'un guéridon, et, grâce à cette clé, de pouvoir ouvrir, peut-être, une des portes de la Quatrième Dimension ? »

Son esprit ne fonctionnait pas comme il l'aurait voulu, et il en accusait, non sans

raison, la trop copieuse mangeaille arrosée de stout et de gin. Une fois de plus pourtant, il pensa à la savante réunion de jadis, à la soudaine peur d'Ann Permitter et à la bizarre image onirique que le docteur Bingle avait évoquée : « Un homme qui, dans son rêve, tombe du haut de la tour Eiffel… un homme qui aurait pénétré dans le mystère du monde ultra-dimensionnel… »

— L'idée est à creuser, ricana Marble. Aha !… une idée fameuse…

Puis il reprit du gin.

Tilly ronflait, la tête sur la table.

— Supposons qu'elle rêve d'un paquet de mille livres au lieu de cent, ou d'un séjour sur la lune, dit-il avec un gros rire.

Mais, l'instant d'après, il ne riait plus.

*

* *

Les images surgissaient, tumultueuses, mais l’alcool empêchait de les ordonner selon une saine logique.

Push Sponge était mort depuis quinze ans et, pourtant, Marble venait de le trouver sur la lande, le crâne en miettes.

Ann Permitter était morte depuis des années… Elle n’avait pu survivre au scandale qui avait brisé la vie de l’homme qu’elle admirait et, sans doute, aimait en silence…

Un rêve pourrait l’arracher à la mort et la rendre à des jours heureux… Mais le démon de l’ivresse interdisait toute idée claire à Edward Marble.

D’une main trémulante, il caressait le fuseau de métal noir.

— Ce sont eux qui me l'envoient… les « êtres de la Quatrième Dimension ». Ils m'acceptent comme citoyen de leur monde…

» Un rêve peut me donner à l'instant la fortune, les honneurs et l'amour… Ann Permitter…

Mais l'idée d'un cadavre en bouillie, au pied de la tour Eiffel, ne lui vint pas.

*

* *

— Au secours ! Au feu !

C'était Mathilde qui hurlait dans la nuit.

Marble se réveilla à ces cris, arraché à un rêve…

Il rêvait que le feu était à la maison et…

Mais, à présent, il était éveillé.

Il vit une flamme longue et mince s’enrouler comme un serpent autour de Mathilde qui hurlait, hurlait… tandis qu’un tourbillon de feu s’engouffrait dans la chambre.

Une grosse poutre enflammée se détacha du plafond et écrasa Marble. Puis le brasier s’empara de lui.

*

* *

Dans la fantastique clarté de l’incendie, le rayon vert projeté par un petit fuseau de métal noir fonçant à toute allure dans l’espace passa complètement inaperçu.

La sorcière

Le chemin était mauvais ; les récentes pluies l'avaient mieux raviné que ne l'aurait fait une charrue ivre.

L'automobile, une vieille Daimler, évitait de justesse les embardées et secouait ses voyageurs comme des pruniers au temps de la cueillette.

Hank Derrick luttait avec le volant qui essayait sournoisement d'échapper à ses mains.

— Voici la lande de Tappington, chère à Ingoldsby, annonça-t-il, espérant détourner l'attention de ses deux compagnons des périls de la route.

— Pays de choix pour une sorcière,

aboya le professeur Yeast du fond de la voiture. Il est temps que nous arrivions, Derrick, votre Rolls met nos viscères à une trop rude épreuve.

Une autre voix, moins dure mais plus acide, s'éleva pour dire à peu près la même chose ; elle appartenait au professeur Moscher, qui faisait également partie du voyage.

— La maison est cachée derrière cette colline, déclara le jeune docteur Derrick, mais il me faut faire un détour pour y arriver ; dans le sable mou de la lande, les roues patineraient jusqu'au dernier souffle du moteur.

— Comment s'appelle votre sorcière ? demanda Yeast.

— Heu… sorcière… c'est beaucoup dire, répondit Hank. Vous jugerez vous-

même si elle mérite un pareil nom. En attendant, elle se nomme Marfa Dolpack. C'est une Danubienne, réfugiée en Angleterre depuis la première guerre mondiale. Elle a épousé un certain Finch, un demi-fou qui l'a laissée très vite veuve et propriétaire de la maison que vous allez voir.

— Comment avez-vous fait sa connaissance, docteur Derrick, s'enquit la voix aigre du professeur Moscher.

Hank avait entendu la question, mais il fit comme si la direction de la voiture exigeait toute son attention, et il ne répondit pas.

D'ailleurs, la colline contournée, la maison s'offrait à leurs regards.

Elle était petite mais peinte en couleurs vives ; le toit fumait doucement

dans la paix du crépuscule ; un coq chantait ; des pigeons se bousculaient à l'entrée d'un colombier.

Les freins de l'auto rugirent et la voiture s'arrêta devant une minuscule barrière.

— Cela ne ressemble en rien à l'antre d'une sorcière, n'est-il pas vrai ? dit Hank en riant. Mais la voici en personne…

Une petite femme, véritable naine, très noire, venait d'apparaître sur le seuil et regardait fixement les visiteurs.

— Madame Dolpack… commença Hank.

— Bonsoir, docteur Derrick. Vos amis sont les professeurs Yeast et Moscher, dont vous m'avez parlé, n'est-ce pas ?

Sa voix était légèrement rocailleuse, mais non désagréable à entendre.

Certaines consonnes sifflaient et Yeast qui avait vécu sous les tropiques eut une brève vision de serpents en colère.

Elle les fit entrer dans un living-room, dont les magazines du genre « Modern Home » auraient pu publier la photo avec honneur.

— Madame… dit Yeast à son tour.

Mais, d'un geste autoritaire, elle lui coupa la parole.

— Je connais le but de votre visite. Vous voulez que je me prête à une certaine expérience. Rien n'est plus facile. Tout de même, je désire savoir si le docteur Derrick en retirera quelque profit.

— Heu… heu… hésita le professeur Yeast qui, certes, ne s'attendait pas à pareille question.

— Vous me comprenez mal, par profit je n'entends pas argent, mais honneur. J'ai fait des études à l'université de Vienne et je connais la façon de faire des vieux professeurs. Toute la gloire est pour eux, et le reste ira aux jeunes, si reste il y a.

— Vous vous intéressez beaucoup à notre jeune collègue, à ce qu'il paraît ? persifla le docteur Moscher.

— Plus qu'à personne au monde et, s'il me demandait un jour de devenir sa femme, soyez certain que je ne dirais pas non.

Hank Derrick rougit violemment et se détourna. Il ne la voyait que pour la troisième fois !

La première fois c'était à Londres, à la gare de Paddington, sous une pluie furieuse qui aurait fait peur aux canards.

Elle était debout sur le trottoir, toute menue, son manteau transpercé par l'averse, chargée de lourds bagages et fouillant du regard la rue vide où les taxis fuyaient, drapeaux baissés.

Hank passait au volant de sa vieille Daimler et, la voyant si petite, si seule, si manifestement désespérée, il fit halte et demanda s'il pouvait lui être utile.

Elle lui indiqua une adresse à Homerton.

C'était loin, mais Hank n'était pas homme à se dérober par la tangente. Durant le long trajet ils n'échangèrent que de rares et fort ordinaires propos, mais en prenant congé la nabote avait déclaré :

— Je ne suis pas une ingrate, docteur Derrick.

— Vous me connaissez ? s'écria le

jeune homme étonné.

— Pourquoi ne vous connaîtrais-je pas ? répondit-elle en le quittant.

Trois jours plus tard, le domestique de Derrick lui annonça une dame Marfa Dolpack.

Hank la reconnut aussitôt, mais elle ne lui laissa guère le temps de parler.

— Quels sont ceux de vos collègues à l'Université qui s'intéressent aux sciences occultes ? demanda-t-elle.

— Yeast et Moscher, répondit le jeune médecin, mais c'est surtout à titre de curiosité et je ne pense pas qu'ils y ajoutent grande foi.

— Ils y croiront si je le veux, répondit-elle. Je suis sorcière…

— Cela ne m'étonne pas beaucoup, dit Hank en souriant.

— Parce que je connais votre nom, sans jamais vous avoir vu ? N'est-ce que cela ? C'est peu !… Voulez-vous penser à quelque chose ? À n'importe quoi… Un nom, un objet, une phrase entière même…

— Certainement, accepta Derrick, en souriant de plus belle.

Et il chercha, au fond de sa mémoire, un bout de fable apprise à l'école.

Aussitôt la naine déclama : « It was a famous victory… »

— Diable ! s'écria Hank, stupéfait.

Puis il ajouta :

— Magnifique transmission de la pensée… télé…

— … pathie… Ce n'est qu'un terme de pâle valeur. Je vous ai dit que j'étais sorcière, et je le suis dans le véritable sens du mot, car je me rends au sabbat.

» Voici mon adresse. Amenez vos deux lascars… et ne vous laissez pas trop voler l'honneur que pourrait vous procurer la connaissance de certaines choses restées mystérieuses. Au revoir !

Jadis, Hank Derrick avait rédigé deux petites études plus historiques que scientifiques, sur les sorciers et les sorcières, brûlés, pendus ou roués à Tyburn aux siècles passés. Il avait essayé d'y prouver que ces infortunés semblaient avoir possédé, en effet, certains pouvoirs mystérieux, et les occultistes – il y en a encore pas mal en Angleterre – l'avaient couvert de louanges, dont il se serait volontiers passé, car la plupart de ses collègues le traitèrent de naïf et de fantaisiste, à l'exception toutefois de Yeast et de Moscher. Après le départ de

l'étrange femme, Hank téléphona à ces derniers et fut assez étonné de les voir accourir le jour même.

Il leur rapporta sa courte entrevue avec Marfa Dolpack et le peu de chose qu'elle lui avait dit quant à sa personne, son origine, sa venue en Angleterre, son mariage avec le cultivateur Finch et son établissement à Tappington.

— On lui demandera de bien vouloir, en notre présence, prendre son envol pour le sabbat, ricana Yeast.

— Et, s'il le faut, nous lui apporterons un balai neuf, ajouta Moscher.

Hank ne songea pas à rire de ces boutades. Une vague crainte l'avait envahi : celle d'avoir à découvrir, dans sa nouvelle connaissance, une véritable sorcière.

*

* *

— Sa femme, oui, répéta la noiraude.

Le professeur Yeast la regarda avec un peu de mépris.

— Ceci est en dehors de la question, madame dit-il d'une voix bourrue. Monsieur Derrick a promis de nous faire assister…

— Au départ d'une sorcière pour le sabbat ? Il ne vous a rien promis de la sorte et vous n'exprimez que votre propre désir, mais je vous donnerai satisfaction tout de même.

— Il nous faudra attendre l'heure de minuit, je suppose ? demanda le professeur Moscher.

— Cela est inutile, monsieur Moscher. Il fait toujours nuit, là où se fête le sabbat,

et sachez également qu'il se célèbre en tout moment. Il est aussi éternel, aussi immuable, que ce que vous croyez être le ciel de Dieu.

Le soir tombait. Au loin, sur la lande, on voyait un soleil énorme s'enfoncer dans la fumées vaines de l'horizon.

— Prenez place, messieurs, vous pouvez fumer… Il y a du whisky et de l'eau de Seltz sur le buffet.

Ils obéirent : Hank fut le premier à se verser à boire.

La naine s'étendit sur un divan parmi de gros coussins de peluche rouge.

— Pardon, madame, demanda Moscher, il vous faut, je crois, vous enduire le corps…

— Sottises ! Je ne fais rien du tout… Je m'en vais, parce qu'il me plaît de le

faire… À bientôt…

Elle se tassa davantage dans les coussins où sa menue personne disparut presque entièrement.

— Madame… recommença Moscher.

Elle ne répondit pas et Yeast s'approcha d'elle.

— C'est ce que j'ai pensé… Elle dort… Nous allons assister à une manifestation hypnagogique et à rien de plus. Elle dort réellement d'un sommeil quasi-hypnotique, par un simple effort de sa volonté. Le cas n'est pas fréquent, mais loin d'être unique. Voyons ses yeux…

Il souleva les paupières de la dormeuse et recula brusquement.

— Moscher… Derrick… Vérifiez… Je pourrais me tromper. Il ne fait plus très clair… Approchez votre torche électrique

de ses yeux.

Hank eut un hoquet d’horreur. Moscher jura sourdement. Seul, Yeast eut la force de balbutier :

— Elle n’a plus d’yeux… Des trous vides… Comme si ses yeux étaient partis ailleurs… pour voir… Mon Dieu que se passe-t-il ?

Ce qui se passait était, entre toutes choses, inexplicable. L’instant d’avant, le soleil laissait entrer par la fenêtre de larges faisceaux de clarté rouge. À présent, l’obscurité régnait dans la chambre, comme si la nuit venait d’y,tomber avec une soudaineté incroyable. Seule, la faible clarté de la torche électrique s’accrochait encore aux hommes et aux objets.

— Écoutez !… cria Moscher. Quel est

ce bruit ?

C’était une rumeur étrange, lointaine encore, comme l’approche d’une foule en marche. D’instant en instant, elle s’intensifiait : de cris, des appels, des chants devenaient perceptibles. Enfin, une longue clameur, une huée formidable, s’éleva.

Cela dura quelques secondes, puis le tumulte cessa et fit place à un silence énorme que rompit soudain un rire épouvantable, qui prit l’ampleur d’une suite de coups de tonnerre.

La maison trembla et sur le buffet des verres furent brisés.

— Là… regardez ! hurla Yeast.

Hank se mit à sangloter comme un enfant.

Une forme naissait lentement dans les

ténèbres. Une forme ?... Non… Une chose indéfinissable, vague, brumeuse, plus abominable pourtant que s'il se fut agi d'une monstruosité bien distincte. L'épouvante rendue visible… Et, brusquement, cette affreuse magie ne fut plus.

La clarté rouge du couchant inondait la pièce : la crécelle d'un engoulevent crépita dans le soir ; les pigeons roucoulaient doucement en s'endormant.

Marfa Dolpack poussa un grand soupir et se redressa.

Son visage avait pris une vilaine teinte terreuse et ses yeux étaient mornes.

— Voilà, dit-elle simplement.

Et, s'adressant au professeur Yeast :

— Je suppose que vous y avez compris quelque chose tout de même ?

— Peut-être, murmura le savant.

Il essuya la sueur qui inondait ses joues.

— Pour la paix de mon âme, si vous le voulez bien, je veux croire que nous avons assisté à une manifestation télépathique des moins ordinaires. Nous avons vu et entendu ce que vous, madame, avez vu et entendu…

— Ou crû avoir et entendre, intervint Moscher.

La femme haussa les épaules, cueillit une cigarette dans une coupe, l'alluma et ne souffla mot.

— Mais c'est remarquable, très remarquable, s'empressa d'ajouter Yeast et nous ne pourrons jamais assez vous remercier, madame. Aussi, la relation que je compte faire de cette séance…

Marfa Dolpack lui tourna le dos avec mépris.

— Je crois que j'ai agi comme une sotte en vous faisant venir… Mais qu'importe ! Hank Derrick êtes-vous satisfait ?

— Non ! répondit le jeune homme d'une voix sourde.

Le visage de la naine s'éclaira.

— Tant mieux… Dans ce cas, revenez. Demain, si vous le voulez.

— Messieurs, dit Hank Derrick, quand ils eurent repris place dans l'auto dont les phares éclairaient la lande assombrie, messieurs, veuillez ne parler de ceci à personne, puisque j'ai l'intention de retourner et d'en apprendre plus long.

Les deux professeurs acceptèrent : ils ne demandaient pas mieux, car le ridicule

atteint trop souvent ceux qui osent s'écarter des sentiers battus de la science, et, à tout prendre, Yeast et Moscher n'étaient que deux vieilles bêtes.

*

* *

— Attendez, Hank ! J'aurais pu vous faire venir seul, pour assister à ce que vous appelez une expérience. Je ne l'ai pas fait.

— Pour cause. Il vous fallait des témoins d'importance !

— Mais non, cher ignorant. Ce n'est pas la première fois que mon départ pour le sabbat se fait en présence d'autres ; mais ils étaient seuls, Hank, et le danger était là.

— Le danger ! s'étonna le jeune docteur.

— Oui, Hank. Les hommes qui se trouvent seuls face à face avec l'épouvante, sont souvent, si pas toujours, des hommes perdus. À deux ou à plusieurs, ils résistent mieux, comme s'ils partageaient la peur entre eux, et la diminuaient en la morcelant.

Derrick approuva.

— Ceux dont je parle, Hank, étaient seuls et ne purent la supporter. À mon réveil je les ai trouvés, morts, le visage tordu par l'horreur. Ce fut l'atroce destinée de mes deux frères à Gabrovo en Bulgarie et de Finch, mon mari, ici à Tappington, dans cette maison même…

— Quel but poursuivez-vous Marfa ? demanda brusquement Derrick. Car enfin, vous poursuivez un but ?

— C'est vrai, Hank. Peut-être même

est-il double, car je veux vous épouser quand je serai devenue une femme riche, fabuleusement riche.

— Vraiment ? murmura Hank… Fabuleusement riche, dites-vous ?

— Un moment… Veuillez vous souvenir… Au moment où… où *Il* devint visible, vous avez regardé, vous avez vu. Vous avez vu parce que vous avez eu le terrible courage de garder les yeux ouverts, tandis que les deux imbéciles les ont fermés dès que la peur s'empara d'eux. Vous avez vu !

— Oui, dit Hank tout bas. Autour de… la forme… de l'or, des flots de pierres précieuses, des diamants, des émeraudes, des rubis monstrueux… des trésors inouïs !

— Et cette nuit, vous avez pensé,

réfléchi…

— Oui, éclata Hank, j'ai pensé à cela toute la nuit. Vous, et sans doute d'autres encore qui ont votre pouvoir, se rendent *là-bas*, en pensée… non, ce n'est pas cela : en esprit, en fantômes, avec des mains de brouillard et de fumée, qui fatalement reviennent vides ! Sinon… Ah, sinon !

— Aussi Hank, ce qu'il faudrait…

— C'est y aller en chair et en os, avec une bonne sacoche en cuir comme un cambrioleur ! s'écria sauvagement le jeune homme. Malheureusement cela ne se peut…

— Cela se peut, dit froidement Marfa Dolpack.

*

* *

Puis elle parla d'une voix lente, les yeux fixés sur Hank Derrick.

— Imaginons un homme jeune, actif, courageux, intelligent, mais pauvre, au point de rouler dans une vieille auto aux trois quarts impayée, et d'émettre des chèques sans provision. Ce jeune homme, médecin sans clientèle, chargé de cours à l'université, payé à l'heure comme un maçon, rêve de commettre un beau crime restant impuni, qui le tirera de la misère et sauvera son honneur et sa carrière. Le crime, c'est la tentation des médecins.

— Taisez-vous ! haleta Hank.

— Soit… Parlons un langage plus dur et plus clair. Le crime a été commis, mais il n'a rien rapporté et il n'est pas bien certain qu'il restera impuni. Un pareil homme, Hank Derrick, irait-il volontiers,

là-bas, en chair et en os ?

Hank éclata d'un rire amer.

— D'autres l'ont-ils fait ?

— Eh bien, non, Hank, d'autres ne l'ont pas fait, parce qu'ils n'ont pas osé. *Moi,* comme tous ces autres.

— Il suffit donc d'oser ?

— Non seulement d'oser, non seulement de vouloir, mais de le désirer de toute son âme. Entendez-vous, Hank Derrick, *de toute son âme*. Et j'en étais venue à me demander si, dans toute l'humanité, se trouvait *un seul* homme qui désirerait de toutes ses forces, *de toute son âme,* se trouver en face de *Lui*.

Marfa garda un moment de silence, puis elle reprit :

— Sur le trottoir de la gare de Paddington, sous la pluie, dans la rue

vide, une vieille auto tourna le coin… Il me sembla soudain sentir mon cœur éclater. La voiture irradiait comme un terrible météore. Je compris : l'homme était là, l'homme unique, celui que je désespérais à jamais pouvoir découvrir.

Hank Derrick avait retrouvé tout son calme.

— Pour aller *là-bas,* et *comme je le veux,* est-ce difficile ?

— Non !

*

* *

Volets clos, stores baissés, rideaux tirés, le living-room ressemblait à un petit nid douillet, feutré de chaleur douce et baigné de clartés roses.

Marfa Dolpack, une cigarette aux lèvres, déposa sur la table un gros livre

aux aspects d'antiphonaire.

— Mon cher et vieux coquin de grimoire, aurais-tu, pour une fois, dit la vérité ?

Elle sourit et caressa le tome rébarbatif comme un toutou tendrement choyé.

Un souffle passa dans la chambre, un vent coulis sembla glisser sournoisement le long du sol et le rideaux de gonflèrent.

Marfa devint tout à coup très attentive.

— Hank ? murmura-t-elle.

Un sanglot s'éleva, puis une plainte passa dans l'air, une plainte d'enfant tout au plus, et tout retomba dans le silence.

— Hank ?

Un choc sourd… un léger bruit de chute. À ses pieds, Marfa vit un sac de cuir sombre. Un long moment, elle resta

éblouie par le feu des formidables pierres qu'elle en tira.

Très calme elle referma le sac et donna une tape amicale au vieux livre.

— Très bien, mon gros, dit-elle. Très bien pour une chose qui, selon toi, n'arriva qu'une fois en mille années.

Elle repoussa le grimoire et s'empara d'un autre volume : l'indicateur des chemins de fer, qu'elle ouvrit à la page de l'horaire de l'Orient-Express.

— Maintenant, je puis retourner chez moi et, comme dans les romans pour jeunes filles, racheter le château de mes pères, dit-elle en riant de toutes ses dents, qu'elle avait belles, blanches et aiguës.

Les gens célèbres de Tudor street

La vieille dame habitait dans Tudor street, non loin du Temple, une maison où Hobbes, au XVII[e] siècle, écrivit quelques pages de son étrange *Léviathan,* et dont le sévère Locke, qui n'aimait pas Hobbes, aurait cassé les carreaux à coups de brique, par un jour de mauvaise humeur.

Elle s'appelait Bodley, Patricia Bodley, et descendait en ligne directe de Thomas Bodley, le fondateur de la célèbre bibliothèque qui porte son nom à Oxford, et qu'on dit hantée par un fantôme.

Une vieille dame d'ailleurs fort bien encore de sa personne : un joli visage de

poupée sous une magnifique chevelure d'argent, et des yeux où se réfugiait toujours un reflet de ciel bleu.

Le personnel de la maison était restreint : deux valets et deux servantes qu'elle avait choisis parce qu'ils portaient des noms célèbres : Farquar, Macpherson, Pitt et Turner.

Elle était riche, « épouvantablement riche » avait dit quelqu'un qui prétendait la connaître, et l'expression était courante dans le voisinage et bien plus loin encore. Pourtant, elle vivait simplement. Elle n'avait ni famille ni amis, et les visiteurs, si d'aventure il en venait, étaient mis poliment mais fermement à la porte par Farquar, le valet de pied.

Comment est-il possible que Catermole devint un hôte assidu de cette

maison si obstinément fermée aux autres ?

Il n'aurait pu le dire lui-même, puisque cela se fit d'une manière fort inattendue.

Catermole était un homme qui prenait de l'âge, n'avait rien de remarquable dans sa personne, et qui vivait chichement des pauvres métiers de la rue. En ces jours, il allait de porte en porte offrir des petits romans à six pence, recrutant sa clientèle parmi les bonnes et les nettoyeuses. Un jour qu'il s'était égaré dans le quartier du Temple, il sonna à la porte de la vieille maison de Tudor street et fut renvoyé sur-le-champ, sans avoir pu placer *La Fiancée du Tigre bleu* ni *Les Mystères de la Tour sanglante* qu'il considérait comme ses « best-sellers ».

Il en fut fort marri, car il escomptait

une vente pour s'offrir à déjeuner : une tasse de thé et un sandwich au fromage de Chester.

De son pas de clochard, il gagna Temple-Gardens et s'y installa sur un banc pour griller une de ses dernières cigarettes.

Mais, à peine en avait-il tiré les premières bouffées qu'il vit accourir Farquar, suant et haletant et se confondant en excuses.

— Je n'aurais pas dû vous renvoyer. Milady vient de me faire des reproches ; elle s'intéresse beaucoup aux livres. Voulez-vous m'accompagner ?

Catermole ne demandait pas mieux, cela s'entend. Néanmoins il était étonné, n'étant pas habitué d'être traité de la sorte.

Dans le hall de la maison de maître, Macpherson, le second valet, l'attendait, un billet de cinq livres dans la main.

— Milady achète tout, dit-il en s'emparant du contenu de la vieille valise du colporteur. Et, si vous voulez me suivre, elle vous recevra.

Catermole foula des tapis de haute laine, faillit trébucher sur une énorme peau d'ours blanc et se trouva, presque sans le savoir, dans un salon spacieux où une jolie petite vieille en robe de soie et de dentelle l'invita à s'asseoir.

— Sir, dit-elle (elle l'appelait « sir », vraiment !) j'aime beaucoup les livres et j'estime que les vendre est aussi noble que les écrire.

De sa petite main blanche et potelée, elle agita une sonnette à la voix argentine,

et Macpherson accourut aussitôt.

Dans une haute tulipe en cristal, il versa du vieux vin de Madère et invita Catermole à cueillir un superbe cigare dans une boîte dorée.

Quand le colporteur eut bu une première gorgée et allumé le merveilleux cigare, un Harry Clay, la jolie vieille dame l'invita à parler de lui.

Le pauvre homme dut réprimer une grande envie de se gratter le menton, tant il était perplexe. Il avait lu quelques-uns des petits romans qu'il offrait en vente, et croyait savoir qu'il existait des bas-bleus avides de recueillir des renseignements sur la vie réelle, pour composer leurs histoires. Néanmoins, il se sentait embarrassé et navré à la fois de ne pouvoir conter que des choses ordinaires,

et de n’avoir pas suffisamment d’imagination pour en fabriquer sur l’heure d’assez intéressantes, afin de mériter une place dans les livres.

Pourtant, la dame de céans l’écoutait avec attention et semblait y prendre grand plaisir.

Quand une heure plus tard, il prit congé d’elle, il s’entendit inviter à revenir quand il voudrait.

Dans une mignonne salle à manger, Macpherson lui servit un lunch copieux arrosé d’un vin crâne, et le reconduisit ensuite comme il aurait fait pour un visiteur de qualité.

Catermole passa une quinzaine sans soucis, grâce au billet de cinq livres, et sans songer à aller de porte en porte faire l’éloge de la *Fiancée du Tigre bleu* ou de

la *Tour sanglante.*

Puis il retourna à Tudor street, où Farquar l'introduisit immédiatement auprès de Lady Bodley.

Il but du vieux vin de Madère, fuma un excellent cigare, et dut recommencer à parler de lui et de sa vie passée. Comme il s'y était attendu un peu, il avait inventé quelques passables mensonges, que Lady Bodley écouta avec un plaisir évident.

Il y glissa même un bout d'histoire sentimentale empruntée à un roman de madame Barclay, ce qui lui attira un joli sourire de la vieille dame, ainsi qu'un petit geste de reproche.

Il retourna ensuite dans la salle à manger, y mangea des huîtres et de la volaille, but du vin excellent, et quitta la maison avec un autre billet de cinq livres

pour lequel il ne dut pas donner de volumes en échange. Alors, il se mit à croire en sa bonne étoile.

Il choisit un jour fixe de la semaine pour rendre visite à la bonne dame du Tudor street, qui lui réservait chaque fois le même accueil.

Milady se montrait toujours également curieuse et bienveillante, et Catermole se donna petit à petit des airs de conquérant. Certes, la différence d'âge entre elle et lui était considérable, mais pouvait-on savoir ?

Il devint même un tantinet exigeant : redemandant du vin et emportant des cigares. Tout cela lui fut permis ; toutefois il ne remarqua pas, que lors de ses entretiens avec Lady Bodley, entre les fleurs de la tapisserie, dans l'un des murs,

une petite lucarne, une sorte de hublot, demeurait ouverte.

Six mois passèrent.

Six mois d'une vie adorable pour l'ancien mercerot qui croyait avoir conquis le monde.

Un jour, après le lunch coutumier, Macpherson lui demanda s'il ne désirait pas un verre de vieux brandy. C'était la première fois qu'une telle offre lui était faite, et il l'accepta avec plaisir.

La liqueur coula, dorée, dans le verre de cristal, et Catermole ne s'offusqua pas de l'odeur d'amandes amères qui en montait.

Il en but une bonne gorgée, ouvrit des yeux étonnés et tomba, le nez sur la table… mort.

Farquar et Macpherson soulevèrent le

cadavre et l'emportèrent dans la cave, où une fosse très profonde venait d'être fraîchement creusée.

Lady Patricia Bodley se déclara très satisfaite.

— Je vous félicite, Farquar, dit-elle. Vous êtes un maître. Veuillez appeler maintenant Macpherson, Pitt et Turner, pour qu'ils puissent admirer votre œuvre à leur tour.

Lorsque les domestiques furent là, la vieille dame leur fit signe de la suivre, et elle les fit entrer dans une pièce située au fond de la maison.

— Magnifique ! s'écrièrent valets et servantes.

Catermole était assis dans un fauteuil, mais son misérable complet de tweed avait été remplacé par une redingote de

beau drap, bien démodée tout de même. Pourtant, c'était Catermole de la tête aux pieds.

— Gibbon… Edward Gibbon, murmura Lady Bodley, le célèbre historien Gibbon ! Comme je suis heureuse !… La ressemblance était frappante, je l'ai remarquée dès que l'homme sonna pour vendre ses petits livres… Ah ! Farquar, vous êtes le dieu des figures de cire et la dame Tussaud donnerait gros pour avoir un artiste comme vous à sa solde !

Du regard, elle fit le tour de la chambre et, une à une, elle désigna du doigt d'immobiles figures de cire.

— Hobbes… Locke… Butler… Sterne… Tous les grands hommes, qui ont séjourné dans cette vieille maison, y sont

revenus !

Elle se tourna vers Farquar, qui se tenait immobile, le regard perdu au loin.

— La grande, l'énorme difficulté, Farquar, c'était de découvrir des sujets vivants présentant une ressemblance absolue avec ces génies, pour vous permettre de les reproduire en cire vierge. Car il vous est impossible de travailler autrement qu'avec des sujets vivants pour modèles, n'est-il pas vrai ?.

— Vrai, Milady, répondit Farquar.

La vieille femme se redressa et sourit aux masques de cire.

— Mais, de mon côté, je ne puis souffrir – oh ! hommes admirables – que des individus comme des Jones ou des Catermole, qu'une nature indifférente façonna à vos augustes images, continuent

à courir dans Londres, maçons, gagne-petits ou colporteurs…

Elle caressa les joues luisantes de Catermole.

— Gibbon… le grand Gibbon… vendant des romans à six pence ! Quelle honte !

Elle détourna la tête et soupira.

— Swift manque toujours…

Macpherson s'inclina devant elle.

— Dans Bermondsey habite un certain William Grasshopper. Il y exploite un commerce d'épicerie. J'ai attiré sur lui l'attention de Farquar.

Farquar acquiesça du geste.

— La ressemblance de ce Grasshopper avec Swift me semble, en effet, parfaite, Milady.

— Dans ce cas débrouillez-vous avec

lui ; et ne perdez pas de temps ! s'écria la vieille lady en battant joyeusement des mains. Quant à vous, Macpherson, faites de la place dans la cave !

Trois petites vieilles sur un banc

Monsieur Tim Merrywater ne pouvait se souvenir en quelle journée les trois petites vieilles étaient venues s'installer sur le banc, en face de sa maison.

Il habitait Golden square, ou du moins une enclave de ce minable jardin public, d'où il avait vue sur un bout de pelouse, un tronçon de haie vive et un banc.

— Il me semble qu'elles sont là depuis toujours, se dit-il un matin après avoir fait sa barbe et en s'apprêtant à savourer son chocolat et ses tartines grillées.

Au fait, elles n'y étaient assises

qu'après la méridienne, mais jamais il ne les avait vu arriver, ni même partir.

Aux premières ombres du crépuscule, le banc était vide.

— Il est vrai, se dit Merrywater, qu'à midi sonnant je prends mon lunch dans Beak street, et que je m'attarde à converser avec le patron du grill-room, qui est un homme de commerce agréable. Le soir… euh… euh… je ne sais pas… d'ailleurs je ne suis pas installé à demeure devant la fenêtre, et puis… cela n'a aucune importance.

Et ce disant, il faisait un accroc à la vérité et ne l'ignorait pas, car la sempiternelle présence des trois petites vieilles faisait naître en lui une obscure inquiétude.

— Quand il pleut à verse, sont-elles

là ? s’était-il souvent demandé, pour reconnaître ensuite, avec un malaise évident, qu’il n’avait jamais essayé de s’en rendre compte.

» Quand le baromètre descendra en vitesse vers pluie et grand vent, je ne tarderai pas à le savoir !

Mais, lorsque le temps était revenu au beau fixe, il s’écriait avec colère, sinon avec un peu de désespoir :

— Hier il a plu à torrents, le vent enlevait des tuiles aux toits, et je n’ai pas pensé à regarder si elles étaient là… C’est… c’est à ne pas croire !

Il lui arrivait de déposer sa pipe ou son livre pour les espionner derrière les rideaux et il avait fini par leur donner un nom qui, selon lui, séait à chacune de leurs personnes :

Tête de couleuvre : à cause de la tête étirée en longueur et de la peau visiblement squameuse de la première.

Pleine lune : en raison du large visage lunaire et du ventre ballonné de sa voisine.

Quant à la dernière… brr… il avait frémi en l'appelant : la Larve.

Monsieur Merrywater était un bon gros célibataire, du bel âge mûr, qui vivait doucettement sa vie de rentier et n'encombrait pas sa cervelle de soucis.

Pourtant, le trio, installé à la longueur d'une demi-journée en face de son home, troublait sa quiétude et son humeur.

— Je ne veux plus les voir ! finit-il par gronder et il se retira dans une chambre de sa demeure donnant sur une courette intérieure.

Il la trouva froide et maussade et, quelques minutes après, il était de retour dans son living-room, planté derrière les rideaux et les yeux fixés sur les trois petites vieilles sur le banc.

— Je pourrais bien les tuer ! se dit-il un jour.

Et, le soir même, comme le sommeil se dérobait, il se complut à commettre un triple meurtre en imagination :

Il tranchait la tête à la couleuvre.

Il plongeait un long couteau dans le ventre de la femme lunaire.

Et, à grands coups de marteau, il écrasait la Larve.

Ce rouge projet le réjouit au point qu'il s'endormit en riant.

Le lendemain, il reprit sa place derrière les rideaux, la tête encore pleine

de pensées vengeresses, quand, soudain, un frisson d'épouvante le secoua : les trois vieilles tenaient leurs yeux braqués sur la fenêtre, leurs regards perçant la guipure des rideaux et s'emparant des siens.

Trois paires d'yeux noirs comme des disques de jais et terriblement immobiles.

Une cloche conventuelle sonnait dans le soir, quand Merrywater se détourna du banc vide, d'où il n'avait pas vu disparaître les petites vieilles. Ses membres étaient lourds, et il dut faire un effort pour les mettre en mouvement. Il se rendit à peine compte que, pendant des heures, il était resté figé sur place, les yeux rivés aux terribles yeux noirs des vieilles.

*

* *

L’emprise des regards noirs se répéta-t-elle ? Qui le saura jamais ?

Un soir entre chien et loup – les premiers réverbères s’allumaient au fond de Golden square – Merrywater vit, *pour la première fois,* les trois petites vieilles se lever et quitter le banc.

Il poussa un grand soupir, se couvrit la tête de son désuet chapeau montant et prit la porte.

Les vieilles s’éloignaient d’une lente démarche oscillante ; elles quittèrent le square par Brewer street et s’engagèrent dans le dédale de rues, de ruelles et de venelles du Quadrant.

Monsieur Merrywater les suivit, mû par une force obscure qui le poussait aux épaules et à laquelle il ne songeait guère à

s'opposer.

Elles entrèrent enfin dans une cour remplie de formes vagues, franchirent un portail qui bâillait dans l'ombre et montèrent les marches d'un escalier de pierre, Merrywater toujours dans leur sillage.

Celui-ci se vit soudain au milieu d'une grande chambre nue, qu'éclairait la lueur rouge du soleil couchant.

Là, pivotant comme de hideuses poupées mécaniques, les trois petites vieilles se retournèrent et fondirent sur lui comme des oiseaux de proie.

Tête de couleuvre lui ouvrit la gorge d'un coup de hache.

Pleine lune lui enfonça un couteau à double tranchant dans le ventre.

La Larve se mit furieusement à lui

briser les os avec un gros marteau de carrier.

Puis, dans une pièce voisine, dallée de granit bleu, elles découpèrent habilement le cadavre, prélevant les quartiers de chair et incinérant les débris dans un énorme fourneau de brique et de tôle, leurs yeux de jais luisant de convoitise et la bave leur moussant aux lèvres.

*

* *

Huit jours plus tard, les trois petites vieilles s’installèrent sur un banc de Red Lion square, en face des fenêtres de l’appartement occupé par monsieur Édouard Doublechin, un célibataire entre deux âges, gros, bien portant et d’humeur fort casanière.

La conjuration du lundi

Méditez le terrible enseignement du bouc émissaire chargé des péchés d'Israël et chassé dans le désert où l'attendaient des loups. Choisissez à la lumière de la Clavicule de Salomon et de l'œuvre divine du Grand Albert, la créature qui prendra en fardeau vos peines et vos souffrances, et livrez-la aux démons.

Elle sera changée en une fumée noire et nauséabonde, que dévoreront les quatre vents de l'espace.

N'en ayez ni remords ni regrets, car ainsi elle sera choisie parmi des êtres néfastes et dangereux, bien qu'inconscients peut-être des pouvoirs

horribles déposés en elle par les esprits impurs.

Le Grimoire Stein (XVIe siècle).

Le docteur sonna son domestique.

— Skinner, reconnaîtriez-vous le client qui vient de sortir ?

— Sûr, grommela le valet. Comme ce fut le seul de la journée et le troisième de la semaine, ce sera facile.

— S'il revient, vous le mettrez à la porte sous n'importe quel prétexte. Dites-lui, par exemple, que je soigne les oreillons du duc de Gloucester.

— Il n'a pas payé. Je suppose ?

— Si fait… Dix shillings… Prenez-les toujours…

— Depuis quand se permet-on le luxe de jeter à la rue des clients à dix

shillings ? s'exclama Skinner avec colère.

— Il est fou et, pour peu qu'on tienne à la vie, on écarte de pareils lascars…

— Peuh ! ricana Skinner. Pour dix shillings, je veux bien entrer dans la cage aux lions.

— Les fous sont plus dangereux que les lions.

Le domestique soupira et, soulevant la miteuse tenture de le fenêtre, jeta un coup d'œil sur la rue solitaire.

— Le voilà qui allume une cigarette. Il n'a pas méchante mine au fond, dit Skinner en suivant du regard une mince silhouette en trench-coat bleu.

— Il avait l'air d'un gentleman, je le reconnais, d'un homme instruit, de parfaite éducation. J'ai noté, à tout hasard, son nom et son adresse sur une fiche ;

Hugh Bannion, Cumberland terrace.

— Jour de Dieu ! Un bonhomme qui gîte là-bas, peut se payer une consultation à trois livres dans Harley street, au lieu de s’adresser à un petit médecin de quartier !

— Une preuve de plus qu’il est dingo ! D’ailleurs, il est venu me demander le moyen de se protéger contre les maléfices de la lune.

— Ce n’est pas si bête, grogna Skinner. Mon oncle Tim s’offrait, à chaque lune pleine, une fameuse crise d’épilepsie.

— Sans doute parce qu’en ces nuits il s’envoyait une plus ample ration de toddy au genièvre que de coutume, trancha le docteur. Prenez les dix shillings, Skinner, et cherchez-nous de quoi souper. Pour moi, ce sera un pâté d’anchois et une pinte

de stout.

Pendant ce temps Hugh Bannion inscrivait sur son agenda de poche le nom du docteur Pritchard et son adresse : « The Cedars », Clapham Commons.

Son auto l'attendait plus loin, dans Battersea rise, et le chauffeur trompait l'attente en jetant des pierres à un grand setter roux, qui les lui rapportait fidèlement.

— Nous rentrons, Miller, dit Bannion en s'allongeant sur les coussins de la luxueuse Bentley.

La puissante machine fila le long des tristes verdures des Wandsworth Gardens.

— Pritchard, murmura Bannion, Arcan-Gabriel Pritchard ! Arcan et Gabriel, les esprits les plus terribles du lundi ! Gabriel, ange du jour de la lune !

Arcan, ange de l'air et roy ! Il m'a fallu du temps pour le découvrir, mais à présent mes tourments vont finir. Oh ! comme je l'ai reconnu immédiatement : petit, gros, le visage bouffi, les yeux rouges et pleins d'eau, la tête chauve… des dents hideuses – de véritables défenses ! Pourvu qu'il ne se doute de rien car, même démasqué, il est encore en mesure de faire beaucoup de mal. Je n'ai pu m'empêcher de lui parler des maléfices de la lune… À vrai dire, j'espérais composer avec lui ; mais non, il a fait celui qui ne comprenait pas et m'a prescrit un sédatif.

*

* *

… Skinner dans une boutique de Chase road faisait ses emplettes en grommelant :

— Où diable ai-je encore entendu le nom de Bannion ? Eh, mais… j'y suis ! Bannion, le multimillionnaire qui s'est fait coller trois semaines de taule à Old-Bailey, sans compter l'amende, pour avoir volé des chats à ses voisins et les avoir écorchés vivants. Il a avoué que cela servait à je ne sais quels sortilèges, et le juge l'a traité de dégoûtant. Le docteur avait raison : c'est un loufoque, mais de là à le mettre à la porte et refuser son bel argent..

*

* *

Sur la minuit, Hugh Bannion traça le cercle magique et y inscrivit les noms et le sceau de l'ange de l'heure.

Au milieu, du côté de l'orient, il dessina le signe de l'Alpha et du côté de

l'occident, l'Oméga. Après quoi, il divisa le cercle en son milieu. C'était de bon ouvrage magique, qu'il fit suivre aussitôt du rituel de la conjuration de lundi.

« Je te conjure et confirme sur vous, anges forts et bons, au nom d'Adoney Eié, Cados, Achim, Jah… »

Une des plus terribles formules du quatrième livre d'Agrippa.

À la même heure, le docteur Pritchard se réveilla en proie à d'étranges douleurs : sa tête était lourde comme du plomb, son pouls battait la chamade, et il avait le feu aux entrailles.

— Les anchois et le stout ne me valent rien, gémit-il en avalant coup sur coup trois tablettes d'aspirine.

*

* *

Depuis qu'il était revenu de la guerre, Hugh Bannion était en proie à de pénibles insomnies. Il lui semblait toujours entendre les avions bombardiers vrombir au fond du ciel et accusait l'atmosphère ambiante d'être chargée d'écœurants relents d'éther et de chlore.

Quand il retrouvait le sommeil c'était pour sombrer dans les ténèbres hantées des pires cauchemars.

Un de ces songes insolites, surtout, lui causait une épouvante sans bornes : un petit homme s'approchait de lui le couvant de regards affreux, ses mains énormes s'agitant dans l'espace. Sa silhouette trapue et difforme se profilait sur un décor incertain, baignant dans un horrible clair de lune. Lorsque la vision s'estompait, le regard, les mains et l'effrayante clarté

lunaire mettaient le plus de temps à disparaître.

Une nuit, Bannion n'en doutait pas, le regard serait plus affreux que jamais, le clair de lune plus atroce et les mains auraient des gestes nets, finals…

Il avait décidé de se défendre, d'accepter la lutte avec ce cauchemar aux menaces prémonitoires. Les médecins ne pouvaient rien pour le sauver, ni pour le secourir ; pas même le grand Attingley d'Harley street, qui avait vaguement parlé d'une tumeur au cerveau et proposé la trépanation.

— Il me faudra combattre à armes égales, conclut Hugh. Sortilège contre sortilège.

Il se souvint de ses années d'étude à Oxford, et de la bibliothèque Bodley où,

systématiquement, on refusait certains livres aux lecteurs.

Mais l'argent est une clef puissante, et Bannion put emporter, après avoir déposé une forte caution, l'Heptaméron magique de Pierre d'Albano. Il lui fallut des mois de lecture et de méditation pour comprendre, en partie du moins, *the book of all power*... et une vérité en jaillit, lumineuse, aveuglante, comme la foudre de Dieu :

— Le cauchemar est une réalité tangible. Il s'incarne et se désincarne selon un certain rythme lunaire.

*

* *

La sphère de cristal est un piètre instrument, un ustensile de charlatan, aux mains des bonnes femmes diseuses

d'aventure et des soi-disant extralucides ; mais, posée au centre du Pentacle, une fois les fumées odorantes de l'exorcisme du Feu évanouies dans l'air, elle consent à lever le voile qui pèse sur les plus terribles mystères de la Création.

— Ancor, Amacor, Amidès, Théodonias, Anitor… Seigneur par tes innombrables mérites… psalmodia Hugh.

Il sentit la terre frémir et eut la sensation de fuir devant une tempête. De minuscules feux saint Elme parurent aux cinq sommets du Pentacle et la boule de cristal s'emplit de brouillard. Il se résorba en ombres qui s'évanouirent une à une. Un paysage étrange, chaotique, parut, sur lequel pesaient d'énormes nuages noirs, que perçaient les cornes aiguës de la lune.

La lune ! La complice des nuits tourmentées, hideuses entre toutes…

— Je te conjure et confirme sur vous, anges…

Des formes s'agitèrent dans les ténèbres ; Bannion savait qu'elles le déchireraient s'il se hasardait hors du cercle magique. Il crut voir un grand manteau vert et argenté, un animal aux multiples pieds, un bras armé d'un arc et d'une flèche. C'étaient là les formes particulières des esprits impurs du jour faste de la lune.

Dans le cristal s'encadrait maintenant une rue de Londres, longeant un large terrain verdâtre. Il vit un petit homme se traînant péniblement sur les pavés luisants de pluie. Il était gros, chauve et avait des mains énormes : le menaçant nabot du

cauchemar.

Il n'en apprit pas davantage car la sphère éclata soudain.

Mais, quelques semaines plus tard, il avait découvert la retraite du docteur Arcan-Gabriel Pritchard.

Le quatrième livre d'Agrippa lui enseigna le moyen de combattre et de vaincre ce monstre de l'Inconnu fait homme.

*

* *

La seconde séance de conjuration, bien qu'entreprise avec soin, ne donna pas grand résultat.

La nouvelle sphère resta nette et vide, jusqu'au moment où, soudainement, Hugh vit, posée dans son centre, une petite maison, neuve et propre : à la fois il

parvint à lire sur une plaque murale, « Church street ».

Il existe nombre de rues de ce nom dans Londres, mais Bannion était un homme patient et têtu.

Il la trouva enfin, aux confins de Fulham.

La petite maison était là, portant un écriteau jaune « À vendre ou à louer ». Trois semaines auparavant, sa propriétaire, la vieille Miss Dorothy Slade, était morte. Ses héritiers, qui habitaient le proche voisinage, exigeaient un prix de location exorbitant, sous prétexte que la maison était bien entretenue, répondait aux exigences du confort moderne et était encore complètement meublée. Bannion discuta pour la forme, puis finit par céder à leurs

exigences.

Il s’y installa par une radieuse matinée de mai. Un lundi…

Ce même jour le docteur A.G. Pritchard se réveilla en grommelant :

— Voici plus de six semaines que cette vieille chipie de Slade ne m’a plus donné de ses nouvelles. Elle me doit plus de quatre livres pour les soins que je lui ai prodigués, lors de sa dernière crise de goutte. Ces quatre livres me viendront bien à point !

Il se coiffa de son vieux chapeau melon et, son thé avalé, s’élança dans la rue.

La veille, Hugh Bannion s’était débattu dans les affres de son habituel cauchemar. Cette fois cependant, le petit homme aux regards affreux et aux mains

énormes portait un ridicule chapeau melon.

*

* *

Hugh visita la maison de fond en comble, ferma toutes les portes et en mit les clefs dans sa poche.

Il se retira dans une pièce du rez-de-chaussée, moitié cuisine, moitié salle à manger, prenant jour par une large verrière. Elle était claire et sans ombres, dans le jardin on entendait s'égosiller les merles.

Bannion tourna la clef dans la serrure et poussa le verrou de cuivre. Il avait l'étrange et angoissante impression de devoir empêcher qu'on le surprenne dans le dos…

On ? Il définissait mal ce *on,* bien que

cela prît les formes du docteur Pritchard.

Un buffet en pich-pin attira son regard ; il en fouilla les tiroirs et, enfoui dans une multitude de bas ravaudés, il découvrit un vieux revolver.

Trois cartouches se trouvaient dans un coin du tiroir ; leurs douilles étaient rongées de vert-de-gris et Hugh eut quelque peine à les introduire dans le barillet. Il y glissait la dernière, quand ses yeux tombèrent sur la porte, dont le panneau supérieur était garni d'une vitre en verre dépoli.

— Mon Dieu… balbutia-t-il, je ne *l*'attendais pas de si tôt !

Un visage se collait contre le verre, un visage qui s'agitait frénétiquement, cherchant à voir ce qui se passait dans la pièce, un visage aux contours déformés

par le verre gondolé, mais surmonté d'un ridicule petit chapeau melon.

— Il a pu entrer malgré les portes closes, murmura Hugh. Donc…

Lentement, il leva le revolver, visa et tira… Le premier coup rata, mais les deux autres partirent avec un bruit de tonnerre.

Derrière la porte, un grand soupir s'éleva.

*

* *

Bannion vit le docteur Pritchard affalé contre la cage d'escalier, roulant des regards effarés.

— Comment ai-je pu entrer, hoqueta le petit homme… On dirait que… mon Dieu… que je suis passé à travers les murs.

— Le cauchemar n'en fait jamais

autrement, dit Hugh avec calme.

— Comment… dites-vous ? murmura le docteur.

— Le cauchemar ! Et ce cauchemar c'est vous, maintenant vous n'êtes plus, je vous ai tué !

— Je… suis… le… cauchemar… dit lentement le docteur. Eh !... maintenant que vous le dites… je crois en effet…

Il ferma les yeux et resta immobile. Et Bannion assista au plus étrange des spectacles.

La grosse forme fondit, ses lignes se déformèrent, une fumée noirâtre monta de ce corps qui n'en était plus un, s'attarda un instant au plafond et fila par un vasistas entrouvert. Seul, le chapeau melon resta sur le carreau ; Hugh l'écarta d'un coup de pied et se sentit l'âme légère et l'esprit

délivré.

*

* *

Quelques semaines plus tard, comme il finissait de déjeuner, Bannion reçut la visite de Skinner.

— Le docteur Pritchard a disparu, lui dit-il, et comme je suis loin d'être l'imbécile que je parais, je crois que vous n'êtes pas étranger à cela.

— Parlez, dit Hugh.

— Vous êtes un sale sorcier, ricana le domestique, et le docteur… Mais j'en ai dit assez long. Je sais me taire en toute circonstances.

— Parlez-moi du docteur.

— Je n'en ferai rien, riposta Skinner qui, en vérité, ignorait tout. Vous avez vos secrets et moi les miens. Vous êtes un

homme riche, et un don de cinq cents livres…

— En effet, reconnut Bannion en lui comptant la somme.

*

* *

Quand le maître chanteur fut parti, Hugh ouvrit le livre d'Agrippa au chapitre des envoûtements et l'étudia avec attention.

Puis il fit, avec de la cire vierge, une petite figurine qu'il baptisa Skinner ; et, après avoir murmuré une longue incantation, il la jeta au feu.

À ce moment Skinner, fortement lesté d'ale et de gin, sortait de la taverne du *Long Serpent* dans Battersea rise, et il traversa la chaussée en titubant.

Un énorme camion, chargé de trois

tonnes de ferraille lui passa sur le corps.

*

* *

Le célèbre docteur Attingley d'Harley street, que Bannion consulta dans le courant de la semaine, examina son client sur toutes les coutures, lui tendit la main, le félicita et le déclara guéri.

Il ne se trompait pas : les nuits d'Hugh furent désormais tranquilles, exemptes de cauchemars, et il se prit à aimer la lune comme un poète.

Un tour de cochon

Écrit pour Michel de Ghelderode qui, lui aussi, a vu le diable.

Depuis que je ne pensais plus à mettre des hommes en terre et que je m'étais remis à lire la Bible, je n'attendais plus Grant Mallory.

Pourtant, lors de notre dernière entrevue aux Caraïbes, nous nous étions donné rendez-vous : une rencontre où l'un de nous deux laisserait sa peau. À ce sujet, j'étais certain que l'ultime balle aurait été pour Mallory, car mon tir est plus rapide et plus précis que le sien.

Nous nous étions connus et détestés dès l'école, mais la franche occasion de

mettre le point final ne s’était jamais présentée malgré les années.

Connaissait-il l’endroit paisible de ma retraite ?

Je n’en avais, d’ailleurs, fait mystère à personne.

Au moment où il parut devant moi, mon Derringer était déjà pointé sur son ventre.

Il hocha la tête d’un air entendu.

— C’est pour cela que je viens, dit-il, et il n’y aura que moi pour être en cause ; c’est en somme un service que je viens demander.

Je fis le même geste et du même air.

— À quelle fin honteuse voudrais-tu échapper ? demandai-je. À la corde ou à la Veuve ?

— Ce n’est pas ce que tu t’imagines,

Joe… Que penses-tu du rêve ?

— Rien… Je ne rêve jamais.

— Il fut un temps où je faisais de même, et c'était commode. Or voici que, chaque nuit, à chaque bout de somme, un même rêve revient. Tu connais notre ancienne maison à Weston ?

— Passage du Tremble, au quarante-deux… Oui…

— Et tu te souviens de ma mère et de ma sœur Nell ?

— Oui… Passe encore pour ta mère, mais Nell était une sale bête. Vivantes ou mortes ?

— Mortes toutes les deux. Je rêve donc que je suis installé dans notre vieille maison, plus malpropre qu'elle ne l'a jamais été. Ma mère fait cuire du ragoût dans une casserole dégoûtante, mais il

sent bon, et ma sœur chante « Billy, Billy, boy ! » Voilà mon rêve et c'est tout.

— Il n'est pas compliqué, mais il m'embêterait.

— Alors, j'ai décidé que notre parole, donnée jadis à Bonaire, serait tenue, Joe ; et, comme tu tires toujours un demi-quart de seconde avant les autres… Compris ?

— Je comprends, en effet. Au fond, tu n'as jamais été un bonhomme courageux ; tu t'entends quelque peu à faire crever les autres, mais il te manque le cran nécessaire pour te faire passer toi-même.

— La raison est ailleurs, du moins en partie. Il est possible que tu le comprennes plus tard. Alors on y va ?

*

* *

Je glissai un signet dans ma bible à

l'endroit des psaumes du Roi David, et j'accompagnai Mallory dans la rue.

La nuit était sombre ; on entendait la rivière, gonflée par la crue, faire un bruit de torrent.

Mallory s'approcha du bord et jeta un regard sur les eaux déferlantes.

— Cela t'évitera la peine de chercher une cachette pour mon body, dit-il.

Mon Derringer, auquel j'avais vissé un silencieux, fit « plop ».

Il tomba la tête en avant et ne bougea plus après deux ou trois soubresauts, comme font ceux à qui on a mis la balle dans le mille.

Je le poussai et les eaux l'emportèrent. À l'allure où elles coulaient vers la mer, il n'allait pas mettre deux heures pour être bercé par les

vagues.

*

* *

Je me réveillai en sursaut et très en colère.

Je venais de faire le rêve de Mallory : j'étais installé dans une chambre sale comme une poubelle où la mère Mallory faisait cuire un ragoût et où Nell, noire et pouilleuse, chantait « Billy, Billy boy ! »

— Cela ne se passera pas comme ça, dis-je. La parole donnée est sacrée et j'ai tenu ma promesse envers Mallory… Pourquoi, alors, m'a-t-il endossé son stupide rêve ?

La nuit suivante, le rêve revint.

Une heure plus tard, j'étais à Weston et me dirigeais tout droit vers le Passage du Tremble.

Je donnai un coup de pied dans la porte du quarante-deux et elle s'ouvrit facilement.

J'affirme que mon étonnement ne fut pas grand en me trouvant, l'instant d'après, dans un réduit d'une malpropreté repoussante, d'y sentir une odeur d'oignons et d'entendre une voix horriblement fausse chanter « Billy, Billy boy ! »

— Grant m'a dit que vous étiez mortes toutes les deux, dis-je. Il est vrai qu'il a toujours été menteur en diable !

— Mais nous le sommes, Joe, répondit gentiment la maman Mallory, bonne femme au fond. Nous le sommes ! Ah ! le ragoût sera bientôt prêt et tu en mangeras, n'est-il pas vrai ?

— Nell, m'écriai-je, finis de gueuler

« Billy, Billy boy » !

— Impossible, ricana-t-elle en se mouchant entre le pouce et l'index.

Soudain Mallory fut là, penché sur la casserole.

— Tu m'en garderas, hein, mammy ? demanda-t-il.

— Tout ceci est du thé trop fort à mon goût, m'écriai-je en le voyant. Je ne me rappelle pas avoir jamais manqué un coup de pistolet !

— Tu ne l'as pas manqué du tout, Joe, déclara-t-il. Tu as gardé ta bonne main de jadis. Je suis mort comme une souche, ce qui ne m'empêchera pas d'aller faire un tour en ville.

— Eh bien ! je te donne un pas de conduite, dis-je en essayant de surmonter un singulier sentiment de terreur.

— Désolé… Mais c’est impossible.

— Impossible… hihi… impossible ! gloussa Nell.

— C’est vrai, ce n’est pas possible, mais tu t’y feras, Joe… À la longue, tu t’y feras.

Je vis disparaître Grant Mallory et je m’élançai derrière lui. La porte s’ouvrit et je me trouvai devant un mur.

Un mur gris, en tous points semblables à un ordinaire mur gris, mais qui me fit reculer en gémissant d’horreur.

Je me tournai vers la fenêtre qui laissait entrer un jour livide.

— C’est inutile, dit la vieille Mallory, en me jetant un regard apitoyé. La lumière passe, mais le mur y est tout de même.

— Pourtant, Grant vient de sortir ! hurlai-je.

— Parce que Grant est mort, mon petit. Nell et moi, nous sommes mortes et il nous est aisé de traverser le mur si nous le jugeons nécessaire. Mais toi…

— Eh bien, moi ?

— Tu es vivant. C’est bien rare qu’un vivant puisse rester parmi nous et, pour ma part, je ne sais si cela s’est jamais fait. Un jour pourtant, il te sera donné de faire comme nous.

— Un jour… Quand ?

— Quand tu seras comme nous, Joe.

— Mort ?

Elle acquiesça lentement de la tête.

— Tu resteras ici, ajouta-t-elle. Tu feras comme nous ta vie…

Le mot fit rire Nell.

— Ton existence sera comme la nôtre et, après tout, elle est supportable.

— Où suis-je ? criai-je soudain, car une pensée terrible entre toutes m'était venue.

Les visages de maman Mallory et de Nell se figèrent.

— C'est un mot qui ne se prononce pas ici, dit Nell durement.

— Ici… c'est pris de très mauvaise part, murmura sa mère.

Puis elle me servit du ragoût qui était très bon.

*

* *

Je me heurte à tout bout de champ au terme « impossible » lancé par des voix résignées. Je demande :

— Ne pourrait-on manger autre chose que de l'oignonnade ? Et la vieille mammy de répondre avec un pauvre

sourire :

— Impossible, Joe.

À Nell :

— Lave au moins ton museau !

Elle hausse les épaules, fait la grimace et grogne :

— Impossible !

Même Grant, à qui j'avais promis de casser la figure, s'est esclaffé avant de disparaître dans le mur :

— Impossible, petite tête !

Un jour – ce terme est absolument impropre – les visages de maman Mallory et de Nell trahirent quelque chose d'inhabituel.

— L'homme du gaz va venir, dit la vieille et la bouche de Nell se crispa.

— Où est-il ce gaz ? demandai-je.

— Nulle part, mais l'homme vient tout

de même.

Il vint, en effet, c'est-à-dire qu'il se trouva brusquement dans la chambre. Il portait l'uniforme bleu et le képi galonné d'argent des percepteurs des taxes de Weston ; il avait une bonne balle de buveur de bière et de très vilains yeux jaunes.

— C'est pour elle, dit-il en montrant Nell du doigt. Il faut que je l'emmène au bureau central.

Le visage de Nell devint vert sous la crasse.

— Elle n'ira pas, dis-je.

Il me regarda avec intérêt et demanda poliment :

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que je couche avec elle.

De la pointe de son crayon, il se gratta

le nez d'un air perplexe et ses yeux jaunes jetèrent des lueurs.

— C'est une raison, finit-il par dire, et je ne crois pas que je m'y opposerai.

— Et tu feras bien, bonhomme, car j'ai l'intention de l'emmener, moi.

Il ricana doucement.

— Comment vous y prendrez-vous ?

— C'est toi qui nous feras franchir ce damné mur, parce que je crois te reconnaître.

— Vraiment ? fit-il avec ironie.

— Si vous voulez, monsieur le percepteur, vous pourriez paraître sur l'heure avec des cornes, une queue de basilic et une fourche. Mais, alors, à un certain signe que je ferais…

Il eut soudain l'air inquiet, et je continuai, très sûr de moi :

— *Je ne suis pas mort, moi*... monsieur… hem, le percepteur, et j’ai donc encore le pouvoir de faire ce signe… Tiens…

— Ne le faites pas… Non, vous n’allez pas le faire… filez tous les deux ! gronda-t-il.

Puis, se ravisant quelque peu :

— On se retrouvera, c’est certain.

Je pris Nell par la main.

Le mur n’existait plus et, l’instant d’après, nous nous trouvions dans le Passage du Tremble.

— Nell, dis-je, nous allons…

Je ne reçus aucune réponse, mais dans ma main quelque chose de visqueux remua faiblement : une main de squelette habillée encore d’un peu de pourriture et de terre.

— Pouah, grommelai-je, je devais m'y attendre… J'en ai regret car, tout macchabée qu'elle était, je commençais à l'avoir dans la peau.

Je ne prêtai aucune attention au crâne et aux quelques ossements qui roulaient dans le ruisseau, et je retournai chez moi.

J'y repris la lecture de ma bible à l'endroit où j'avais mis le signet.

Les psaumes du Roi David sont réellement de belles choses.

Smith… comme tout le monde…

Dans un modeste café de Bermondsey, messieurs Still et Giskett, professeurs au St Thomas-College voisin, ne sachant plus de quoi parler, tous les sujets de conversation épuisés, abordèrent une question vieille de siècles, qualifiée d'inutile et d'oiseuse.

Il s'agissait de la quadrature du cercle.

— Cela, avec le mouvement perpétuel, – dit Mr. Still en haussant les épaules. Et je vous fais grâce de la pierre philosophale…

Le professeur Giskett, à qui l'on

prêtait l'amour des pensées originales, sinon des paradoxes, dit gravement :

— La question frise le cauchemar einsteinien… Elle oscille dangereusement entre la notion mathématique de l'illimité et de l'infini… Avec Pi…

— Je n'enseigne pas les math, grommela Still, mais je sais tout de même que cela ne conduit à rien.

— Savoir, riposta son collègue. Puisqu'il y a des savants, et non des moindres, qui ont déclaré que, cette question résolue, le dernier refuge de Dieu se trouverait violé.

À ce moment, un petit homme, qui venait de vider son verre, se leva de la table voisine, salua civilement les deux professeurs et dit :

— Rien n'est plus vrai, messieurs.

Sur quoi, il déposa une pièce de monnaie sur le comptoir et s'en fut.

— Qui est cet olibrius ? demanda Mr. Giskett au tavernier.

— Il tient une petite épicerie dans Russel street et je crois qu'il s'appelle Smith.

— Smith, comme tout le monde, ricana Mr. Still.

*

* *

Si le bon Dieu en personne avait déclaré à Mr. Still que la quadrature du cercle venait d'être trouvée, le professeur de St Thomas-College aurait mis en doute l'assertion divine.

« Pourtant Mr. Still, au moindre cercle – de celui qui enferme le demi-shilling avec lequel vous payez votre verre d'ale,

jusqu'à la monstrueuse courbe qui limite l'Univers – Pi n'assigne de fin.

« Seule, dans cette faille, que vos confrères ne veulent que mathématique, l'Intelligence Première et Dernière reste intangible dans l'Espace et dans le Temps.

» À moins que…

» Le bon Dieu n'ait eu raison en vous faisant confidence.

» Or, rien n'était plus vrai.

» La quadrature du cercle a été trouvée par Mr. Smith, épicier dans Russel street. »

Ainsi aurait pu parler ce dernier.

*

* *

Rentré chez lui, Mr. Smith congédia la voisine, qui gardait l'épicerie pendant ses

courtes absences, payant sa peine d'un bon morceau de bœuf fumé et de quelques chatteries, et il s'installa dans l'arrière-boutique, qui lui servait à la fois de salle à manger, de salon et de bureau.

Une petite voix crépitante lui souhaita la bienvenue :

— Bonjour, monsieur Smith !

— Bonjour, dame Hipp ! répondit le détaillant à la jolie perruche bleue, sautillant dans sa cage dorée.

Puis il s'installa devant la table jonchée de papiers, écarta une règle à calculer et une table de logarithmes et se mit à écrire :

Messers Headmost and Co,

Par la présente, je vous accuse réception d'un colis marqué CL. 317, dont le contenu ne répond pas à ma

commande du 2 crt.

Veuillez donc faire reprendre et agréer…

— C’est bien la peine de se nommer Headmost, grommela-t-il en cachetant la lettre, qu’il envoya avec dédain à l’autre bout de la table.

D’un respectable amas de factures et de prospectus il retira un cahier d’écolier dont il parcourut avec attention les pages couvertes de chiffres et de signes algébriques ; il y avisa une feuille blanche et se mit à écrire :

Une pensée ne réintègre plus la cage où elle est née, et son créateur ne peut rien contre son évasion.

Il la livre elle-même, si elle est de force à prendre corps dans l’Espace et dans le Temps, et aux apaches de

l’Infini, si elle est sans puissante défense.

Tant pis si elle s’avère redoutable : il se trouvera toujours, sur le plan hypergéométrique, un démiurge pour s’en emparer et la retourner, s’il le faut, contre ses auteurs.

— Donne-moi un sou… grinça une voix dans la pénombre d’un coin.

— De quoi donc, dame Hipp ? demanda Mr. Smith.

— De… de… de… bredouilla la perruche.

Mr. Smith reprit sa plume :

On peut retourner, comme une coiffe de chapeau, les aphorismes les plus sages.

Que Dieu rende fous les hommes qu’il veut perdre…

C’est entendu…

Mais si les hommes qui veulent perdre Dieu le rendaient fou à leur tour ?

— De plum-cake ! triompha soudain la perruche. Je veux un sou de plum-cake !

— Vous serez servie à l’instant, ma toute belle, répondit son maître.

La sonnette du magasin tinta.

— Au plus tard dans la soirée le plus beau monde, dit gracieusement Mr. Smith à une femme pauvrement vêtue. Qu’y a-t-il à votre service, Mrs. Gilder ?

— Une demi-livre de quaker-oats et une petite mesure de mélasse, Mr. Smith.

Comme elle voyait que l’épicier allait inscrire le tout sur son registre de comptes, allongeant de la sorte son crédit, elle ajouta vivement :

— Disons plutôt une pleine mesure de mélasse et un quart de plum-cake.

— Cent livres de plum-cake ! hurla Hipp du fond de l'arrière-boutique.

D'un bocal, Mr. Smith retira un énorme sucre d'orge habillé de papier d'argent et le remit à la femme.

— Pour votre petite fille, Mrs. Gilder.

— Vraiment, s'écria la pauvresse, ravie d'un cadeau aussi prodigieux. Vraiment… Ah, Mr. Smith, que Dieu vous bénisse !

— Je doute fort qu'il le fasse, murmura le boutiquier quand il eut repris sa place à la table et qu'il se fut remis à écrire.

La nuit était tombée. Mr. Smith alluma les lampes et resta un moment aux écoutes d'un lointain grondement.

— Rien ne faisait prévoir de l'orage aujourd'hui, soupira-t-il… Les chats, les choux rouges et l'orage, voilà trois choses que je n'aime pas.

— Grou… grou… grillotta Hipp en essayant d'imiter le bruit du tonnerre.

Mr. Smith écrivait en fin de page :

Il n'en a pas fallu davantage pour qu'aux tréfonds de l'Incommensurable, pour ne pas dire de l'Infini. Celui qui porte cent noms redoutables, entrevit que son éternelle fuite devant les découvertes des hommes avait pris fin, et que cela signifiait autant pour Lui que pour l'Espace et le Temps, la fin des choses…

*

* *

Cette nuit-là, la foudre s'acharna sur

Russel street.

Par trois fois, elle frappa de fulgurantes décharges l'épicerie et la pulvérisa.

Le lendemain, les hommes de la brigade du feu, après avoir éteint quelques foyers d'incendie, retirèrent des décombres les pauvres restes du boutiquier.

Fidèle à ses caprices, le feu du ciel avait épargné la perruche, dont il s'était contenté de détruire la cage.

— Comment s'appelait-il donc ? demanda un jeune reporter en désignant à un voisin la dépouille qu'on emportait.

— Smith…

— Tiens, comme moi, dit le journaliste.

— Et comme moi, déclarèrent dans la

foule deux ou trois spectateurs.

— Smith ! grinça une voix dans le ciel.

C'était dame Hipp qui s'envolait vers la liberté.

— Smith, comme tout le monde ! conclut le reporter.